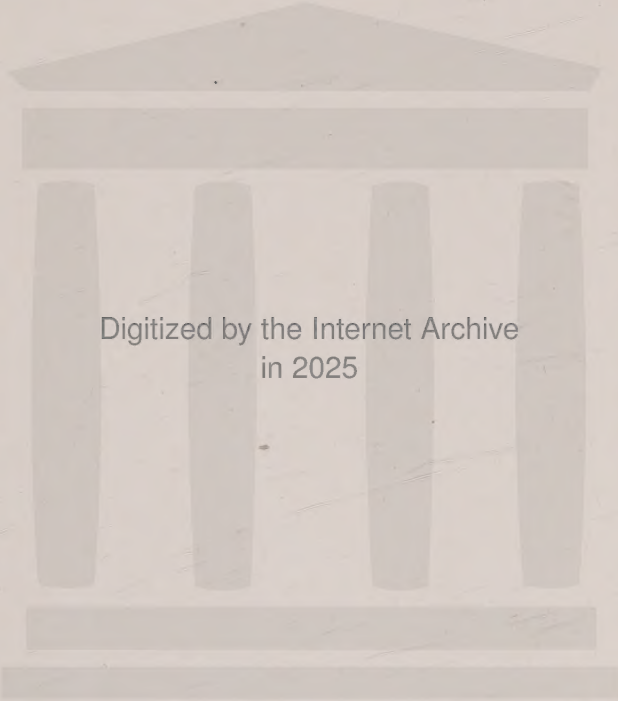




Digitized by the Internet Archive
in 2025

LA PENSÉE ET L'ŒUVRE SOCIALE DU CHRISTIANISME

- ÉTUDES ET DOCUMENTS -

A. LUGAN

• L'ENSEIGNEMENT SOCIAL DE JÉSUS •

La Grande Loi Sociale de la Justice

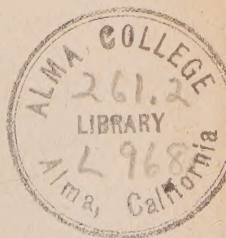
TOME V

Justice envers César
La Tolérance. La Paix des Peuples



" *Editions Spes* "

17, rue Soufflot — PARIS (V°)



23156

Nihil Obstat :

Albiæ, die 1a Octobris 1924.

V. BIZARD, *Censor.*

IMPRIMATUR :

Albiæ, die 2a Octobris 1924.

L.-H. SEGONZAC, *Vic. Gén.*

TROISIÈME PARTIE

Les droits de César et la justice sociale

CHAPITRE PREMIER

Hiéarchie des Droits. — L'Autorité

SOMMAIRE

I. Jésus proclame les droits qui hiérarchisent

1) L'Evangile nous montre des individus ayant par le fait de l'organisation sociale, des situations comportant des Droits différents, dans l'ordre religieux, politique et économique. Jésus accepte ces différenciations.

Mais la supériorité n'est pas seulement un droit elle est un devoir. Elle exige la *valeur morale*. On commande pour servir.

II. Jésus et l'Autorité

A. *Attitude pratique* : 1) Avec quelles autorités Jésus a-t-il traité ? a) Avec les autorités juives. Le théocratisme. Les différentes sectes. Le corps sacerdotal. Le Sanhédrin et son importance. b) Avec les autorités romaines : vice-rois et procureurs.

2) Attitude de Jésus à l'égard des diverses autorités.

a) *Juives*. 1 Ses parents et lui se soumettent aux pres-

criptions de la Loi qu'il ne vient pas « détruire ». En quel sens ? 2 Jésus est respectueux de ceux qui représentent la Loi. Sa conduite à l'égard du Sanhédrin : la première rencontre après la guérison du paralytique. S'étant déclaré « Fils de Dieu », ils le traitent dès lors en impie et le traquent. Les émouvantes péripéties de cette chasse à l'homme pendant trois ans. La grosse question du Sabbat et des observances légales. Les sympathies du peuple. La réunion du Sanhédrin avant la Pâque, pour avoir raison du perturbateur. Entrée triomphale à Jérusalem. Jésus échappe à tous les traquenards. Il ne reste au Sanhédrin qu'à s'emparer de sa personne. La trahison de Judas. Jésus devant Anne et Caïphe.

b) *Romaines et Juives* : Son attitude à l'égard de l'autorité romaine durant sa vie et son ministère. Son attitude devant Pilate pendant son procès. Son attitude devant Hérode. Sa condamnation à mort.

B) *Attitude théorique* : 1° Jésus et la conception de l'autorité.

1° Il reconnaît le droit et l'autorité familiale des époux, des parents, des enfants.

2° Il reconnaît le droit et l'autorité sociale.

a) En quel sens Dieu est-il dit « avoir déposé les puissants ? »

b) « Faites ce qu'ils vous disent, non ce qu'ils font. »

c) En quel sens défend-il les serments et les jugements ?

d) La conception de l'autorité d'après certaines paraboles.

e) Notion directe de l'autorité donnée par Jésus : C'est un service non une domination. « Je suis venu pour servir. »
« Puisque tu m'aimes, sois berger de mes brebis. »

3° Jésus et le conflit du Droit avec l'Autorité.

I. Jésus proclame les droits qui hiérarchisent

Jusqu'ici, nous n'avons envisagé l'homme enseigné par Jésus que comme unité indépendante des autres unités, et nous l'avons trouvé libre, égal et frère de ses semblables, obligé par la loi supérieure de l'amour, soumis aux volontés ou Droits de Dieu et pouvant exiger le respect de sa dignité.

Si l'Evangile n'admettait et ne réglait que ces relations strictement individuelles, il serait un Code de pieux anarchistes. Ainsi le comprirent et Renan, pour le dénigrer perfidement, et Tolstoï, pour le compromettre. Point de vue unilatéral et donc faux, à combattre hardiment. Il aboutit à voir dans le Christ l'ennemi de la vie humaine et de la Civilisation.

A côté des droits qui égalisent, l'Evangile proclame ceux qui hiérarchisent et devant eux, l'individu et la collectivité s'inclinent pour réaliser la Justice sociale (1). Il montre des particuliers ayant des situations comportant des droits qui diffèrent non seulement en raison des qualités concrètes et naturelles qui rendent les hommes inégaux, abstraction faite de toute organisation sociale, mais en raison de cette organisation. Voici des chefs de peuples par conquête dont l'un « César-

(1) La justice sociale est donc l'accomplissement des devoirs spéciaux qui incombent à l'homme en vertu de ses relations de supérieur à inférieur ou d'inférieur à supérieur. Elle embrasse toutes les vertus morales vécues socialement.

Auguste en un édit donné à Rome, ordonne ce dénombrement universel des nations », qui amène Marie de Nazareth à Bethléem où elle enfante Jésus, et dont l'autre, Tibère, est cet empereur dont les monnaies portent l'image et à qui l'on doit rendre, comme à Dieu, ce qui lui appartient ; voici des rois jaloux du peu d'autorité que les vainqueurs leur laissent et dont l'un fait égorger les enfants de Bethléem et des environs au-dessous de deux ans, afin de se débarrasser du Messie rival dangereux, ou qui, comme Hérode Antipas, « fatigué des reproches qu'un de ses sujets, Jean, lui adresse », ordonne sa mort ; voici des gouverneurs, un Cyrinus chargé en Syrie du recensement, et des sous-gouverneurs ou procurateurs, un Ponce-Pilate, représentant César en Judée et veillant à empêcher les révoltes contre le prince ; voici des chefs militaires, comme le Centurion, chef d'une petite garnison à Capharnaüm, il a l'œil sur les vaincus, « s'il commande, dit-il à Jésus, il est à son tour commandé » ; voici des collecteurs d'impôts, juifs pour la plupart, à qui Rome afferme cette besogne et que le peuple déteste : Lévi et Zachée en sont, dont l'Evangile nous a conservé le nom et la physionomie ; voici des juges, et celui que la veuve oblige par ses importunités à lui rendre justice et ceux qui se couvrent d'une honte éternelle au procès de Jésus. Ces per-

sonnages aux fonctions et à l'autorité si diverses, appartiennent à l'ordre politique et social.

Dans l'ordre religieux nous trouvons des chefs de synagogues, un sacerdoce avec prêtres et lévites qui, à tour de rôle, comme Zacharie ou ceux qui passent indifférents devant l'homme à demi-mort sur la route de Jérusalem à Jéricho, accomplissent leurs liturgies au Temple. A eux, doivent se montrer les malades guéris par Jésus. Le sanhédrin gouverne les uns et les autres. « C'est une assemblée permanente de 71 membres, siégeant à Jérusalem, dont le rôle est presque exclusivement religieux. Il ne s'occupait que des affaires intérieures fort nombreuses ; il votait des lois, il était donc un corps législatif, de plus, il exerçait la justice et possédait les pouvoirs judiciaires les plus étendus ; c'était devant lui que comparaissaient les faux prophètes ; il traitait aussi les questions de doctrine et pouvait être à l'occasion un véritable concile. Il surveillait les familles sacerdotales et s'occupait des mariages qui s'y faisaient... Bref il était à la fois parlement et concile » (1).

Les chefs Juifs obéissent de bon ou de mauvais gré aux autorités romaines. Le peuple obtempère aux ordres du recensement, paye l'impôt à César et au Temple, souffre des exploitations du fisc, se révolte quelquefois, comme les Galiléens dont parle l'Evangile. Il attend un Messie qui le délivre

(1) STAPPER *La Palestine au temps de Jésus-Christ*, p. 102.

et croit l'avoir trouvé le jour où il veut proclamer Jésus Roi. Ce peuple fréquente les synagogues et le Temple, s'empresse autour du thaumaturge. Mêlés aux foules, de simples soldats apprennent de Jean-Baptiste leurs obligations. Ils gardent le divin condamné et s'amuse de lui pendant le procès.

Situations et droits différents dans l'ordre politique et religieux, situations et droits différents au moins de fait, dans l'ordre économique. Jésus traite avec des gens de toutes les classes sociales ; pêcheurs ayant barques et filets, agriculteurs, surtout viticulteurs, employés du fisc, ménagères, femmes de mauvaise vie, prêtres, chefs de synagogue, soldats, grands propriétaires, financiers peut-être comme Lazare, Simon le Pharisien et ce jeune homme qui recula devant le dépouillement. Riches et pauvres, malades et bien portants, capitalistes et prolétaires, patrons et ouvriers, le suivent.

« Dans le cercle de ses intimes et confidents, il y a des gens différemment lotis. Les pêcheurs qu'il appela les premiers n'étaient pas des sans-le-sou ou des vagabonds, ils jouissent d'un bien-être raisonnable. « Ils laissèrent leur père... avec leur barque et le suivirent » (1). L'un d'eux « était connu du grand prêtre, et entra avec Jésus

(1) Math. IV, 20.

dans la cour du pontife » (1). A la mort de leur maître, ils retournèrent à leurs bateaux et à leur commerce. Pierre était chef de maison, et c'est chez lui que vint Jésus voir sa belle-mère couchée et malade (2). Dans la maison de Mathieu le collecteur d'impôts, Jésus s'assit pour un festin (3) « et beaucoup de publicains et de pécheurs s'assirent avec Jésus et ses disciples » (4). Zachée était chef des publicains, « et il était riche ». « La moitié de mes biens », dit-il à Jésus, « je le donne aux pauvres » et Jésus le loue et lui fait bon visage en disant : « Aujourd'hui le salut est venu pour cette maison » (5). A Nicodème, « un chef des Juifs » (6), Jésus parle avec une surprenante candeur, mais à aucun moment, il n'attaque la prospérité du pharisien. Le capitaine des gardes, personnage socialement important par son autorité, n'est pas critiqué par Lui, mais honoré de louanges singulières. « Joanna, la femme de Chusa, intendant d'Hérode, et Susanna, et beaucoup d'autres », étaient, ce n'est pas douteux, des femmes avantagées par la fortune « qui le servaient de leurs biens » (7). Le

(1) JEAN XVIII, 15.

(2) MATH. VIII, 14.

(3) MATH. IX, 10.

(4) MARC II, 15.

(5) LUC XIX, 2, 8, 9.

(6) JEAN III, 1.

(7) LUC VIII, 3.

home de Béthanie où Jésus, à plusieurs reprises, se délassa des travaux et des exigences de sa vie publique, était un home de confort, sinon luxueux, où l'on avait « des onguents et du nard très précieux » (1). Finalement Joseph d'Arimathie « étant un disciple de Jésus », fournit une tombe au maître crucifié, et vient avec Nicodème « apporter un mélange de myrrhe et d'aloès du poids de cent livres environ » (2).

Il ne proteste pas contre la hiérarchie de droits impliqués dans ces diverses situations. Comme dit Peabody, « Jésus n'est pas un démagogue social ; c'est un voyant spirituel. Son affaire n'est pas de niveler les classes, mais d'élever l'idéal social. Il est accueillant à toute vie pour l'amour de la vie, et non en raison de la richesse ou de la pauvreté où elle est impliquée » (3).

Il admet les différenciations sociales, non comme des distinctions créées par l'argent ou le sang, mais comme un fait résultant de la nature de l'homme qui, être social, ne saurait réaliser ici-bas le royaume, si d'autres n'aident sa double vie spirituelle et matérielle à s'épanouir. Il faut des apôtres qui lui apprennent qu'il ne vit pas seule-

(1) JEAN XII, 13

(2) JEAN XIX, 38-39. — Peabody *The social teaching of Jesus* p. 203-204.

(3) PEABODY *The social teaching of Jesus*, p. 207.

ment de pain, et il faut des boulangers qui lui fournissent le pain, condition de son existence et même de sa vertu.

Jésus accepte ces différenciations. Il se soumet à l'organisation politique et religieuse ; il adapte son enseignement aux diverses classes, aux riches et aux pauvres, aux contribuables et aux collecteurs d'impôts, aux sujets et aux préposés, aux administrés et aux administrateurs, aux prêtres et aux fidèles. L'Évangile dit son admiration pour l'esprit de discipline de l'officier romain de Capharnaüm. Saint Mathieu rapporte les conseils précis de Jean-Baptiste à certaines catégories. Aux publicains, il disait : « Conformez-vous aux ordonnances et n'exigez rien de plus ». Aux soldats : « Evitez les violences et les fraudes ; contentez-vous de votre solde » (1). Enfin la parabole des talents établit le fondement même des distinctions sociales. Chaque homme recevant des dons déterminés, est tenu à des devoirs déterminés. Il ne peut donc remplir dans la Cité terrestre ou céleste les mêmes fonctions, ni être tenu aux mêmes responsabilités.

Ces distinctions sociales, l'enseignement de Jésus vise à les rendre indépendantes du sang ou de l'argent. Il veut qu'à la supériorité soit unie la valeur morale. Les qualités des hommes diffèrent : leurs fonctions et leurs responsabilités doivent dif-

(1) MATH. III, 1-12.

férer. La parabole des talents le montre. Mais ces qualités, ces talents divers, sont un mérite personnel ou des grâces reçues, c'est-à-dire une valeur morale. L'or ne peut ennoblir ni mettre quelqu'un au-dessus d'un autre. « La vie de l'homme ne consiste pas dans les richesses qu'il possède » (1). « Heureux les pauvres d'intention, car ils auront le royaume de Dieu ». « Malheur aux riches, car ils ont dès maintenant leur consolation ». Lazare qui gisait aux portes du palais, plus méprisé que le chien qui léchait sa plaie, jouit là-haut des splendeurs du Paradis, et le potentat qui l'éloignait du pied, est très bas en enfer. Le financier ou le gros propriétaire peut mettre dans le tronc du Temple ostensiblement une grosse somme, son superflu ; la pauvresse qui, discrète, y dépose une obole, son nécessaire, le laisse loin, avec sa morgue dorée.

Le sang n'élève pas davantage. Les Juifs sont fiers de descendre d'Abraham. On a beau être son héritier charnel, sans ses œuvres, sans sa foi et ses vertus, ce titre n'est pas gage de supériorité. Et à ces orgueilleux de leur sang, Jésus annonce qu'il viendra des étrangers qui les chasseront et prendront leur place au festin.

La fonction, par elle-même, n'est pas preuve de supériorité, si elle n'est en qui l'exerce un moyen de servir ses frères. Ce Samaritain, un

(1) LUC XII, 15.

marchand, un schismatique méprisé qui s'arrête pour soigner la victime des brigands, a une valeur humaine supérieure à celle du prêtre et du lévite insouciant et dédaigneux. Les gestes religieux, les pratiques du culte, sans plus, n'ajoutent rien à notre prix. Le pharisien qui, se pavant, dit : « Je ne suis pas comme les autres hommes, je jeûne, je donne la dîme », est bien inférieur au publicain qui, caché à l'ombre du pilier, frappe sa poitrine et fait cette humble confession : « Mon Dieu, prenez-moi en pitié, je suis un pécheur ».

L'homme dépasse moralement son semblable dans la mesure où il est parfait comme le Père est parfait, où il est « fils de Dieu » et fait trôner en son cœur l'abnégation, la pureté, la prudence, la simplicité, l'abandon à la Providence, réalisations vivantes du royaume.

Apprécier autrement sa valeur spirituelle, c'est employer un critérium qui n'est pas celui de Jésus, conseillant à ses disciples qu'il envoie prêcher, « d'aller chez les plus dignes ». Il ne désigne pas là nécessairement, ni les mieux apparentés, ni les plus riches, ni ceux qui ont plus d'autorité.

Une société harmonieuse est celle où commande « le plus digne ». Elle s'efforce vers l'idéal fixé par le Christ, quand elle prend pour magistrats et pour guides, des supériorités morales et non des supériorités d'argent et de

sang qui peuvent cependant coexister et aider les autres. Par supériorités morales, j'entends celles qui grandissent l'homme, comme tel. Elles embrassent les qualités de l'intelligence et de la volonté, l'esprit de sacrifice et l'esprit de prudence, l'esprit de décision et l'esprit de mesure. La sainteté, supériorité morale hors pair, n'implique pas diminution de valeur humaine. Ceux à qui le saint est par définition un ignorant, un incapable ou un sot, un avorton de corps ou d'esprit, un dévot borné et béat, jouet des audacieux et des aigrefins, injurient le christianisme et son Fondateur.

II. Jésus et l'autorité

a. Attitude pratique

1° *Avec quelles autorités Jésus a-t-il à faire ?*

La vie de Jésus et sa mission évoluent dans un milieu aux classes sociales diverses et hiérarchisées. Avec quelles autorités s'y trouve-t-il en relation ?

D'abord avec les autorités juives, car il est Juif. Au retour de Babylone, Esdras et Néhémias ont remis en vigueur la loi théocratique dictée par Jéhovah à Moïse. Elle gouverne mœurs et culte. Les Scribes la commentent en suivant l'opinion des vieux maîtres ; ainsi se forment les tra-

ditions, les dires humains. Les Saducéens et les Pharisiens y constituent deux sectes politico-religieuses dont l'attitude à l'égard de la Loi est bien différente. Les premiers n'en acceptent que l'essentiel. Leur contact, durant l'exil, avec les gentils les a paganisés et matérialisés. Ils nient l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps. Les Pharisiens admettent l'une et l'autre. « Ils se donnent pour connaître exactement la Loi et sont violents en son nom ; ils font semblant d'être chéris de Dieu » (1). Ils prétendent que Moïse a donné une explication orale de tous les commandements. Ils s'acharnent à recueillir ces traditions, à discuter sur elles et à les imposer. Leurs observances puériles tuent l'esprit de la Loi.

Le corps sacerdotal, où toutes ces sectes comprenaient des partisans, était chargé du Culte. Il comprenait non la foule misérable et ignare des descendants d'Aaron, mais ceux que le Sanhédrin choisissait, en raison surtout de leur richesse, pour servir au Temple. Ils étaient partagés en vingt-quatre classes ou familles créées par David qui, chaque semaine, se remplaçaient dans leurs fonctions de sacrificateurs.

Pour conserver la Loi et l'ordre civil, Esdras (453 av. J.-C.) fonda la Grande Synagogue, assemblée de savants et d'hommes distingués,

(1) JOSEPH. Antiq. Jud. XVII. 2, 4.

sous la présidence du Grand-Prêtre. Les rois Asmoréens la remplacèrent par un Conseil de 71 membres que dirigeait le Grand-Prêtre ou un autre personnage important.

Nous avons déjà dit un mot de son rôle : « Il devait interpréter la Loi, juger les causes majeures et exercer sur l'administration des affaires une exacte surveillance. Il formait donc à la fois le parlement, la haute cour de justice et l'école supérieure de la Judée. Ses soixante-et-onze membres représentaient les trois classes de la nation : les prêtres, c'est-à-dire les chefs de vingt-quatre classes sacerdotales, auxquels se joignirent, sous Hérode et les Romains, les pontifes déposés par ses maîtres étrangers ; les scribes, docteurs et interprètes de la Loi, et les anciens pris parmi les chefs de tribu et de famille (1). » Depuis la conquête le Sanhédrin ne disposait plus du droit de condamner à mort. Les Romains s'étaient réservé le *Jus Gladii*.

Dès sa naissance et au cours de sa vie, Jésus se trouve en rapport avec les maîtres du monde dont les gouverneurs, les employés et les soldats occupent et administrent la Judée, sa Patrie. Depuis l'an 70, elle est en leur pouvoir. Pompée déjà en possession de la Syrie, appelé en Judée par les deux émissaires des Macchabées, Hyrcan et Aristobule, comme arbitre de leurs querelles, se pro-

(1) FOUARD. *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, p. 5-6.

nonça pour Hyrcan, mit la main sur ce pays et entra solennellement dans le Temple. Après la défaite de Pompée par Jules César, il fut gouverné, sous la tutelle du Sénat, par Antipater, prince Iduméen. Aristobule, frère d'Hyrcan, s'étant soulevé contre lui, Rome prit parti pour Hérode, fils d'Antipater et le nomma roi de Judée.

C'est lui qui fit tuer les enfants de Bethléem et des environs pour se débarrasser du Messie. Archélaüs lui succéda quelques mois après ce crime. Jésus et ses parents purent revenir de l'Égypte où ils s'étaient exilés. Ils se retirèrent à Nazareth qui dépendait d'Hérode Antipas, frère d'Archélaüs. Il régnait encore quand le Christ commença son ministère. Cet Hérode emprisonna Jean-Baptiste et le décapita. A lui, pendant qu'il se trouvait à Jérusalem pour les fêtes de Pâques, le Christ fut remis par Pilate qui ne savait comment le condamner.

Les rois des provinces conquises n'étaient que des instruments dont Rome maniait parfois la servitude, pour s'éviter la corvée de la levée des impôts. En fait, il n'y avait en Judée d'autre autorité que celle du Sanhédrin et du Procurateur, qui dépendait du gouverneur de Syrie et habitait Césarée. Aux fêtes de Pâques il venait à Jérusalem, surveiller la foule juive accourue au Temple de tous les points de l'univers.

Il n'était pas un simple *procurator patrimonii* adjoint sans plus au gouverneur, exécutant toutes ses volontés et n'ayant aucun droit à exercer les fonctions judiciaires. Il avait le titre et les attributions des procureurs *vice-presides*. Ses pouvoirs étaient aussi étendus que ceux du gouverneur, mais il administrait une province de moindre étendue. Au point de vue judiciaire, il jouissait du *Jus gladii*, c'est-à-dire du droit de vie ou de mort. Tous les crimes et délits importants devaient lui être déférés (1).

Il disposait de la force armée et mettait des garnisons là où il pouvait craindre des soulèvements. L'Évangile nous en montre à Capharnaüm et à Jérusalem.

Il n'était pas chargé de lever les taxes que Rome imposa à ses vaincus. Elle les louait à des particuliers de la Ville, *Urbs*, chevaliers pour la plupart, qui envoyaient leurs fermiers dans les provinces conquises. Ceux-ci choisissaient sur place les exécuteurs subalternes appartenant d'ordinaire à la classe la plus décriée. On comprend le mépris dont on les entourait.

Nous allons voir l'attitude de Jésus à l'égard des diverses autorités.

2° *Attitude de Jésus à l'égard des diverses autorités juives.*

Jésus et ses parents se soumettent aux prescrip-

(1) Cf. GIOVANNI ROSADI. *Il processo di Gesù*, p. 192-193.

tions de la Loi. Huit jours après sa naissance, le couteau du chef de famille le circonçoit (1). Les quarante jours d'éloignement obligatoire du sanctuaire étant écoulés, sa mère vient au Temple s'y purifier et présenter son Fils (2). Tous les ans, nous dit saint Luc, son père et sa mère se rendent à Jérusalem pour la solennité de Pâques (3). Ils y perdent une fois leur enfant. Jésus, les jours de Sabbat, accompagnait à la Synagogue Marie et Joseph (4). Pendant sa vie apostolique, nous l'y rencontrons souvent « enseignant ». Il paie l'impôt du didrachme exigé de tous les Juifs pour l'entretien du Temple (5). Il est fidèle aux prescriptions cultuelles, aux jeûnes, à la visite du Sanctuaire (6). On le trouve aux autres fêtes ; à celles des Ventes (7), de la Dédicace (8). C'est vrai, il distingue dans la Loi « le commandement de Dieu et les traditions humaines ». Il reproche aux Pharisiens « d'abolir le commandement de Dieu pour une tradition qu'ils ont établie » (9) à leur profit. Par là il laisse entendre que la tradition humaine, qui, déformant l'esprit de la Loi, la détourne de son

(1) LUC II, 21.

(2) LUC II, 22.

(3) LUC II, 41.

(4) LUC IV, 16.

(5) MATH. XVII, 24-27.

(6) JEAN II, 13.

(7) JEAN VII, 16-20.

(8) JEAN X, 23-24.

(9) MATH. XV, 1-21.

objet qui est le culte de Dieu ou le bien de tous, ne mérite aucun respect. Aussi reproche-t-on à ses disciples de ne pas observer le Sabbat. Même dans la Loi authentique, il ne faut pas confondre l'accessoire avec l'essentiel, la lettre avec l'esprit. S'attacher à des minuties et négliger les principales obligations, c'est n'est pas obéir à la Loi mais ruser avec elle. Ainsi font les Pharisiens. Ils ont beau acquitter toutes sortes de dîmes, s'ils oublient les grands devoirs, ils la méprisent, comme un créancier qui croit payer sa dette en glissant à son débiteur un cadeau de prix. On comprend dès lors la position du Maître en face des éplucheurs de syllabes et de leur rigorisme à l'égard du Sabbat. Lui l'observe dans la mesure où il n'est pas une entrave aux devoirs essentiels envers son Père et envers ses frères.

Peut-être faut-il entendre en ce sens, ce qu'il dit ailleurs : « Ne pensez pas que je sois venu détruire la Loi, je ne suis pas venu détruire mais accomplir » (1). Il ne peut s'agir ici des traditions humaines, ni même des points secondaires et contingents de la Loi, mais de ce qui est sa substance, « la miséricorde, la Justice, la Foi ». Ceci ne peut ni passer, ni mourir. On le complète et on l'éclaircit. C'est la loi même de l'être humain, dans ses rapports avec Dieu et avec son semblable. Elle est la même dès l'origine. Jésus l'explique,

(1) MATH. V, 17.

l'illumine, il en montre les sommets que sa grâce aidera à gravir (1).

Respectueux de la Loi, Jésus l'est de ceux qui la représentent. Il guérit la fille de Jaïre, ce gardien de synagogue dont la prière le toucha et qu'il accompagna en son logis (2). Il guérit l'esclave du Centurion que les Anciens de Capharnaüm lui recommandent chaudement (3). Déjà Rabbi renommé, nous le trouvons dans une synagogue, lisant et commentant Isaïe, sous la présidence du Chef et des Anciens (4). Aux lépreux purifiés, il ordonne de se montrer aux prêtres comme le veut la Loi (5). Il prouve ainsi son respect des ordonnances légales et du Sacerdoce Israélite.

Il est surtout intéressant de voir comment il se conduit avec la plus importante des autorités strictement juives, avec le Sanhédrin, de qui, les autres en Israël tiennent leur pouvoir et qui surveille jalousement l'observation et la violation de la Loi.

(1) L'on objectera que cette solution est trop simpliste, que Jésus a déclaré qu'« un iod ou un point ne passerait pas de la Loi », que lui et les siens observèrent les rites, qu'il a dit: « il fallait faire ces choses, payer les dîmes de l'anis, de la menthe, et ne pas omettre le reste ». La difficulté est sérieuse. Ces divers textes et faits laisseraient supposer qu'il a en vue la conservation de la Loi et de ses moindres cérémonies. Pour la résoudre on a proposé diverses solutions que j'ai résumées aux pages 20-21. Je crois que celle que j'ai indiquée sauve les difficultés soulevées.

(2) MARC V, 22-35.

(3) LUC VII, 5.

(4) LUC IV, 20.

(5) LUC XVIII, 14.

Pendant que Jésus se prépare, dans le désert, à sa mission, par le jeûne et la prière, le Sanhédrin est fort préoccupé de la prédication de Jean-Baptiste. Les foules se pressent autour de lui. Il les purifie dans l'eau. Or, l'ablution est l'un des signes du Messie attendu (1). Le Conseil dépêche quelques membres pour prendre des informations. Le Baptiseur ne nie pas leur droit à l'interroger. Leur ayant déclaré qu'il n'est pas le Christ, il les laisse partir déconcertés sans expliquer ce qu'il voulait signifier en se proclamant « Voix de Celui qui crie dans le désert », ni qui il désignait par « Celui qui avait été mis au-dessus de lui et dont il était indigne de délier la courroie des sandales » (2).

La première fois que durant son ministère Jésus vint à Jérusalem pour la Pâque, il n'éveilla pas, semble-t-il, l'attention des Sanhédrites, bien qu'à cette occasion il ait chassé les vendeurs du Temple et déclaré en public qu'« Il pouvait le détruire et le rebâtir en trois jours » (3). Il se fit même, en Nicodème, membre du Grand Conseil, intelligent et riche, un adepte. Avec lui il eût cet entretien admirable sur la renaissance spirituelle que Jean nous a conservé.

Après une année d'apostolat, en Galilée, où il choisit ses premiers disciples, les deux fils de Zébé-

(1) EZÉCHIEL XXXVI, 25 ; ZACHARIE XIII, 17.

(2) JEAN I, 25-27.

(3) MATH. XXVI, 61.

dée et le publicain Lévi, il retourna à Jérusalem pour la Pâque. Il y guérit un paralytique, un jour de Sabbat. Les gens du Sanhédrin qui avaient entendu parler de ses prédications, s'en indignèrent. Dès ce moment, nous les voyons aux aguets et préoccupés de l'audacieux violateur. Ils décident de le poursuivre (1). Grande est leur colère, quand ils l'entendent déclarer qu'étant Fils de Dieu, il a droit sur le Sabbat, que « son Père ne cesse d'agir, et que Lui agit de même » (2). Ils ne voient plus en Jésus (3) qu'un impie et un blasphémateur dont il faut se débarrasser. Leur haine s'acharne à le traquer.

Suivons cette chasse à l'homme et ce duel. D'un côté la force incarnée dans une autorité légitime mais qui s'exerce contre le bien, et de l'autre le droit incarné dans le Fils de Dieu, devenu Fils de l'Homme, qui se défend sans fanterie, face à la force par actes et paroles, jusqu'au jour où Il succombe ; d'un côté, une magistrature, attachée à la lettre et aux gestes, jalouse de ses privilèges, oublieuse des prérogatives de la personne humaine, de l'autre un Fils de l'Esprit Eternel, dont le champ d'exploration est l'humanité, voyant dans la Loi la gardienne du devoir envers un Père et envers

(1) JEAN V, 16.

(2) JEAN V, 17.

(3) JEAN V, 18.

des frères, qui, sans supprimer le geste, le veut enraciné dans l'âme, plein de respect et d'amour pour l'homme « en faveur de qui le Sabbat a été institué » ; d'un côté la duplicité, le mensonge, la brutalité pour attaquer, de l'autre la simplicité, la droiture, la douceur pour se défendre.

« La haine des Princes d'Israël, dit un excellent historien de Jésus, s'attacha pour toujours au Sauveur. Partout, sur les routes, dans les champs et le désert, alors qu'il semblait être seul avec ses disciples, il fut entouré d'espions qui soulevaient la foule contre lui » (1).

Dans leurs mauvais desseins ils essayèrent d'entraîner Hérode, ses ministres et ses partisans (2) à qui ils reprochaient auparavant leur apostasie, leurs mœurs païennes et leurs lâches soumissions aux conquérants. Jésus frustra leurs desseins méchants. Il passa sur la rive droite du lac (3) et demanda à ceux qui l'y accompagnaient de ne pas le découvrir pour éviter les haines qui le poursuivaient (4). Cette retenue et cette prudence en face de l'autorité qu'il aurait pu combattre et victorieusement, étant soutenu par le peuple, cette fuite silencieuse étonnait et scandalisait les premiers juifs convertis. « Il leur répugnait sans doute que le Messie fut

(1) FOUARD. *Vie de Jésus-Christ*, I, p. 276.

(2) MARC, II, 6.

(3) MARC III, 7.

(4) MATH. XII, 15-16.

réduit à se cacher et à agir dans l'ombre, car nous voyons saint Matthieu rappeler que cette humilité était annoncée dans les oracles d'Isaïe : « Voici mon serviteur que j'ai élu ; mon bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances ; je mettrai en lui mon esprit et il annoncera la justice aux nations. Il ne sera point contentieux, il ne criera point, et on n'entendra pas sa voix dans les places publiques. Il ne brisera pas le roseau cassé et n'éteindra pas la mèche qui fume encore, jusqu'à ce qu'il triomphe dans la lutte » (1).

Déconcertés par les acclamations qui accueillirent Jésus aux bords du lac et en Galilée, les Sanhédrites n'osaient le combattre en face. Ils ourdisaient des intrigues, ils décrivaient et rabaissaient ses miracles. Ne soyez pas surpris, disaient-ils, s'il chasse les démons « Beelzébuth le possède et il leur commande, au nom de leur chef » (2).

Ces machinations ébranlèrent la confiance de plusieurs qui lui étaient dévoués. Jésus s'en aperçut et ne voulant pas compromettre sa mission, il crut prudent d'estomper son enseignement derrière le voile de la Parabole et de l'Allégorie. Telle est du moins l'opinion de quelques historiens autorisés de sa vie. M. Fouard résume ainsi leurs sentiments : « Les insultes que les Scribes lui avaient lancées, allant jusqu'à l'accuser d'avoir

(1) MATH. XII, 17-21. — FOUARD, I, p. 285.

(2) MARC III, 22.

un esprit impur (1), les efforts de Jésus pour éclairer la foule, l'inquiétude de ses parents, tout révèle qu'un changement s'était produit dans Capharnaüm pendant la seconde mission en Galilée. Les Sanhédrites avaient profité de l'absence du Sauveur pour ébranler les esprits, et si le peuple lui restait encore fidèle, le nombre de ses ennemis s'était tant accru, que Jésus dut renoncer à parler ouvertement comme il l'avait fait jusqu'alors. Quelque éloignement qu'il eut des Scribes, il s'assujettit à leurs formes, et résolut de présenter sa doctrine comme eux en paraboles » (2).

De plus en plus surexcités, ses ennemis s'acharnaient à ses trousses, épiant ses paroles et ses actes. Nous les trouvons dans la salle ouverte à tout venant, où le publicain Lévi lui donne un festin. Accepter l'invitation d'un publicain, cette canaille ! Quelle audace et quel crime ! « D'où vient que Lui et vous mangez et buvez avec eux ? » (3) disent-ils à ses disciples. La conjoncture était sérieuse. Le peuple qui détestait les collecteurs d'impôts, vrais détrousseurs, risquait de malmenier ceux qui se laissaient inviter à leur table. Jésus prit cependant le repas chez Lévi et répondit à ceux qui s'attaquaient aux siens, n'osant le viser directement : « qu'il n'était point venu

(1) MARC III, 30.

(2) FOUARD I, p. 350.

(3) MATH. IX, 10, 2, 6.

appeler les justes mais les pécheurs. Allez et apprenez ce que signifie cette parole : je veux la miséricorde et non le sacrifice ». La charité passe avant l'obéissance aux exigences légales.

La troisième année de son ministère l'irritation des autorités ecclésiastiques contre lui était telle qu'il décida de ne pas monter à Jérusalem pour la Pâque. « Il ne voulait même plus parcourir la Judée, parce que les Juifs cherchaient à le tuer » (1). Il resta à Capharnaüm, où après les fêtes de nouveaux espions du Sanhédrin vinrent le surveiller. « C'étaient des Pharisiens et quelques Scribes descendus de la ville sainte (2), « pleins de maîtres fameux qu'ils venaient d'entendre, et plus ardents que jamais à maintenir leur observance » (3). On leur avait recommandé de bien se rendre compte si cet homme qui se donnait pour Rabbi respectait les préceptes de la Loi, et ne donnait pas l'exemple de l'indiscipline. L'occasion de faire du zèle se présenta à Capharnaüm. Ils découvrirent que les disciples négligeaient les ablutions, ces ablutions des mains avant les repas, des coupes, des urnes, des plats d'airain, des bois de lits où s'étendaient les convives, auxquelles leur formalisme attachait tant d'importance. Vrais policiers du culte, ils allèrent trouver

(1) JEAN VII, 1.

(2) MARC VII, 1.

(3) FOUARD II, 4.

Jésus. « Pourquoi, lui dirent-ils, en présence du peuple, les tiens ne suivent-ils pas les traditions des anciens et mangent-ils avec des mains impures ? » (1). Le jeune Maître observait sans doute les ablutions puisque le blâme ne le vise pas. Il s'y astreignait pour ne pas exciter la rage de ses ennemis, mais il défendit énergiquement les siens. D'abord, en opposant reproche à reproche. « Et afin de suivre vos traditions ? », puis en expliquant à la foule que la « vraie souillure est dans le cœur d'où sort ce qui rend l'homme impur » (2). Ces paroles qui condamnaient leurs pratiques et exigeaient la purification intérieure, les indignèrent. Si menaçante fut leur colère que les disciples ne purent s'empêcher de dire au Maître : « Savez-vous que vous les avez fort scandalisés... » (3).

A Dalmanutha, dans les montagnes qui séparent Magdala de Tibériade, au pays du Tétrarque Hérode, quelques officiers de ce prince s'unirent aux Zéloteurs contre Jésus (4). Ensemble ils le défièrent de faire un signe dans les cieux (5) comme Josué, par exemple, qui arrêta le soleil. Il dédaigna leurs provocations. Les signes ne manquaient pas à ceux qui étaient bien disposés. « Il

(1) MARC VII, 5.

(2) MARC VII, 14.

(3) MATH. XV, 12, 14.

(4) MARC VIII, 15.

(5) MATH. XVI.

n'en sera pas donné d'autre, s'écria-t-il, que le signe de Jonas, le prophète » (1), faisant allusion à sa Résurrection. Puis se déroband encore à ses persécuteurs, il monta sur une barque et fit voile vers le nord du lac.

La Fête des Tabernacles était proche. Ses parents le poussèrent à se rendre en Judée, « afin que ses disciples voient les œuvres qu'il faisait » (2). Son heure n'avait pas encore sonné, il ne crut pas opportun de révéler ses intentions et de provoquer sans raison ses ennemis. Jérusalem aurait eu vent de sa venue et les Sanhédrites se seraient arrangés pour mettre la main sur lui. Voulant dépister ses adversaires, il répondit aux siens « Mon temps n'est pas encore venu ; allez, vous, à cette fête, moi je n'y vais pas » (3). Et prenant le chemin détourné de la Samarie, il monta en secret, vers la Ville Sainte (4).

Il s'y mêla à la foule, mais ne tarda pas à se sentir espionné. Vers le milieu de la fête étant allé au Temple, on l'entoura et il enseigna. Ceux qui le cherchaient le découvriraient enfin. « *De quel droit, clamaient les Sanhédrites, cet étranger illettré enseigne-t-il ? Sorti d'une échoppe, il sait au plus raboter des planches. Jamais Rabbi ne l'a initié à nos saintes Lettres* : Comment les connaît-

(1) MARC VIII, 12.

(2) JEAN VIII, 3, 5.

(3) JEAN VII, 6, 10.

(4) JEAN VII, 1. 10 ; LUC IX, 51, 62 ; MATH. VIII, 19, 22.

trait-il ? Il ne les a jamais étudiées » (1). A quoi Jésus répondit : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de mon Père qui est aux cieux ». Dévoilant leurs intentions méchantes en face du peuple il ajouta : « Pourquoi cherchez-vous à me tuer ? »

La foule protesta : « Vous êtes possédé du démon ; qui cherche à te tuer ? » Les Sanhédrites eux gardaient le silence. Il rappela alors le miracle de Bethesda et la résolution prise par ses ennemis de se débarrasser de lui (2).

Percés à jour, ils dévoraient en secret leur rage. Une partie du peuple, surtout parmi les gens accourus à la fête, se déclarant pour lui, ils décidèrent un coup d'éclat. Ils envoyèrent des policiers stipendiés le saisir (3).

Jésus les vit arriver, comprit leurs desseins et n'en témoigna aucune émotion. Ses auditeurs n'auraient pas toléré qu'on l'arrêtat. Gagnés par ses discours, les émissaires retournèrent vers ceux du Sanhédrin impatients de leur proie. On devine leur fureur. « Pourquoi, dirent-ils, ne l'avez-vous pas amené ? — Jamais homme, répondirent leurs agents, n'a parlé comme celui-là. » S'emportant de plus belle, ils couvrirent ces ignorants de sarcasme : « Et vous aussi seriez-vous séduits comme les autres ? Qui des magistrats ou des pharisiens

(1) JEAN VII, 14-15.

(2) JEAN VII, 21-24.

(3) JEAN VII, 32, 30.

a cru en lui ? Quant à ces gens du bas peuple qui ne connaissent pas la Loi, ce sont des maudits » (1). Cependant un membre du Conseil protesta contre ces procédés de jugement expéditif. C'était Nicodème, celui-là qui avait eu avec Jésus un entretien furtif pendant la nuit : « Notre Loi, leur dit-il, permet-elle de condamner un homme sans l'avoir entendu, et sans savoir ce qu'il a fait ? » Cette défense si timide, exaspéra ses collègues : « Toi aussi, tu es donc Galiléen ? Examine les Ecritures et apprends que jamais prophète n'est venu de Galilée » (2).

Les Sanhédrites se morfondaient donc, ne sachant comment se débarrasser de ce gêneur si écouté et si aimé du peuple. Un incident surgit qui sembla pouvoir les servir. On venait de surprendre une femme en adultère. Vite ils la lui amenèrent au Temple. S'il la jugeait digne d'être lapidée, les magistrats de Rome qui s'étaient réservé le droit de faire mourir, en prendraient ombrage ; s'il la renvoyait, il se mettait ouvertement en opposition avec Moïse. Qu'en penses-tu ? demandèrent-ils. On connaît la scène et la confusion des accusateurs qui, baissant la tête, s'éloignèrent l'un après l'autre, d'abord les vieillards et puis les jeunes (3).

(1) JEAN VII, 47-49.

(2) JEAN VII, 50-52.

(3) JEAN VIII, 1-11.

Un jour, il disait à ceux qui l'écoutaient : « Si vous observez fidèlement ma parole, vous serez véritablement mes disciples et vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libres » (1). Ces derniers mots irritèrent particulièrement les Sanhédrites, car comme fils d'Abraham, ils prétendaient n'être pas esclaves. Leur colère fut au comble, quand il leur dit « avant qu'Abraham fut fait, Il était ». Ils saisirent aussitôt des pierres, pour le lapider. Se dérobant parmi la foule complaisante, il échappa à leur rage.

Or, ayant rencontré un aveugle-né, il le guérit. Des témoins du prodige coururent en parler aux autorités, qui firent venir le miraculé. Il raconta ce que cet homme lui avait fait. N'était-ce pas un imposteur ? Ses parents furent convoqués, qui affirmèrent qu'il était bien né aveugle. Que faire ? Personne ne se prêtait au jeu. Dans leur fureur imbécile ils se jetèrent sur le miraculé et le chassèrent de la salle où ils se trouvaient réunis (2).

La haine du Grand Conseil contre Jésus s'avivait. Pour ne pas l'irriter davantage, il quitta Jérusalem. Il revint en Galilée sur les bords du Jourdain. Là, invité à manger chez un pharisien, il négligea de se laver avant de s'étendre sur le lit devant la table. Le pharisien et ses hôtes, tous sectaires, lui en firent le reproche publiquement.

(1) JEAN VIII, 31.

(2) JEAN IX, 1-34.

Jésus releva leurs critiques en termes d'une vigueur qui ne lui était pas habituelle. On le sent à bout de patience en face de tant d'hypocrisie et d'une persévérante hostilité. « Malheur à vous ! vous purifiez les dehors des coupes, et au dedans vous êtes pleins de rapine et de corruption ! » On connaît ces foudroyantes apostrophes. Il termina en les menaçant directement de la vengeance divine. « On redemandera à cette race le sang de tous les prophètes qui a été répandu depuis l'établissement du monde » (1). « Après cette terrible menace, Jésus se leva pour sortir. Aussitôt l'assemblée fut debout ; scribes et pharisiens le pressaient et l'accablaient de questions, afin de surprendre dans ses paroles de quoi l'accuser. Selon l'image de saint Luc, c'était une chasse ardente, une meute acharnée, autour de sa proie et se jetant sur elle pour la forcer. Mais le peuple n'avait pas abandonné le divin Maître et demeurait à la porte « en rangs si serrés qu'ils marchaient les uns sur les autres ». Ce qui se passait à l'intérieur fut vite connu, l'empressement de la foule n'engageait guère les pharisiens à retenir leur hôte ; ils le laissèrent donc aller » (2).

Il remonta à Jérusalem pour la fête de la Dédicace en l'honneur de la Purification du Sanctuaire par les Macchabées. Il se retira au Temple.

(1) LUC XI, 45-52.

(2) FOULARD II, p. 105.

Les Sanhédrites l'y découvrirent. « Jusques à quand, viennent-ils lui dire, nous tenez-vous suspendus ? Si vous êtes le Christ, confessez-le ouvertement ». Affirmant de plus en plus clairement sa mission et sa divinité, il leur répondit que « son Père lui communiquait sa puissance qui est au-dessus de tout. Mon Père et moi, ajouta-t-il, nous ne sommes qu'un » (1). Entendant ces paroles jugées blasphématoires, ils ramassèrent des pierres pour le lapider. « J'ai fait devant vous, leur dit-il, beaucoup de bonnes œuvres de par mon Père, pour laquelle me lapidez-vous ? — Ce n'est pas pour une bonne œuvre que nous te lapidons, répondaient-ils, mais pour un blasphème et parce qu'étant homme, tu te fais Dieu » (2). Sans s'intimider, il poursuivit son discours. Plus nettement encore il affirma son union avec le Père. Ardente était la rage de ses ennemis qui cherchaient à le prendre sans attirer l'attention du peuple. Mais il leur échappa et sortit du Temple pour retourner au-delà du Jourdain.

Là, plus que jamais il fraya avec les publicains, ces agents subalternes du fisc romain si abhorrés. Les scribes et les pharisiens représentants du Sanhédrin criaient au scandale. Le Maître laissa dire. Il exposa la parabole de la brebis perdue, du Prodigue, pour ouvrir leur cœur et leur intelli-

(1) JEAN X, 25-30.

(2) JEAN X, 31-33.

gence rétrécis, celles de l'Econome Infidèle et du mauvais Riche pour combattre leur amour du bien.

Il se trouvait en Pérée, quand un message vint lui annoncer que Lazare, celui qu'il aimait, était malade à Béthanie à quelques lieues de Jérusalem. Il y courut et l'ayant trouvé mort il le rappela à la vie. Parmi les Juifs témoins du prodige, quelques-uns s'empressèrent d'aller le raconter aux gens du Sanhédrin. Grand émoi : la Pâque approchait, les foules arrivaient. N'allait-il pas les entraîner encore davantage. Il fallait coûte que coûte avoir raison de ce révolutionnaire et de ce trouble-fête.

On réunit sur-le-champ le Conseil pour délibérer. « Que ferons-nous ?... Si nous le laissons agir, tous croiront en lui et les Romains viendront et détruiront notre ville et notre nation » (1). En parlant ainsi, ils n'étaient pas très sincères. Derrière l'intérêt public, ils dissimulaient leur colère contre celui qui, en les critiquant ouvertement, avait diminué leur prestige.

Que faire de cet homme ? Les avis se partagèrent. Lui imputer une action condamnable était difficile. Alors le Grand Prêtre, Chef du Conseil se lève. Le silence se fit : « Vous n'y entendez rien, dit-il, et vous n'avez pas réfléchi qu'il vaut mieux qu'un homme meure pour le peuple, et

(1) JEAN, XI, 47.

que toute la nation ne périclite pas » (1). Coupable ou non, qu'importe ? Il trouble l'ordre public. Cela suffit, pour nous autoriser à nous débarrasser de lui. Au nom de la raison d'Etat, on sacrifie l'Innocent.

N'oublions jamais qu'en l'invoquant, le crime le plus abominable que le soleil ait éclairé a été commis ! Qui accepte cette doctrine, doit ratifier cette mort. Hélas ! sur les routes de l'histoire nous trouvons, à tous les carrefours, des gibets dressés où l'on immola le juste à des égoïsmes et à des passions, sous le prétexte de servir le bien public. Tous les partis maudissent les assassinats politiques, quand ils se pratiquent contre eux ; beaucoup le justifient et l'emploient quand il est à leur profit (2).

(1) JEAN XI, 47-53.

(2) « L'on doit comprendre qu'un prince et particulièrement un prince nouveau, ne peut pas exercer toutes les vertus qui font passer les hommes pour bons, parce que étant dans la nécessité de conserver l'Etat, il doit souvent agir contre la foi, la charité, l'humanité et la religion. » MACHIAVEL. *Du Prince*, C. XIII. — « Il n'y a pas ici de procès à faire, disait Robespierre devant le tribunal qui jugeait Louis XVI, Louis n'est point un accusé. Vous n'êtes point des juges ; vous êtes, vous ne pouvez être que des hommes d'Etat et les représentants de la nation. Vous n'avez pas une sentence à rendre pour ou contre un homme, mais une mesure de salut public à prendre, un acte de providence nationale à exercer ». — « Nous sommes défenseurs de la raison d'Etat. Nous croyons que les personnes soumises à des responsabilités et à des obligations particulièrement graves, doivent jouir de droits plus étendus (?). Un tel système, pour peu qu'il fût interprété largement, nous autoriserait à dire, à faire bien des choses. » Charles Maurras, *Action Française*,

Dès ce jour, la mort du Christ est décidée. Ses ennemis ne chercheront plus qu'une occasion favorable à leurs desseins homicides.

Averti par les amis qu'il a au Grand-Conseil, Joseph d'Arimathie et Nicodème, Jésus se retire près des frontières de la Samarie, en une ville appelée Ephrem. En vain, les Sanhédrites demandent qu'il leur soit livré. Personne ne connaît sa retraite. S'il n'avait tenu qu'à lui, il leur eut échappé tout à fait. Ni le respect, ni la crainte de l'autorité ne l'empêcheront d'aller au bout de ses devoirs.

Peu de jours avant Pâque, il reprenait tranquillement le chemin de la Cité Sainte. Beaucoup l'y attendaient, impatients de le voir et de l'entendre. « Que pensez-vous ? disaient-ils entre eux, viendra-t-il ou ne viendra-t-il pas ? (1) » Au lieu de se cacher, cette fois, il semble décidé à ne tenir

15 avril 1905. « L'idée de l'Etat dominante, voilà ce qui s'appelle raison d'Etat. Vous avez senti qu'il y avait quelque chose de supérieur à tous les principes : le salut de l'Etat ». L. de Montesquieu, A. F. *La Raison d'Etat*. — C'est au nom de la *Raison d'Etat* que Bismarck falsifia la dépêche d'Ems et que les Allemands violèrent la Belgique. C'est au nom de la *Raison d'Etat* que les bolchevicks mettent à mort tous ceux qui leur sont un obstacle. Leur Procureur Général, lors d'un procès, en août 1922, disait : « Le parti socialiste révolutionnaire non seulement a mérité la mort, mais il doit mourir. Le prolétariat, pour conserver le pouvoir entre ses mains, doit réduire à l'impuissance complète ce parti. Le tribunal, avant de prononcer son verdict, doit se rappeler son devoir révolutionnaire envers le prolétariat. »

(1) JEAN XI, 55-57.

aucun compte des Sanhédrites. Il entre solennellement dans Jérusalem sur un ânon, cette monture des rois d'Israël. La foule accourt. Des cris de joie, des chants de triomphe l'accompagnent.

Plus ardents que les autres, les apôtres rêvant toujours d'un royaume où ils auraient une belle place s'écriaient : « Hosanna au fils de David ! Béni soit le roi d'Israël, qui vient au nom du Seigneur et béni soit le règne de notre père David qui arrive » (1) La rumeur d'acclamation montait toujours. Où s'arrêterait l'enthousiasme populaire ? Déjà ses disciples et sans doute pas mal de ceux qui l'accompagnaient, l'avaient salué du titre de Roi. Que diraient les Romains si jaloux de leur autorité ? Mais empêcher ces manifestations populaires spontanées n'était pas possible. Frémissant de colère, quelques délégués du Sanhédrin s'approchèrent de Jésus « Maître, lui dirent-ils cauteleux, réprimandez donc vos partisans responsables de cet émoi ». Il ne les écouta pas. — « Nous ne pouvons rien, avouèrent les députés, tout le monde court après lui ! » (2). Et il continua à s'avancer avec son cortège à travers Jérusalem jusque sur la colline où était le Temple.

« Une multitude, grossissant comme l'eau du fleuve à la fin de son cours et prête à se jeter dans l'Océan, le suit avec les mêmes acclamations glo-

(1) MATH. XXI, 9 ; LUC, XIX, 38.

(2) JEAN XII, 17-19.

rieuses. Jésus pressent les préoccupations officielles que suscitera son entrée triomphale. Il les conjure avec la plus plaisante et joyeuse ironie. « Ne crains pas, fille de Sion, voici ton roi qui t'arrive assis sur un ânon. » Toute la ville se demande encore : Quel est celui-ci ? La plupart disent : c'est Jésus, le prophète de Nazareth. Certains veulent découvrir dans cet événement un attentat politique par lequel le Maître de Nazareth, aidé du peuple, aurait voulu s'emparer du pouvoir. Mais de quel pouvoir ? et où était le programme politique ? Reimarus que cite Strauss essaie de le démontrer. Mais Strauss lui-même ne partage pas cette fausse supposition. Raisonnant dans le sens de ses observations critiques, le théologien de Luisbourg montre que Jésus, qui acceptait le rôle de Messie et tenait à combattre la conception dominante de Messie terrible et belliqueux, s'appuya sur le texte de Zacharie pour se présenter devant le peuple comme le prince clément de la paix (1). Mais l'évidente raison contre toute suspicion d'attentat, se trouve dans la claire et inviolable finalité de la doctrine et de la conduite de Jésus, dirigée l'une et l'autre à la conquête d'un royaume qui n'était pas de cette terre. Cette négation sera sa seule défense devant le prêtre. En attendant, son exclamation ironique, en parlant

(1) STRAUSS. *Vie de Jésus*, t. II, ch. X.

de son coursier, est la plus sincère et la plus juste manifestation de son innocence » (1).

Entré au temple et le trouvant encombré de trafiquants de bestiaux, pour la deuxième fois, à coups de fouet, il chassa ces commerçants qui « en faisaient une caverne de voleurs ». De tous côtés on accourait l'entendre. Chacun exprimait ouvertement son admiration. Les enfants employés dans le sanctuaire, chantaient ses louanges. « Hosanna au fils de David ! » (2) criaient-ils. « Fils de David ». Ils saluaient en lui un prétendant à la royauté, quelle imprudence ! « Entendez-vous ce qu'ils clament », observaient ses ennemis, aux aguets. « Oui, répondit Jésus ; n'avez-vous donc jamais lu ce qui est écrit. De la bouche des petits enfants et de ceux qui sont à la mamelle, vous avez tiré une louange parfaite » (3). Réponse pleine de sel et d'habileté. Le Maître tourne ainsi l'Écriture à sa défense contre ces esprits tortueux et méchants.

Le soir, pour échapper aux embûches nocturnes de ses ennemis, il alla du côté de Béthanie où il s'endormit sur la terre nue (4).

Le lendemain, il revint dans la ville. Il sait les dispositions des autorités juives à son égard.

(1) ROSADI. *Il processo di Gesu*, p. 150-151.

(2) MATH. XXI, 15-16.

(3) MATH. XXI, 15.

(4) MATH. XXI, 17.

Il ne les provoque pas ; il ne tente pas de soulever contre elles les foules qui lui sont dévouées. Il ne discute même pas la manière dont elles s'acquittent de leurs fonctions. Il affirme son droit en l'exerçant. Le lendemain du jour où les enfants l'ont acclamé, une députation du Sanhédrin vient le trouver. A tout prix il fallait ruiner son ascendant. On crut y réussir en lui posant une question insidieuse. « En quelle puissance faites-vous ces choses ? Et qui vous a donné ce pouvoir d'enseigner et de dominer dans le temple ? » « Je vais poser moi aussi une question, dit Jésus, et si vous me répondez, je vous déclarerai en quelle puissance je les fais. De qui était le baptême de Jean ? Du ciel ou des hommes ? » Les Sanhédrites perdirent contenance. D'un mot Jésus avait changé les rôles et réduit ses juges à la défensive. Vainement il les pressait : « Répondez-moi donc ». Ceux-ci voyaient très bien où les menait sa demande. Jean ayant témoigné devant toute la Judée que le Christ était plus grand que lui : « Si nous disons : Il est du ciel, murmuraient-ils entre eux, il nous répondra : Pourquoi ne l'avez-vous pas cru ? Et si nous disons : Il est des hommes, le peuple nous lapidera. » Car tous tenaient Jésus pour un vrai prophète ; on courait même un danger à contredire sa parole, aussi, redoutant de soulever la multitude, les Sanhédris-

tes furent-ils réduits à avouer leur défaite : « Nous n'en savons rien » (1), dirent-ils.

Il fallut encore renoncer à exécuter leurs mauvais desseins. Loin de diminuer leur adversaire, ils avaient accru son prestige. Poursuivant l'instruction du peuple, il proposa une parabole ou des vigneronns tuent, l'un après l'autre, les envoyés du propriétaire du champ. Ces vigneronns meurtriers désignaient assez clairement les autorités préposées à la vigne d'Israël. « Les princes des prêtres et les Pharisiens comprirent qu'il parlait d'eux et cherchèrent à l'arrêter, mais ils craignaient la foule qui le regardait comme un prophète » (2). Jésus se laissa protéger par l'admiration et la confiance populaire et se remit à enseigner.

La fureur de ses ennemis s'exacerbait. Ils jurèrent d'avoir enfin raison de cet homme. S'alliant aux Hérodiens qu'ils détestaient comme courtisans de Rome, ils décidèrent une démarche dont ils attendaient merveille (3). Des Hérodiens, dont Jésus ne se méfiait pas, iraient lui demander « s'il était permis de payer le tribut à César ». Répondant non, il s'attirait la haine des Romains ; répondant oui, celle des Juifs. On sait comment il trancha la difficulté en leur disant de « rendre à Dieu ce qui était à Dieu et à César ce qui était à

(1) LUC XX, 3-7 ; FOUARD II, p. 205.

(2) MATH. XXI, 43-46.

(3) MATH. XXII, 15-22.

César ». Il reconnaissait par ces paroles l'autorité de l'empereur et celle du pontificat israélite qui, d'après la constitution théocratique des Juifs, représentait véritablement Dieu. Nul n'eût songé à une solution qui mettait merveilleusement les compétiteurs d'accord. Les Juifs, surtout leurs Pharisiens et leurs Zélotes, imaginaient tout dû à leurs Pontifes, les Romains prétendaient tout dû à leur César. Ni ceux-ci ni ceux-là ne se préoccupaient de sauvegarder les droits du voisin. César à Rome, le Pontife à Jérusalem, les absorbait tous. La réponse du Christ donnait à chacun ce qui lui revenait en stricte justice. Les Hérodiens durent s'avouer vaincus et vinrent annoncer leur échec à ceux qui les avaient envoyés.

Traqué de plus en plus, Jésus ne ménageait pas cependant ses avertissements et ses leçons à ceux qui détenaient le pouvoir en Israël et aux instruments de leurs étroitesse et de leur sectarisme passionné. Mais rien dans son attitude ne trahit le démagogue ou l'anarchiste attaquant l'autorité comme telle. Il eut pu soulever la foule contre ces magistrats indignes qui le poursuivaient d'une haine féroce. Il s'en garda bien. Il respectait l'autorité en condamnant les erreurs et les abus de ceux qui la détenaient. « Ils sont assis sur la chaire de Moïse et ses authentiques successeurs, » disait-il au peuple, ils ont même pouvoir que lui sur

vous ; « ne faites pas selon leurs œuvres mais faites selon leurs paroles » (1).

Jésus échappait à tous les traquenards. Un seul moyen restait aux Sanhédrites : s'emparer de sa personne par la ruse ou par la force. Deux jours avant la Pâque, ils tinrent de nouveau conseil. On y décida que, les fêtes passées, quand cette foule engouée de sa personne serait dispersée, on mettrait la main sur Lui et on le tuerait « car, dut répéter Caïphe, les lois de la nation l'exigeaient ». Un incident modifia ce plan. Judas, l'un des disciples du Galiléen, entra au Conseil et offrit de le livrer, si on lui donnait 30 scheckels, une centaine de francs. Le compte fut réglé sur l'heure.

Ne voyant plus parmi les siens l'homme d'Iskariot, Jésus eut le pressentiment de son infamie et des événements qui se préparaient. L'avant-veille du jour de la Pâque, à la nuit tombante, avant de se rendre au jardin pour prier, il avertit ses disciples des heures d'épreuves qui les attendaient. Ses ennemis ont décidé d'en finir. L'épée qu'il leur demande d'acheter, en vendant leur vêtement, est un symbole comme celle qu'il est venu jeter parmi les hommes. Elle représente cette force d'âme que ses amis devront opposer aux persécutions et qui, un jour ou l'autre, brisera leurs assauts. Une parole de Jésus dite quelques heures plus tard, explique celles que nous venons

(1) MATH. XXIII, 1-6.

de rappeler, « car ceux qui prennent l'épée matérielle périssent par l'épée » (1). Les apôtres ne comprennent pas son langage figuré. Puisqu'on va attaquer leur maître par la force, ils sont résolus à le défendre par la force. Dans ce but, ils ont acheté deux épées. « Les voici, déclarent-ils tous ensemble. Jésus leur répond : « Cela suffit » (2). En d'autres termes, laissons cela, passons à autre chose. Et l'on part pour Gethsémani.

Vers minuit, après une longue et douloureuse prière du Maître, ils quittèrent le jardin. Aux abords ils rencontrèrent la valetaille du Sanhédrin qui des lanternes et des bâtons à la main, conduits par le traître, venaient s'emparer de Jésus (2). Il alla au-devant d'eux. Judas l'embrassa.

(1) MATH. XXVI, 52-54.

(2) LUC XXII, 38.

(3) Un auteur italien, Giovanni Rosadi, a écrit un livre fort curieux, *Il processo di Gesù*, où il s'applique à prouver que l'arrestation, le procès et la condamnation de Jésus par le Sanhédrin, furent absolument illégales. « La seule autorité, dit-il p. 194, qui en Judée pouvait juger Jésus, l'arrêter, l'interroger, faire la preuve de sa culpabilité supposée et le condamner étant celle du procureur et vice-président Ponce-Pilate, et nullement celle d'Anne, ni de Caïphe, ni de tout le Sanhédrin, ni de quelque autre autorité judaïque. L'opinion commune opposée qui réduit l'autorité romaine représentée par le vice-président au seul rôle d'accorder ou de nier par assentiment à l'exécution de la condamnation capitale prononcée par les juges juifs, contredit la vérité de l'histoire et la raison du droit. » L'auteur a consacré un long volume à développer cette affirmation. Nous n'avons ni à la corroborer, ni à la contredire. Nous examinons seulement l'attitude de Jésus devant l'autorité juive, qu'elle agisse légalement ou illégalement. Dans cette seconde hypothèse sa patience, sa tranquillité, son calme doivent

C'était le signal convenu pour se précipiter sur lui. Il demande qu'on n'englobe pas les disciples dans l'accusation dont il est l'objet. Pierre indigné veut défendre son maître et prenant l'une des deux épées, il frappe un valet du Grand-Prêtre, Malchus, et lui coupa l'oreille. Jésus la ramasse et la remet en place. Puis, s'adressant à Pierre : « Remets ton épée au fourreau, car quiconque prendra l'épée, périra par l'épée » (1). Ces paroles marquent le dessein du Christ de ne pas opposer la force matérielle à la force matérielle. Il demande à Pierre de rengainer et il refuse d'appeler à son aide une légion d'anges. Et pourquoi ne résiste-t-il pas ? Les prophéties doivent s'accomplir. A la brutalité des pouvoirs constitués, il n'oppose qu'une résistance passive, n'excluant d'ailleurs pas la protestation indignée mais calme de la justice outragée. Après avoir obligé Pierre à ne pas faire usage de son épée, il se tourne vers la troupe : « Vous êtes venus à moi

paraître encore plus méritoires. Notons pourtant que rien, dans les paroles de Jésus, ne peut faire croire à l'illégalité des procédés du Sanhédrin, mais cette remarque n'infirmait pas la thèse de Rosadi. D'autre part, la responsabilité des Juifs dans la mort du Christ n'en serait pas diminuée. Ce sont eux qui se sont acharnés à extorquer au faible Pilate, la condamnation. L'effort de certains rabbins pour laver leurs compatriotes de ce crime abominable est donc vain. Ils soutiennent que ce fut seulement Pilate « ce romain typique qui était la cruauté incarnée et l'égoïsme romain triomphant, qui causa le meurtre de Jésus ». Cf. *The Crucifixion of a Jewish Standpoint*. BLOCH. New-York. 1921.

(1) MATH. XXVI, 52-54.

comme si j'étais un voleur, me prendre avec des épées et des bâtons. J'étais tous les jours au milieu de vous, enseignant dans le Temple, et vous ne m'avez pas arrêté : mais voici votre heure et la puissance des ténèbres ». (1) Fières et dignes parolles qui sauvent les droits de l'innocence et de la vérité, sans compromettre les droits des autorités sociales. N'est-ce pas sur ces exemples que les martyrs modèleront leur conduite, séduisant toutes les âmes nobles, les gagnant à leur Maître et triomphant enfin de leurs persécuteurs ?

Jésus, dont on avait lié les mains, fut entraîné vers Jérusalem. On le mena d'abord chez Anne, un Grand-Prêtre déposé par le gouvernement romain, mais seul légitime aux yeux des Juifs. « Il l'interrogea sur ses disciples et sur sa doctrine ». Il s'agissait de compromettre les disciples et de trouver ou d'inventer un complot. Jésus ne discute pas son autorité et paraît l'admettre, au moins comme un fait. Il laisse sans réponse la question sur les disciples. A quoi bon se disculper d'une accusation inepte, et que tous ses actes réfutent ? Sur la question de la doctrine, un peu plus sérieuse, il s'explique. Pourquoi l'interroger là-dessus. Il n'a rien caché, « qu'on interroge ceux qui l'ont entendu » sur les places publiques, dans les synagogues, dans le Temple et l'on verra que rien n'est répréhensible. Cette dignité

(1) MATTH. XXVI, 55.

sans provocation, ce refus de se justifier indigna, au moins en apparence, l'un des valets qui, pour faire sa cour, s'approcha de Jésus et le souffleta. « Est-ce ainsi, dit-il, que tu réponds au Pontife » (1). Le Maître, il est vrai, ne montra pas l'autre joue. Mais à cet acte brutal et irrationnel, il opposa la majesté tranquille du Droit outragé. L'homme veut être traité en être intelligent et non en bête. « Si j'ai mal parlé, montre-moi mon erreur » et je me rendrai à tes raisons, « si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? » Noble protestation de l'esprit contre l'abus d'autorité et de force dont ce vilain s'est rendu coupable avec l'assentiment de son maître.

Impressionné par ce calme, Anne renvoya Jésus chargé de chaînes à son gendre Caïphe, le Grand-Prêtre agréé par Rome. Au fond, il n'avait cure de son innocence ou de sa culpabilité ! La Raison d'Etat, le salut des Juifs exigeaient sa disparition. Il l'indiquait en le faisant lier comme un criminel. Inutile précaution puisque Caïphe à qui on l'emmène, était, remarque l'Évangéliste, celui qui avait dit, quelques jours auparavant, « il est bon qu'un seul homme meure pour tout le peuple » (2).

Accompagné de ses gardes, Jésus parut devant le Sanhédrin réuni dans l'une des salles de ce mê-

(1) JEAN XVIII, 12-24.

(2) JEAN XVIII, 14.

me palais où habitait Anne. C'était environ deux heures après minuit. On semble avoir écarté de la présidence de l'Assemblée Rabban Gamaliel, qui plaidera plus tard la cause des Chrétiens (1). Honnête et droit, il eût pu être favorable à l'accusé. Caïphe s'était réservé la direction des débats. La Loi le lui permettait quand le culte de Jéhovah était en cause (2).

On introduisit les témoins triés sur le volet et subornés : « Car ceux des Sanhédrins cherchaient de faux témoins pour faire mourir Jésus et n'en trouvaient point. Plusieurs avaient déjà avancé des dépositions mensongères qui se détruisaient l'une l'autre » (3). A ces menteurs, Jésus opposa un imperturbable silence. Se conformant le premier à ses conseils, il ne résista pas aux méchants, et laissa leur méchanceté se détruire. Eut-il parlé, juges et ceux qu'ils incitaient à l'accuser, prévenus et passionnés, n'auraient pas écouté la raison. Ils eussent pris prétexte de ces paroles pour l'accabler davantage. Une explication ne convaincra jamais la mauvaise foi.

Enfin les deux derniers témoins, ceux dont la déposition avait été réservée comme la plus compromettante, se présentèrent. Ils déclarèrent qu'ils l'avaient entendu dire : « Je détruirai ce temple bâti par les hommes en trois jours, j'en rebâtirai

(1) Actes V, 34.

(2) LIGHTFOOT. *Horæ Hebraicæ*, in MATH. XXXVI, 3.

(3) MARC XIV, 55.

un autre qui ne sera pas fait de main d'hommes ». Détruire le Temple, relevé au prix de tant de sacrifices, quel crime ! Ils oubliaient d'ajouter qu'il ne parlait pas du temple de pierre mais du temple de son corps, observe l'évangéliste Jean (1). D'ailleurs, Jésus n'avait jamais dit « je détruirai ce temple », comme l'affirmaient les témoins, mais « détruisez ce temple, je me charge de le réédifier ». C'est un peu différent. L'accusation n'en était pas moins formelle et choisie à point pour impressionner des juges qui, s'ils étaient peu attachés à l'esprit de la Loi, par orgueil national, l'étaient beaucoup aux pierres du Temple.

En entendant ce témoignage, connu d'avance sinon préparé par lui, Caïphe, rouge de colère, quitte l'estrade et se précipite au milieu de la salle, face à l'accusé qui se taisait toujours. Ce silence irritait vivement les juges. Ils ne pourraient donc lui arracher une seule parole pour le perdre ! Le Grand-Prêtre est décidé à en venir à bout en l'interrogeant lui-même. Tête haute, l'œil brillant, le visage contracté, d'une voix où frémit la rage, il s'écrie : « As-tu quelque chose à répondre à ces témoins qui viennent de déposer contre toi ? » (2). Et Jésus garde encore le silence. Quel spectacle et combien impressionnant ! Ces passions haletantes, ces haines déchaînées ne le trou-

(1) JEAN, II, 19.

(2) MATH. XXVI, 59-60.

blent pas : il se tait ! Il ne s'incline pas devant les accusateurs, il contemple de très haut leurs bassesses. Elles grouillent loin des sommets de clarté et de paix où habite son âme. Rendu plus furieux par cette attitude, Caïphe se résout à frapper le coup suprême. Il défère à Jésus le serment solennel, serment auquel la Loi lui fait obligation de répondre : « Au nom du Dieu vivant, je t'adjure de nous déclarer si tu es le Fils de Dieu ! » Il n'est plus question de savoir s'il a dit qu'il pouvait détruire le Temple. On porte l'accusation sur les points précis qui depuis le début de son ministère ont soulevé toutes les haines du pharisaïsme, sur sa prétention sacrilège à s'égaliser à Dieu et à s'arroger le droit de critiquer les maîtres d'Israël. A ce coup, Jésus interrompt son silence. Il obéit à la Loi qui n'est pas encore abolie. Il ne s'agit plus de réfuter des calomnies ; il s'agit de témoigner sur lui-même devant qui a le droit de l'interroger. « Je suis le Fils de Dieu », répondit-il. Quelle majesté ! Quelle maîtrise ! Quelle affirmation solennelle de sa personnalité, à la face de ces monothéistes bornés et hypocrites. Entendant cette déclaration faite d'une voix posée et ferme, le Grand-Prêtre, hors de lui, déchira ses vêtements en signe d'indignation, suivant l'usage oriental. « Il a blasphémé ! Quel besoin avons-nous de témoins ? » Comédien, pourrions-nous lui dire.

(1) MATH. XXVI, 63.

Il se soucie bien de témoins ou de blasphèmes. Il veut se débarrasser de Jésus. Il lui faut des apparences de culpabilité et un simulacre de Justice. Il a l'un et l'autre. Grande est sa joie et celle des juges ses collègues en méchanceté et en bassesse. « Vous avez entendu le blasphème, s'écria leur chef. Qu'en pensez-vous ? » Question inutile. Leur siège est fait, leur décision prise. Le prétendu blasphème légalisera leur haine homicide. « Et tous répondaient : il mérite la mort ! »

Ils quittèrent la salle, abandonnant Jésus aux outrages de leur valetaille qui « lui bandant les yeux, le souffletèrent, le défièrent de prophétiser, crachèrent sur lui » (1). A ces brutes, Jésus n'opposa qu'une muette sérénité. Pas une fois, il n'ouvrit la bouche. Essayer de convaincre ces sauvages de leur férocité, était perdre son temps.

Entre temps les juges iniques délibéraient. Ils eussent voulu condamner Jésus à mort, mais Rome se réservait le droit de glaive, le *jus gladii*. Il s'agissait ou de se le faire déléguer ou d'obtenir qu'elle l'exercât contre leur ennemi. Pour cela ils devaient, en quelque manière, épuiser leurs propres facultés en gardant les formes juridiques. Le Romain n'eût pas admis qu'on recourût à son tribunal de dernière instance, si l'autre avait commis une illégalité. Or, les illégalités ne se comptaient

(1) LUC XXII, 63-65 ; MATH. XXVI, 67-68.

pas (1). Les couvrir toutes n'était pas possible. On dissimula celle qui leur fit négliger de mettre un intervalle entre l'interrogatoire et la sentence. Au point du jour, on convoqua à nouveau Jésus « en hâte », pour la forme. « Déclare-nous, lui demandèrent-ils, si tu es le Christ ». « Si je vous le dis, vous ne me croirez pas », se référant à l'affirmation faite la nuit, à Caïphe. « Si, à mon tour, je vous interroge, vous ne me répondrez pas ». Ses questions sur le Messie, sur le baptême de Jean, étaient restées sans réponse. Ils fuyaient la lumière et ne voulaient que sa mort. « Désormais le Fils de l'Homme, ajouta Jésus, siégera à la droite de la Puissance de Dieu. — Tu es donc le Fils de Dieu. — Vous le dites, je le suis ! » L'esprit des juges était fermé à la vérité et leur cœur, à la justice. « Tous ensemble, ils s'écrièrent : qu'avons-nous besoin de témoignage ? Nous venons de l'entendre de sa propre bouche » (2).

Tandis que plusieurs des prêtres du Sanhédrin allaient au temple pour le sacrifice du matin, les autres avec les gardes, poussèrent Jésus devant

(1) « Des prescriptions sages autant qu'humaines ordonnaient aux juges d'être à jeun, de ne prononcer la sentence qu'après mûre réflexion, même si elle était capitale de la remettre à un autre jour que l'interrogatoire. Elles défendaient encore au Sanhédrin de se rassembler pendant la nuit et de tenir séance avant le sacrifice offert dès l'aurore. Caïphe et ses collègues ne pouvaient ignorer ces statuts ni le mépris qu'ils en avaient fait. » — FOUARD. *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 329.

(2) Luc XXII, 66-71.

eux à travers les rues et l'accompagnèrent chez Pilate, le procureur romain.

3° Attitude de Jésus à l'égard des autorités non-Juives.

Pendant qu'il s'y rend, retournons un peu en arrière et voyons en hâte, comment lui et les siens se sont conduits jusque-là à l'égard des conquérants de sa Patrie. Ses parents se soumettent à l'édit de César-Auguste, ordonnant le dénombrement universel des peuples, exécuté par Cyrinus, gouverneur de Syrie (1), dont dépendait la Judée. Son précurseur, Jean-Baptiste, interrogé sur leurs devoirs par des publicains et des soldats, instruments de la conquête, ne leur répond pas en les blâmant d'être au service d'un usurpateur. Il leur demande de s'abstenir de violences, évitant de faire du zèle ou de dépasser dans la répression les limites de la justice. Qu'ils ne profitent pas de leur situation pour razzier le peuple dont ils ont la surveillance, « qu'ils se contentent de leur paie ». Un des premiers actes de la vie publique de Jésus est la guérison du serviteur d'un officier romain, un centurion qui commande un détachement de légionnaires établi à Capharnaüm, sur les bords du lac. Il vante publiquement la foi de ce païen, agent de Rome. Quand on l'informe de la terrible punition infligée par Pilate à ses com-

(1) Luc II, 1-6.

patriotes Galiléens qui avaient tenté un soulèvement, il ne prend pas leur défense. L'occasion lui est bonne seulement à exhorter les Juifs à la pénitence. Ces Galiléens n'étaient pas plus pécheurs ; ils n'avaient pas plus mérité leur souffrance que d'autres ! mais s'ils ne se repentaient pas, ils périraient tous également (1). Il choisit parmi les employés du fisc romain un de ses apôtres. Du roi Hérode, créature de César, qui gouvernait la Galilée, il semble reconnaître l'autorité. Parmi les femmes qui l'accompagnaient une, Suzanne, était l'épouse de l'intendant de ce prince. Se trouvant en Pérée, des Pharisiens, sans doute pour l'effrayer, lui dirent : « Pars d'ici, car Hérode a le dessein de te faire mourir » (2). Ces Pharisiens voulaient se débarrasser du prêcheur qui les gênait, en le renvoyant en Judée où il serait sous la surveillance et l'autorité directes du Sanhédrin. D'autre part, ce monarque en tutelle, vraisemblablement fatigué de voir ses peuples accourir autour de Jésus qui, en exhortant à la justice et à la pureté l'attaquait dans sa conduite et ses mœurs, lui réservait le sort de Jean-Baptiste. Les avertissements intéressés des Pharisiens et les sourdes menaces du prince ne l'ébranlèrent pas. Il le traita assez librement sans discuter son autorité. « Allez, répondit-il, dites à ce renard que je chasserai les

(1) LUC XIII, 1-19.

(2) LUC XIII, 31.

démons et guérirai les malades aujourd'hui et demain et le jour suivant ! » (1) Ce n'est pas par crainte qu'il part, mais pour obéir aux ordres d'en Haut. « Il faut que je marche, car il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem » (2). Il y a dans ces paroles énergiques une ironie discrète à l'adresse des Pharisiens. Jésus leur laisse entendre que ce n'est pas Hérode qui sera son bourreau, mais leur secte.

Nous connaissons sa réponse à ceux qui l'interrogent sur le paiement de l'impôt au César vainqueur. Il semble reconnaître son droit à le recevoir, non qu'il accepte l'injustice de la conquête, il n'aurait pas pleuré comme il le fit, sur le sort de sa patrie, mais il admet qu'en fait, César exerce, à l'heure où il parle, une autorité dont les Juifs tirent un avantage d'ordre matériel qui entraîne une compensation. D'ailleurs refuser le tribut eut occasionné les plus graves inconvénients sans profit pour eux.

Jésus un moment très populaire eut pu se mettre à la tête de séditions faciles à trouver. Il refusa le rôle d'agitateur politique et préféra donner à ses disciples des âmes capables de vaincre les Césars, en les inclinant doucement devant sa doctrine et sa sainteté, en les obligeant à confesser leur injustice. Il n'était pas un guerrier, un destructeur,

(1) LUC XIII, 32.

(2) LUC XIII, 33.

mais un semeur et un constructeur. Il jetait sur le champ des consciences les germes qui, en s'épanouissant, seraient la Justice et le Droit dans l'ordre individuel social, national et international. Quand, après le miracle de la multiplication des pains, « les hommes qui en avaient été témoins, disaient : « Celui-ci est vraiment le Prophète qui doit venir dans le monde » lui, « sachant qu'ils allaient l'enlever, pour le faire roi, s'enfuit de nouveau, tout seul, sur la montagne (1) » Il ne disputerait pas à César ce qui appartient à César. Il était sorti « pour semer non pour arracher ». Sa parole et ses exemples suffiraient à contenir les autorités publiques dans les limites de leurs attributions ; ils suffiraient à imposer le respect des droits du prince et des sujets, des individus et des sociétés (2).

(1) JEAN VI, 15.

(2) Dans un opuscule qui porte ce titre : « *Vers l'intelligence de Jésus* » (Mc-Millan, New-York), M. Vladimir Simkhovitch, professeur d'histoire économique à Columbia University, écrit (p. 79), synthétisant les idées qu'il vient de développer : « La foi qui devait prévaloir dans la génération de Jésus, étant une foi au Christ, *leur* Christ, *leur* Messie. Et ils crurent en Jésus. Mais il y avait en cette foi elle-même, impliquée une fatale tragédie. Une conception du Messie était la conception de la génération de Jésus, et l'autre conception différente, comme nous l'avons indiqué, était sa conception de sa propre qualité de Christ. Si la vision intérieure de Jésus avait pu être intellectuellement saisie, ils seraient inévitablement arrivés à cette conception du Christ que Jésus enseignait. Mais le Messie était un concept de foi trop défini pour être modifié sans un signe dans le ciel. Les multitudes crurent en Jésus. Toute la Galilée et la

En attendant, il paraissait devant le représentant de cet Empereur romain dont il avait toujours révééré sinon défendu les prérogatives. Introduit dans l'une des salles du palais Antonia dominant le Temple et la ville, où Pilate résidait, tandis que les Sanhédrites, environnés d'une foule houleuse et grossissante, restaient dehors, pour ne pas se souiller, il attendit tranquille qu'on statuât sur son sort. Le Procureur vit de suite qu'il avait à faire à une victime de la haine et de la jalousie. Il n'était pas sans avoir entendu parler de lui. Il essaya de dégager sa responsabilité. Sortant sur la terrasse du prétoire : « Quelle accusation élevez-vous contre cet homme? demanda-t-il aux prêtres. — Si ce n'était pas un malfaiteur nous ne l'eussions pas livré. — Prenez-le vous-mêmes et jugez-le selon vos lois. — Nous n'avons plus le pouvoir de faire mourir personne. Et ils articulèrent leurs accusations. » Elles ne sont plus les mêmes. Eux, l'ont condamné parce qu'il blasphémait ou se disait « Fils de Dieu ». Donner à Pilate ces raisons,

Judée auraient été ravies par Jésus, s'il avait pu être le Roi et le Messie de leur foi. Là où ils crurent en lui, ils crurent en lui comme *leur* messie, leur roi et leur oint « Hosanna, béni est le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur ». Ils crurent en lui, mais ils crurent en lui avec *leur* foi, non avec *sa* foi. » Il y aurait ici quelques distinctions à faire. L'on ne peut parler en particulier de la foi du Christ. Que l'adhésion à sa doctrine et à sa personne ait comporté des degrés depuis la conception purement extérieure du Messie, jusqu'à la conception spirituelle, ce n'est pas douteux. Mais l'auteur n'admet que l'adhésion à un messie temporel.

était courir à un échec. Ils inventent des crimes capables d'impressionner l'esprit d'un juge faible, jaloux de son autorité et adulateur de César. Cet homme, disent-ils, est un perturbateur. « Nous l'avons trouvé soulevant le peuple, empêchant de payer le tribut à l'empereur et se disant Christ-Roi » (1). Il dispute donc à Tibère sa souveraineté. « Pilate rentra et fit venir Jésus qui se tint debout devant lui ». Il ne s'arrête pas aux deux premières accusations. Pour la forme, il examine le bien fondé de la troisième. « Es-tu Roi des Juifs ? » Jésus, qui a opposé aux objurgations de Caïphe et d'Anne un silence qu'il n'interrompt que pour affirmer sa divinité, répond au gouvernement romain. Il semble avoir plus de considération pour cette autorité étrangère, païenne et laïque, que pour l'autre, Juive et sacerdotale. « Dis-tu cela de toi-même, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ? » Avant de répondre à ta question je désire savoir si c'est toi qui m'accuses d'être Roi ou si ce sont mes compatriotes qui m'en accusent devant toi (2). « Suis-je Juif, moi ?... » répli-

(1) JEAN XVIII, 29-31 ; LUC XXIII, 2.

(2) « Il avait raison de vouloir connaître avant tout si cette nouvelle accusation était alléguée par les Romains ou par les Juifs pour déterminer le sens dans lequel il devait la prendre et y faire une réponse adéquate. Car quant à être Roi, au sens païen, la réponse ne pouvait qu'être absolument négative. Mais être roi des Juifs, se pouvait entendre au sens politique ou au sens religieux. Cependant la réponse dépendait de la qualité de qui faisait la demande. Proposée par le Président Romain, elle avait une significa-

qua Pilate. Les passions, les intrigues, les divisions et les querelles religieuses de ton peuple me préoccupent peu, tant que mon autorité est sauve. « Ta nation, tes prêtres, te traduisent devant mon tribunal, qu'as-tu fait ? » Ils prétendent que tu veux être Roi. Réponds. Jésus expliqua tranquillement au juge de quelle royauté il s'agissait. Ni lui, ni César ne doit en prendre ombrage : « Mon royaume n'est pas de ce monde, si mon royaume était de ce monde mes ministres combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs » (1).

Tout, dans l'attitude de Jésus devant Pilate, témoigne sa déférence. Il se défend avec des raisons et un calme qui doivent impressionner le Procureur. Rien d'arrogant, mais rien de lâche et de timide. Le juge est éclairé. L'innocence de cet homme saute aux yeux. Il retourne dehors vers les princes des prêtres et la foule des Juifs. « Je ne trouve en lui, leur dit-il, aucune raison de le condamner à mort ». Cette déclaration inattendue surexcite leur colère. La proie leur échappait donc ! Sans s'être consultés, mus par un même appétit de vengeance et une même soif de sang, « ils multipliaient leurs accusations ». Les

tion politique ; proposée par les Juifs, elle n'avait qu'une signification religieuse et en ce cas Jésus ne pouvait refuser le titre de roi sans renier sa mission de Messie. » — ROSADI, *Il Processo di Gesù*, p. 329-330. — BENIGNI, *Storia Sociale della Chiesa*, p. 22-23.

(1) JEAN XVIII, 36.

uns après les autres, simulant le respect de César et l'obéissance à leur loi et au Procureur, « ils portèrent de faux témoignages ».

Pilate avait fait venir l'accusé près de lui sur la terrasse. Il était toujours garrotté. Il regarda la multitude grouillante à ses pieds et près de l'estrade ceux du Sanhédrin qui l'excitaient de la voix et du geste. La fureur de ces forcenés se multipliait par contagion. Jésus ne se troublait pas. Calme et plein de commisération pour tant d'aveuglement, « il gardait le silence ». Pilate n'en croyait pas ses oreilles. Les chefs du sacerdoce, la populace, tous écumant de rage, à qui mieux mieux, interpellaient Jésus, le couvraient de sarcasmes. « Il gardait le silence », sourd, semblait-il, à l'inferral vacarme. « N'entends-tu pas, lui cria le Procureur, tout ce qu'ils te reprochent ? » Pilate comprenait que ces hurlements ne méritaient pas une réponse. Il voulait voir jusqu'où allait sa patience et sa sérénité. Si déférent jusquelà, « il ne lui répondit pas un seul mot ». Arrêtant alors ses regards sur Jésus et voyant ce visage si doux, reflet de la paix qui possédait son âme, pendant que des misérables l'insultaient, qui deux jours avant l'acclamaient, le magistrat romain ne put, au témoignage de l'Evangile, que « l'admirer » (1). Les autres criaient toujours : « Il sou-

(1) **MATH.** XXVI ; **MARC** XV ; **LUC** XXIII ; **JEAN** XVIII.

lève le peuple, enseignant par toute la Judée, de la Galilée jusqu'ici ». Pilate laissait dire. Soudain, entendant nommer la Galilée, il demanda si Jésus était de cette province. Sur la réponse affirmative, il fut heureux de se débarrasser de cette ennuyeuse affaire en la remettant au tétrarque. Il lui donnait en même temps une marque de confiance qui le flatterait.

Les soldats accompagnèrent Jésus, toujours garrotté, chez Hérode. Les Sanhédrites et la populace l'escortaient de cris et d'injures. Il fallait empêcher que le roi de Galilée le délivre : « En apercevant Jésus, Hérode ne se tint pas de joie. Depuis longtemps il désirait le connaître. On lui avait parlé de lui et il espérait qu'il ferait en sa présence quelque prodige. » Ce frivole et voluptueux regardait Jésus comme un bateleur qui l'amuserait de quelques tours : « Il se mit donc à lui poser question sur question ». Sa curiosité fut déçue, Jésus le laissa parler et « ne répondit rien ». Pourquoi lui, qui a toujours répondu à Pilate, garde-t-il maintenant le silence ?

Un magistrat qui ne prend pas au sérieux sa fonction, perd le droit d'être écouté. Hérode n'interrogeait pas, comme roi pour s'éclairer, il interrogeait comme cabotin, pour se distraire. Rien dans l'attitude de Jésus ne marque du dédain ou du mépris, mais rien non plus ne témoigne qu'il se prêtera à ce jeu puéril et mesquin.

Les chefs des prêtres qui du palais de Pilate amenèrent Jésus chez Hérode, « se tenaient là debout, ne cessant de l'accuser ». Jésus se taisait encore. Hérode voyant qu'il n'en tirerait rien et n'ayant aucune raison de le condamner, prit le parti de s'en moquer. Il le traita en fou « et le fit affubler d'une tunique blanche ». Cet accoutrement signifiait, dans sa pensée, que cet homme n'était qu'un pauvre innocent qu'il ne valait pas la peine de juger. Et il le renvoya à Pilate (1).

Les soldats le ramenèrent donc à la forteresse Antonia. Pilate, qui se croyait délivré de cette affaire, fut fort ennuyé. Il chercha un biais pour en finir : « Il fit approcher les princes des Prêtres, les autres chefs et le peuple et leur dit : Voilà cet homme que vous avez traduit à mon tribunal comme soulevant la nation ; je l'ai interrogé en votre présence, et je n'ai trouvé aucun motif de le condamner sur ce que vous lui reprochez. Hérode, à qui je l'ai envoyé, n'a rien relevé non plus.

(1) LUC XXIII, 5-12. — Je donne l'explication traditionnelle. Elle n'est pas celle de Rosadi, qui écrit : « Il n'est pas admissible qu'en lui passant cette tunique, il ait voulu le désigner comme un fou. On ne sait pas, en effet, qu'il y ait jamais eu une couleur pour les fous. La tunique blanche était réservée aux personnages illustres et Tacite dit qu'ainsi s'habillaient les tribuns quand ils allaient au devant des aigles à la bataille. Peut-être le tétrarque avait dans l'esprit l'ironie de ce souverain romain ou bien songeait-il aux candidats de Rome elle-même qui revêtaient la blanche toge quand ils prenaient une charge importante. » *Il Processo di Gesu*, p. 341.

Il n'y a donc rien d'établi contre lui qui mérite la mort. Je vais lui infliger un châtiment et le mettre ensuite en liberté » (1).

Il s'imaginait, par ce châtiment immérité, satisfaire les colères des Juifs. Il les connaissait peu. Escomptant le succès, il leur proposa de gracier Jésus ou Barrabas, un redoutable brigand. Il ne doutait pas qu'ils se décideraient pour Jésus, « car il savait que les prêtres le lui avaient livré par jalousie ». Mais, stylée par eux, la populace, d'un cri violent et unanime, demanda qu' « on le crucifiât ». Pilate eut beau insister, leur dire qu'il ne trouvait rien de mal en lui, ils voulaient leur proie. « Alors, *ce juge lâche*, pour leur donner satisfaction, « fit élargir Barabbas », un rebelle et un assassin, et il leur abandonna Jésus, « non sans avoir ordonné de le fouetter ».

Jésus resta à la discrétion de la soldatesque du palais, qui s'amusa à lui enfoncer sur la tête une couronne de piquants et le couvrit d'un manteau écarlate. Une fois de plus il se tait, et « ne résiste pas au méchant ». Pilate, dont la conscience n'était pas tranquille, tente, en un effort suprême, d'émouvoir les Juifs. Il prend l'accusé, « sort sur la place de Gabatha et dit au peuple : je vous le présente à nouveau, pour que vous sachiez bien que je ne trouve en lui aucun motif de condamnation ». Le visage ensanglanté par les épines,

(1) MATH. XXVII, 15, 23.

épuisé par la flagellation et couvert du manteau, Jésus parut devant la foule ameutée. « Voilà l'homme », dit le Procureur. En le voyant, pontifes, valets et populace se mirent à crier : « Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! » Ne sachant à quoi se résoudre, Pilate finit par leur dire : « Prenez-le donc vous-mêmes et mettez-le en croix. Pour moi, je vous le répète, je ne le trouve pas condamnable. Nous avons une Loi, répliquèrent les Juifs, et notre Loi exige qu'il meure, parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu ».

Rien ne pouvait ébranler leur haine. Le Procureur fit monter Jésus avec lui au prétoire et entendant qu'on l'accusait de se dire « le fils de Dieu », inquiet et plus troublé que jamais, il s'adressa à lui : « D'où viens-tu ? — Jésus ne répondit rien ». Cette question dépassait les attributions d'une autorité civile et païenne. Surpris, mais non irrité de ce silence, Pilate reprit : « Quoi, tu ne me parles pas ! Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te crucifier et le pouvoir de te délivrer. — Tu ne l'aurais pas s'il ne t'avait été donné d'en Haut », repartit Jésus. Il reconnaît donc son autorité de fait, un pouvoir de droit, dont il indique la source. Aussi « le crime de celui qui le livre est plus grand que le sien. » Jésus fait la part de la faiblesse. Il ne craint pas d'affirmer cette culpabilité de Pilate juge pusillanime, mais il avoue que celle de Judas et des Juifs la dépasse. Lui est païen,

il n'a donc pas autant de lumières. Mais Judas et les autres qui ont les Prophéties et qui furent témoins de ses miracles et de sa sainteté, qui savent son innocence et cependant s'acharnent à sa perte, sont autrement criminels (1).

A bout d'expédients, le Procureur le leur livra pour être crucifié et il se laissa mener comme un agneau.

b. *Attitude théorique*

1° JÉSUS ET LA CONCEPTION DE L'AUTORITÉ

Telle fut l'attitude pratique de Jésus à l'égard du Sanhédrin Juif et du lieutenant de César. Elle comporte des leçons faciles à tirer.

A côté de cette théorie de l'autorité impliquée dans ses actes, nous pouvons, en y regardant de près, en découvrir une dans ses paroles.

Jésus proclame le droit à la virginité, puisqu' « il y a des eunuques dès le sein de leur mère en vue du royaume des cieux » et il proclame le droit au mariage, puisque si au ciel il n'existe pas d'unions charnelles, il en existe sur la terre, *nubentur*, soumises à certaines lois. Elles exigent que le mari et la femme restent toujours unis (2). Ainsi

(1) MATH. XXVII ; MARC XV ; LUC XXIII ; JEAN XVIII.

(2) MARC X, 10.

est reconnu le droit de l'un et de l'autre. Mais il n'est pas hiérarchiquement égal. L'Evangile le sous-entend quand il met sur les lèvres de Marie l'épouse, des paroles qui marquent la primauté paternelle entraînant des soucis et des responsabilités plus étendues. « Ton père et moi nous te cherchions, fort en peine. » Elle nomme le père avant elle, comme plus inquiet en raison de sa charge, de la perte de leur enfant. Au jour où il fallut le sauver des mains d'Hérode, l'ange s'adressa directement au chef de la famille : « Prends la mère et l'enfant », dit-il. Joseph et Marie exercent sur ce fils une égale et légitime autorité.

Jésus Verbe de Dieu devenu chair, dont le berceau est environné d'anges et de Rois, à qui Siméon prédit de glorieuses destinées, nous est montré à Nazareth « soumis » à un homme et à une femme de condition modeste. On ne nous dit rien de plus sur son enfance. Devenu Maître et Docteur en Israël, il promulgue à nouveau le précepte du respect dû aux parents, inscrit dans la Loi, le précepte de l'assistance due à leur solitude, à leurs infirmités ou à leur vieillesse. Il y obéit lui-même et avant de quitter ce monde il laisse à sa mère son meilleur ami pour soutien et consolation.

Cependant l'autorité des parents ne détruit pas les droits des enfants. Ils ne peuvent leur défendre d'être aux choses de Dieu, même s'ils les con-

tristent. « Malheur aussi à qui les méprise ! Malheur à qui les scandalise ». Avec quelle tendresse respectueuse Jésus demande qu'on les laisse s'approcher pour les bénir et les embrasser, nous le savons !

A côté du droit et de l'autorité familiale, le droit et l'autorité sociale sont proclamés.

D'aucuns veulent trouver dans le *Magnificat* un chant d'inspiration révolutionnaire et anarchiste. Ils visent les versets où la Vierge déclare en présence d'Elisabeth, sa cousine, qu'en la rendant mère, Dieu a eu le dessein d'abattre les puissants de la terre et d'exalter les petits ; de remplir de biens les affamés et de renvoyer les riches les mains vides. « Je n'aime pas, disait, assure-t-on, Louis-Philippe à l'archevêque de Paris, une religion qui fait psalmodier de telles idées. » Et quand on écrit « que l'Eglise a heureusement corrigé le venin du *Magnificat* », on pense à ces paroles. Un grain de sel et de réflexion suffisent à mettre tout en place à distances égales, de l'absolutisme païen et de l'anarchie (1). La cité païenne était fondée sur le mépris de quelques surhommes pour une

(1) Cependant même les sages du paganisme avaient compris que le despotisme n'était pas le meilleur gouvernement des cités humaines. Dans les *Euménides*, Eschyle fait dire au chœur : « Dans la vie ne louons ni l'anarchie, ni le despotisme. Un juste milieu réalise le bien ». Il fait dire aussi à Minerve d'Athènes : « Que mon peuple n'embrasse ni l'anarchie, ni le despotisme et ne bannisse point de ma ville toute sévérité ».

multitude d'esclaves, sur l'immolation totale de l'individu à l'Etat. Le Christ, fils de Marie, sans nier la famille ou l'Etat, exigera le respect de la dignité de tout homme et de ses droits de la part des aristocrates de l'or ou de l'argent et de toutes les juridictions sociales. En ce sens, « il abattra les puissants et exaltera les petits ».

Jésus, on l'a vu, admet dans la société deux autorités. L'autorité temporelle dont César et ses délégués sont investis, et l'autorité spirituelle que Dieu et ses représentants exercent. A l'une et à l'autre, il faut « rendre ce qui lui appartient. » Toutes deux ont leur source là-haut. Jésus le dit expressément de celle de Pilate. Aussi obligeantes toutes deux en conscience. Qui l'exerce, prêtre ou laïque, peut ne pas avoir une conduite irréprochable ; il peut prêcher une vie morale qu'il ne pratique pas, son autorité reste intacte tant que ce qu'il ordonne ne dépasse pas ses attributions. Écoutons-le, ne l'imitons pas.

Il vaut mieux errer en lui obéissant que se révolter en ayant raison, sauf le cas où il commanderait un mal absolu et évident. Un royaume divisé ne peut durer, et là où il n'y a pas autorité, il y a division. Si elle se trompe en nous commandant, elle aura toute la responsabilité de son erreur, qui risque d'être grande. Le soldat qui court à la défaite sur un ordre de son général peut être un héros, mais malheur au général qui

donna l'ordre sans discernement. « Faites donc ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font » (1) car il ne convient pas de changer l'obéissance en servilisme. Écoutons l'autorité quand elle ordonne, dans la limite de ses attributions, n'allons guère plus loin. Pour lui complaire, ne composons pas notre vie et notre visage sur ses attitudes. Gardons notre personnalité. Nous nous exposerions à aduler des vices et des erreurs. « Car ils disent et ne font pas ». Ils imposent aux autres, au nom de la Loi, d'aimer Dieu et les hommes leurs frères, mais ils les exploitent « en mettant sur leurs épaules des fardeaux qu'ils ne touchent pas du doigt. »

Quand Jésus demande de ne pas faire de serments (2) « il ne s'agit pas de ceux prêtés devant l'autorité. Lui-même, déferé au serment par le Grand-Prêtre, au nom de Dieu, se soumet. Il condamne seulement l'abus intolérable des Juifs qui les multipliaient, pour mieux dissimuler leur déloyauté et leur hypocrisie. En disant : « ne jugez pas et vous ne serez pas jugés » (3), il ne défend pas un jugement légitime légal ni un jugement privé, motivé et portant sur des difficultés manifestes. Il défend les jugements privés et injustes où peuvent nous entraîner le manque de charité,

(1) MATH. XXIII, 1-36.

(2) MATH. V, 33, 34.

(3) MATH. V, 1-5.

l'envie, l'indiscrétion, la légèreté et l'estime exagérée de nous-même » (1).

Dans plusieurs paraboles, il paraît montrer quelles qualités il attend de ceux qui exercent une autorité. Ils doivent récompenser la fidélité et les attentions de leurs inférieurs, comme fit ce maître qui, rentrant des noces et trouvant les siens qui l'attendaient, les réunit tous et un flambeau à la main « se ceignit, les fit asseoir à la table et allant de l'un à l'autre, les servit » (2). Ils veilleront sur les personnes ou les biens qui leur sont confiés, à l'exemple de ce chef de famille qui, informé de l'heure où le voleur doit venir, veille et ne laisse pas faire de brèche à sa maison (3). Ils choisiront pour tenir leur place, là où ils ne peuvent pas exercer directement leur autorité, des administrateurs prudents et fidèles, comme celui que « le Maître mit à la tête de la maison, pour donner à chacun à l'heure convenable, sa mesure de froment » (4). Pour le récompenser, il l'établit gérant de tous ses biens et punit au contraire celui qu'il « surprit à l'improviste, battant ses serviteurs et ses servantes, mangeant, buvant et s'enivrant. » Ils seront indulgents aux fautes de leurs inférieurs, pardonnant à leur faiblesse. Sans oublier les bons et loyaux services de l'innocence,

(1) MESCHLER. *Vie de Jésus-Christ*, t. II.

(2) LUC XII, 39-40.

(3) LUC XII, 35-38.

(4) LUC XII, 42.

ils se montreront joyeux du retour des coupables qui se repentent sincèrement, imitant le Père du Prodigue. Ils loueront l'habileté, les ressources de chacun, comme l'homme qui vanta le serviteur qui avait su se tirer d'un pas assez difficile (1). Ils récompenseront le travail de leurs sujets, en tenant compte des moyens, des forces dont ils disposent pour l'exécuter, punissant ceux qui négligent de les utiliser, à l'exemple de ce grand seigneur qui, partant pour un long voyage, distribua à ses serviteurs des mines ou des talents à faire valoir. De retour, il donna à chacun suivant le bénéfice réalisé et châtia celui qui les avait laissés enfouis (2). Ils apprécieront leurs subordonnés, non sur leurs paroles, mais sur leurs actes. Ainsi fit ce père de famille qui avait deux fils à qui il ordonna d'aller à sa vigne. L'un le lui promit et n'y alla pas, l'autre, lui dit « je ne veux pas y aller et y alla » (3). Ils puniront les offenses à l'autorité légitime. Un autre père de famille « ayant envoyé plusieurs serviteurs et son fils à ses vigneron, ceux-ci les tuèrent. Il se décida à perdre ces assassins. »

Pour admettre leurs sujets aux honneurs, ils les jugeront à leur valeur morale, non à leur naissance où à leur richesse. Comme ce roi qui, ayant

(1) LUC XVI, 1-11.

(2) LUC XII, 41-48.

(3) MATH. XXI, 28-32.

fait un festin, s'apercevant que les autres invités refusaient de venir, dépêcha ses serviteurs aux carrefours des rues et des chemins, prendre des remplaçants de condition inférieure, mais qui tous, sauf un, portaient la robe blanche de la vertu et du mérite.

D'une manière plus directe et presque didactique, Jésus a marqué les caractères de l'autorité telle que doivent l'exercer ceux qui se réclament de lui (1).

Jacques et Jean, les deux fils de Zébédée, dévoués mais naïfs, et encore pleins de l'idée d'un royaume terrestre, lui demandent un jour les deux meilleures charges à sa cour. Il va leur apprendre ce qu'est cette autorité qu'ils envient. Les païens et les orgueilleux la recherchent pour dominer et satisfaire leurs caprices. Posséder des esclaves ou des sujets qui marchent à l'œil, servent à souhait et dispensent de l'effort, tel est leur but. Plus ou moins consciemment, c'était la raison qui poussait Jacques et Jean à solliciter une place de faveur au futur Roi. Le maître corrige leur conception. « Vous savez, leur dit-il, que ceux qui semblent être les chefs parmi les gentils exercent la domination sur eux ; leurs grands les commandent impérieusement. » L'autorité qu'ils doivent souvent au mépris du Droit, ne leur sert qu'à mettre la force à leur profit. Ils exercent leur

(1) MATH. XX, 20-28 ; MARC, X, 35-45.

domination par leurs soldats, leurs armes, leurs chaînes ou leurs cachots. Qui n'exécute pas leurs caprices doit trembler. « Leurs grands les commandent impérieusement », non en vue des intérêts de leurs sujets, mais des intérêts de ces grands, de leurs amis ou de leurs familles. Voilà la conception et la pratique païenne du pouvoir. Des maîtres et des princes se disant chrétiens ne l'ont parfois comprise d'autre manière.

Écoutons maintenant le Christ exposant le vrai rôle de l'autorité : « Il n'en sera pas de même parmi vous » comme parmi ces païens. Qui accepte d'être au-dessus de ses frères et de les commander, doit savoir que cette supériorité et ce commandement ne lui sont pas confiés pour son profit mais pour celui de ses subordonnés. On n'est placé haut dans la société qu'afin de secourir plus aisément ceux qui sont plus bas. « La grandeur, dit Bossuet, n'est faite que pour aider la bonté à se communiquer davantage comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre » (1).

« Celui, dit Jésus, qui voudra être votre chef devra être votre serviteur », c'est-à-dire aux ordres de vos besoins. L'esclave est à la disposition de son maître. L'homme revêtu d'une autorité a ses sujets, en quelque manière pour seigneurs, car il doit être au service de tous sans

(1) BOSSUET, *Oraison funèbre de Condé*.

acception de personne. « Que le premier d'entre vous soit l'esclave de tous ».

Commentant ces paroles, Cornelius a Lapide écrit : « Il n'y a pas là une peine pour qui recherche une primauté. Jésus n'ordonne pas de le reléguer et réduire en son office afin qu'il puisse être ministre et serviteur de tous. Il porte une sanction et il ordonne à qui, comme plus grand dans l'apostolat, l'épiscopat et la prélature, commande aux autres, de se conduire avec modestie et humilité, pour ne pas dominer impérieusement sur ses sujets, pour les servir, prendre soin de leur salut et de leurs avantages, se montrant plutôt leurs domestiques et leurs serviteurs que leurs maîtres ». Ecrivant au Pape Eugène III, saint Bernard lui disait : « Forma apostolica, hæc est : dominatio interdicatur ; indicatur ministratio » (1).

Et Jésus illustra sa leçon de son exemple. « Ainsi, le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la délivrance de tous (2). » Il eut pu dominer, com-

(1) *De Consideratione*, t. II, c. VI. Nous avons trouvé ce texte commenté dans un *Mémoire* de Fénelon sur la *Réforme de la cour romaine*, récemment découvert et publié par M. Jovy. Ce mémoire rappelle tout à fait la lettre de saint Bernard.

(2) MARC XI, 42-45 ; MATH. XX, 24-30. Voici sur ces textes dont nous avons essayé de montrer l'esprit, un intéressant commentaire d'Harnack : « Veuillez ici remarquer avant tout l'interversion des rôles. Jésus, sans façon, renverse l'ordre de choses habituel ; pour Lui, être grand, se tenir au faite,

mander impérieusement avec des légions d'anges et des valets à ses ordres. Il ne l'a pas voulu. Il a sacrifié sa tranquillité, sa réputation, sa vie aux avantages de chacun de ses frères. Descendu au niveau de toutes les indigences, il s'emploie à éclairer des ignorants, à guérir des malades, à nourrir des affamés, à ressusciter des morts, à se donner en aliment à ses sujets et à pacifier leurs âmes. Au dernier repas, après avoir lavé les pieds des siens, il leur dit : « Savez-vous ce que je viens de vous faire ? Vous m'appellez le Maître et le Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc moi, le Maître et le Seigneur, j'ai lavé vos pieds, vous aussi devez laver les pieds les uns des autres. Car je vous ai donné l'exemple afin que comme j'ai fait, vous fassiez aussi » (1). A ses

c'est servir ; ses disciples ne doivent pas vouloir dominer, mais se faire les serviteurs de tous. Ensuite, voyez comment il apprécie les hommes au pouvoir, c'est-à-dire l'autorité, telle qu'elle existait alors. Les fonctions de cette autorité reposent sur la force : c'est pour cela qu'aux yeux de Jésus elles échappent au jugement de la conscience, elles s'opposent radicalement à ce jugement : « Ainsi font ceux qui sont au Pouvoir. » Jésus prescrit à ses disciples de se comporter autrement. Les législations qui procèdent de la force, de la puissance de fait et de son exercice, n'ont aucune valeur morale. Malgré cela Jésus n'a pas enjoint de se dérober à cette autorité, mais de l'apprécier à sa valeur, c'est-à-dire à sa non-valeur, et d'orienter sa vie personnelle d'après des principes différents, voire même opposés : « Il ne faut pas dominer, mais rendre des services. » *Essence du Christianisme*.

(1) JEAN XIII, 14-16.

yeux l'autorité et l'amitié exigent un abandon des avantages au profit des inférieurs et des amis.

Voulant donc mettre Pierre à la première place dans son royaume spirituel et le faire « le plus grand parmi ses frères », il lui demande par trois fois « s'il l'aime ». Il ne lui confèrera une autorité sur les siens que s'il peut compter sur son dévouement, s'il le sait capable de servir, d'être l'esclave de tous. Sa réponse le satisfait. Ce chef sera selon son cœur et il lui confie le soin de « paître agneaux et brebis » (1).

Jésus veut encore que les Premiers, les Chefs, n'exigent pas l'impossible des subordonnés. Ils tiendront compte de la faiblesse et ils donneront eux-mêmes l'exemple de la soumission aux lois qu'ils publient. L'autorité doit être un secours et non une entrave. « Malheur donc à ceux qui l'accablent de fardeaux qu'il ne peut porter alors qu'ils ne touchent pas du doigt les plus petites charges » (2).

Quelle magnifique conception de l'autorité et combien consolante ! Si ceux qui, à un degré quelconque, en sont investis voulaient la vivre, quels bienfaits pour la société ! Plus d'exploitation ouverte ou déguisée de l'homme par ceux qui le commandent ; nul ne prétendrait à l'hon-

(1) JEAN XXI, 15-17.

(2) LUC XI, 37-47.

neur de le diriger, qui ne se sentirait pas le courage de se dévouer et de servir. Les magistrats, les officiers, les princes temporels et spirituels ne se préoccuperaient que d' « être les esclaves de tous », sacrifiant repos, richesses et capacités au profit de leur cité. Qui osera répéter que le christianisme est l'ennemi de la civilisation !

Outre l'autorité et le droit familial et social que Jésus a reconnu, il a institué une autorité et un droit d'un ordre nouveau puisqu'ils sont spirituels. Je parle de l'autorité et du droit de son Eglise et de ceux qu'il a mis à sa tête. Cette question est de la compétence des théologiens auxquels je renvoie le lecteur.

CHAPITRE II

L'Évangile et les Conflits du Droit avec l'Autorité

SOMMAIRE

1° Jésus admet qu'on défende son droit attaqué par le pouvoir en se servant de tous les moyens moraux dont on dispose. Il le montre par son exemple.

2° Jésus paraît rejeter l'emploi de la violence dans la protection des droits individuels et sociaux, tout en reconnaissant le fait comme un pis aller. « Je vous envoie comme des agneaux parmi les loups ». « Celui qui se sert de l'épée, périra par l'épée ». « Vous ne savez de quel esprit vous êtes ». Tel semble être aussi le sens des Béatitudes. Cependant l'Évangile ne justifie pas tous les faits accomplis. Silence n'est pas approbation — Objections contre ce point de vue : la chasse aux vendeurs du temple — « Compelle intrare ».

L'Évangile distingue deux sortes d'autorités : l'une domine les âmes et s'exerce surtout par les forces spirituelles, l'autre domine les corps et s'exerce surtout par la force matérielle.

De cette dernière catégorie est l'autorité de César qui, s'il devient chrétien, devra se conformer aux indications du Christ. Il mettra sa force au service de ses sujets et non de ses intérêts ou

de ses caprices. Il est le ministre des besoins publics, non le maître à qui tout est dû. Lui aussi dira: *Non veni ministrari, sed ministrare* (1). Mais Jésus lui reconnaît expressément le droit d'employer la force. A Pilate, délégué de César, qui lui déclare qu' « il a le pouvoir de le délivrer et le pouvoir de le crucifier », il répond : « Tu n'aurais aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en haut » (2). En proclamant qu'on doit payer l'impôt à l'Empereur, il reconnaît implicitement que celui-ci a le droit de le ramasser dans ses caisses au moyen de ses agents. Interrogé par des publicains et des soldats, sur leurs devoirs, Jean-Baptiste les instruit, mais ne les engage pas à quitter la vie militaire (3). Jésus guérit le serviteur d'un officier, admire son esprit de discipline et sa foi. Il ne blâme en rien son état.

Mais les droits des individus, ceux des personnes sociales, peuvent être méconnus ou menacés par l'autorité. Examinons ce premier cas. Il diffère de celui que nous envisagions plus haut (4) où il s'agissait de la défense du droit individuel attaqué par d'autres individus.

Sur ce point précis on peut établir deux propositions : 1° L'Évangile admet que chacun soutienne son droit menacé par l'autorité avec tous

(1) MATH. XX, 25.

(2) JEAN XIX, 10.

(3) LUC, III, 1-18.

(4) Voir p. 107.

les moyens moraux dont on dispose ; 2° L'Evangile paraît rejeter l'emploi de la violence dans la protection des droits individuels ou sociaux tout en reconnaissant le fait comme un pis aller. Essayons la preuve de ces deux affirmations.

1° Jésus sait les autorités juives opposées à sa mission et à sa doctrine, il n'envoie pas moins ses apôtres prêcher hardiment d'abord aux enfants d'Israël. Il sait que les pouvoirs préposés aux destinées des peuples repousseront son enseignement et ses disciples, qu'il prévient des persécutions en perspective ; il les envoie cependant annoncer son Evangile à ces peuples : « allez dans le monde entier ». En face des autorités, il pose des actes, affirmation d'un droit, sans se préoccuper des résultats de cette affirmation. « Prêchez », c'est-à-dire mettez à la disposition du droit d'annoncer ma doctrine, tous les moyens aptes à la faire accepter de la créature intelligente et libre, la persuasion, le raisonnement, la prière, la menace, moyens qui, touchant le corps, ne produisent leur effet total qu'en atteignant les profondeurs de l'âme. Traîné devant les tribunaux, Jésus ne leur demande pas de se taire ; il veut que son Esprit les illumine pour convaincre de méchanceté ceux qui le poursuivent (1). Comme cette veuve qui obtint son droit en importunant son juge, on doit importuner

(1) Luc XXI, 7-19.

César, gouverneurs ou magistrats, jusqu'à ce qu'ils aient fait justice. Il est un autre moyen de protéger le droit : la force d'inertie. On ne résiste pas au méchant. On lui abandonne son manteau, mais on continue dans la même direction à faire son devoir. La colère, les menaces, les édits, se brisent contre l'impassibilité et la patience. Il n'est pas conseillé de se laisser choir dans les pièges des ennemis. Le Maître, nous l'avons vu, les évite (1). Il recommande en tout la prudence (2). Quand l'affirmation tranquille du droit expose à des dangers sérieux, à la prison, à la mort, il reste une ressource : la fuite. « Si on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre » (3).

Jésus ne néglige aucun de ces moyens pour se protéger. Sachant les mauvaises dispositions de l'autorité sacerdotale à son égard, il expose sa doctrine dans son ampleur et sa pureté. Il la défend avec vigueur contre les pharisiens et il stigmatise leur conduite. Cette fermeté incite ses ennemis à lui tendre des embûches. Il ne se croit pas tenu à aider leur mauvais dessein et il ne se laisse pas surprendre. Comme il fuyait dans les bras de sa mère, quand Hérode massacrait les enfants de Bethléem, ainsi plus tard échappe-t-il

(1) JEAN VII, 1-10.

(2) MATH. X, 142.

(3) *Ibidem*.

par la fuite à ses persécuteurs (1). Aux conjurations formées contre lui, il oppose une étonnante force d'inertie. Ni menaces, ni complots ne l'empêcheront de prêcher le royaume de Dieu. Il ne recherche pas la popularité mais il permet à la foule de l'accompagner triomphalement dans Jérusalem. Il va au-devant de ceux qui viennent le garrotter. Aux questions saugrenues des Pontifes ou du Procurateur, aux coups et aux injures des valets, il oppose un invincible silence : *tacet !* Cette patience, ce calme, cette majesté dans la souffrance en imposent aux soldats : « Vraiment, s'écrient-ils, un tel homme était Fils de Dieu » (2). Il ne résiste pas au méchant, il lui abandonne ses vêtements, son corps, sa vie, son honneur. A ce roc immobile vient se briser la cruauté des Juifs, la lâcheté de Pilate.

Voilà comment le Christ et ses disciples défendent leurs droits. Mais la force matérielle, celle qui lie ou tue les corps, est-elle exclue de cette défense ? Des muscles plus résistants, des glaives plus nombreux ou plus tranchants, des chaînes et des prisons, peuvent obliger l'homme à respecter extérieurement son semblable, à qui, de son gré, il refuse le respect. Est-il permis au Chrétien de recourir à ces moyens pour assurer le triomphe de son droit contre l'autorité qui le méconnaît ?

(1) MATH. XIV, 1, 12 ; JEAN VII, 10.

(2) MARC XV, 39.

Jésus déclare à ses disciples qu'il les envoie par le monde, « comme des agneaux parmi les loups ». (1) Ils devront donc se comporter en « agneaux », doux et patients, ne se révoltant pas contre qui les mène à la boucherie. Il leur annonce comment les loups les traiteront.. « On les traînera devant les tribunaux, on les flagellera ». Il les invite à « être sur leurs gardes, à manger ce qui leur sera offert, à secouer la poussière de leurs souliers là où on ne les reçoit pas, à fuir ». Jamais il ne leur enjoint de s'armer et de se révolter. Ils doivent dompter les âmes et non les corps. Or, on ne vient pas à bout des âmes par la violence matérielle.

Sur le texte de l'Évangile : « Voici que je vous envoie comme des agneaux », saint Jean Chrysostome fait ce commentaire suggestif. « Il est plus important et plus admirable, dit-il, d'avoir changé l'esprit des adversaires, d'avoir modifié leurs âmes dans un sens opposé que de les avoir tués, étant donné surtout que ces brebis et ces agneaux étaient seulement douze dans un monde rempli de loups. Rougissons donc nous qui agissons bien différemment et qui, comme des loups, nous jetons sur nos adversaires. Tant que nous nous montrons brebis, nous sommes vainqueurs. Alors même que les loups nous environnent par milliers, nous en avons toujours raison.

(1) MATH. X, 16.

mais si nous nous montrons loups, nous sommes vaincus. En ce cas, nous manque l'aide du Pasteur qui veut paître non des loups, mais des brebis » (1).

Quand Pierre demande de prendre deux épées pour défendre Jésus, celui-ci répond : « C'est assez », qu'il ne soit pas question de cela. Ni moi, ni toi, ne devons employer ces moyens. L'apôtre oubliant la recommandation, garda une épée et quand arrivèrent les satellites qui, sur l'ordre du Sanhédrin, devaient s'emparer de son maître, il la tira du fourreau et coupa une oreille. Choqué de cette intervention, Jésus remit l'oreille à Malchus et dit à Pierre : « Remets ton épée à sa place, ceux qui se serviront de l'épée, périront par l'épée » (2). Ceux qui provoqueront la force ma-

(1) Saint Jean Chrysostome. Homil, 34 in Math.

(2) MATH. XXVI, 52. A propos de cette parole de Jésus, j'ai trouvé dans un organe syndicaliste, *l'Atelier*, d'avril 1922, une page que je veux citer ici :

« Evidemment, tous les glorificateurs de la violence n'admettent que celle qu'ils préconisent et, dépourvus d'indulgence, sont les plus intransigeants réprobateurs de toute violence opposée à la leur, ou pour le moins différente. Chacun légitime toujours et facilement les actes de violence qu'il commet ou fait commettre, mais ne trouve pas de mots assez forts pour stigmatiser la violence dont il est victime.

« Cette contradiction qui la suit est la condamnation de la violence, elle suffit à en faire une théorie inadmissible, un moyen à repousser et surtout à ne jamais préconiser.

« En effet, applaudir à la violence qui nous sert, c'est par avance applaudir à la violence qui nous opprimerà...

« Ceux qui veulent bannir la contrainte des sociétés

térielle devront subir ses représailles. Ils mourront deux fois, dans leur âme et dans leur corps. Qui succombe sous l'épée, sans l'avoir provoqué, ne périt que dans son corps. « Ne faut-il pas, poursuit-il, que je boive la coupe que m'offre mon Père ? » Je dois rester agneau parmi les loups, renoncer à me défendre. « Penses-tu que je

humaines et remplacer les obligations imposées par le libre consentement individuel, ceux-là plus que tous les autres, doivent s'interdire tout recours, tout appel à la violence.

« Si nous passons du général au particulier et si nous examinons, par exemple, la violence dans les rapports sociaux entre individus, elle nous est encore plus odieuse et ses manifestations, hélas ! trop nombreuses, ne sont pour nous qu'une preuve de la fragilité d'une civilisation encore peu profonde puisque sous l'homme la brute reparait si facilement.

« Que par une aberration, d'aucuns l'érigent en système, que le parti communiste ait cru devoir s'en servir et l'encourager, ce nous est une occasion de plus de marquer la différence qui nous sépare.

« Ce nous est maintenant aussi une douce joie d'entendre les cris d'orfraie que poussent les fidèles de ce parti parce qu'à leurs violences d'autres ont répondu par des violences. Les unes et les autres sont regrettables, surtout lorsqu'elles ont des conséquences tragiques, mais, pour peu que réfléchissent ceux qui, les premiers, en usent, ils doivent s'attendre à ce résultat et leurs cris actuels d'indignation viennent un peu tard. Que ne se sont-ils souvenus plus tôt de la phrase si profondément vraie du génial philosophe de Nazareth : « Celui qui se servira de l'épée périra par l'épée ».

« Maxime éternelle dont les hommes ne s'écartent pas sans préjudices graves pour eux, leurs semblables ou leurs descendants. Hélas ! l'homme évolue lentement et la raison est loin d'être son seul guide et le seul sentiment auquel il obéit.

« C'est pour cela que les prêcheurs de violences, quels qu'ils soient, sont encore écoutés ; ne nous laissons pas cependant de leur opposer la Raison et la Tolérance. »

ne puisse pas sur l'heure prier mon Père, qui mettrait à mes ordres plus de douze légions d'anges ? » (1).

Les Samaritains ayant refusé de recevoir Jésus et ses disciples, ceux-ci entrèrent dans une violente colère. Ils comptaient que le Maître saurait tirer vengeance de cette méchanceté. Ils n'osèrent cependant le prier de l'exercer lui-même et lui demandèrent de mettre à leur disposition le feu du ciel. « Maître, veux-tu que nous commandions au feu de descendre de là-haut, pour qu'il les consume, comme fit jadis Elie ? » Avec les Israélites charnels et les gentils, ils croyaient que le droit ne peut triompher que soutenu par la force matérielle. Jésus se retournant, les réprimanda. « Vous ne savez, leur dit-il, quel esprit doit être le vôtre » (2). Cet esprit rejette la violence et l'apparat. Son royaume n'attire pas les regards, bien différent de celui qu'attendaient les Juifs et où l'éclat et la force joueraient le premier rôle en leur faveur (3).

(1) MATH. XXVI, 53.

(2) MATH. IX, 51-56.

(3) « Aux temps de l'Evangile la conscience juive en était à cette alternative : d'un côté une théodicée se justifiant dans l'au-delà, de l'autre un nationalisme attendant sa revanche sur la terre.

« Les Psaumes de Salomon, qui sont des cantiques non-canoniques, composés à Jérusalem au 1^{er} siècle avant notre ère, traduisent fortement cette attente.

« Le pharisien à qui nous devons ces cantiques, croyait fermement à la résurrection des Justes. « Ceux qui crai-

Le prophète Isaïe, le sublime voyant, traçait du fondateur et du propagateur du Royaume intérieur, ce magnifique portrait que saint Matthieu intercale en son Evangile : « Voici mon enfant, celui que j'ai distingué. Il est mon bien aimé, à lui s'est attachée mon âme. Je mettrai sur

gnent le Seigneur, disait-il, ressusciteront pour la vie éternelle, et leur vie est dans la lumière du Seigneur, et elle n'aura pas de défaillances (III, 16). Au contraire, l'héritage des méchants est dans l'Hades, l'obscurité, la perte, et ils ne seront pas là au jour de l'allégresse accordé au juste et les saints du Seigneur hériteront la vie dans la joie (XIV, 6-7). Les pécheurs seront perdus au jour du jugement du Seigneur, pour l'éternité... Mais ceux qui craignent le Seigneur trouveront merci ce jour-là et ils vivront dans la Justice de leur Dieu » (XV, 13-15). A vrai dire, si dans le Schéol obscur se localise la perte éternelle des pécheurs, on voit moins clairement où les Psaumes de Salomon placent la vie et la joie des Justes, mais il est sûr que ce monde de la résurrection est distinct du royaume de la Restauration, attendu qu'il est une restauration temporelle de l'autonomie juive. Dieu est le roi des Juifs, Israël son royaume (V, 21-22).

« Et nous espérons en Dieu notre Sauveur et le royaume de notre Dieu est pour l'éternité sur les nations, par le jugement de Dieu. « Toi, Seigneur, tu as élu David roi d'Israël et tu as juré à sa race, pour l'éternité, de ne pas laisser périr son royaume devant toi » (XVII, 3-3). Certes, les tribulations ont fondu sur Israël, le ciel lui a refusé sa rosée, les sources qui ne tarissaient jamais ont tari dans les montagnes, personne n'accomplissant plus la justice, « et du chef au dernier du peuple il n'y avait que péché ». Le roi Hyrcan II ou Aristobule, était dans la transgression, le juge dans la révolte, le peuple dans le péché. « Vois donc, Seigneur, et suscite-leur leur roi, fils de David, au moment que tu sais, ô Dieu, pour régner sur Israël ton enfant » (20-24). Ce règne aura pour premières conditions de chasser de Jérusalem les Romains qui la souillent, « les nations qui marchent dans la perte » ; de chasser les pécheurs de l'héritage et de briser leur orgueil, ce qui revient à expulser

lui mon Esprit, il annoncera aux nations la justice ». Cette justice où les droits des âmes, des individus et des peuples sont reconnus et équilibrés ! Et quelle maîtrise en ce héraut du droit ! « Il ne disputera pas ni ne criera pas, et nul n'entendra sa voix sur les places publiques ».

Il laisse à ceux qui veulent régner sur les corps, ces procédés bruyants d'intimidation. Lui gouverne des intelligences et des cœurs. Les hommes de chair, quand on ne satisfait pas leurs caprices s'abandonnent à la violence. Indulgents à leurs fautes, ils n'en admettent pas chez les autres. Le Fils aîné de l'Esprit sera doux à la faiblesse et n'ira jamais au bout de son droit. « Il n'achèvera pas de rompre le roseau à demi brisé et il n'éteindra pas la mèche encore fumante ». Il permettra aux choses d'aller leur train, il ne résistera pas au méchant, il laissera le mal se détruire de lui-même, jusqu'à ce qu'il

les Sadducéens du sacerdoce. Puis le roi nouveau « accueillera le peuple saint et le mettra dans la justice, c'est-à-dire dans l'honneur strict et la loi. « Il jugera les tribus du peuple sanctifié par le Seigneur son Dieu ». Il ne laissera pas habiter au milieu d'Israël un seul homme « connaissant le mal » et il saura de ses sujets « qu'ils sont tous fils de Dieu » (25-31). Sa puissance s'étendra au loin sur les nations, qui deviendront ses esclaves et porteront son joug. Voilà bien le rêve nationaliste de la Restauration du Royaume de David par les œuvres d'un roi fils de David, élu par Dieu, saint et vainqueur ; l'envoyé, l'oint Messie. Le messianisme des Psaumes est un rêve nationaliste. » BATIFFOL. *Enseignement de Jésus*, p. 144-146.

ait conduit la justice à la victoire. Un jour viendra ici-bas ou là-haut, où en dépit des obstacles, contre toutes les bravades, la justice triomphera par persuasion ou par punition. « Les peuples, qui aspirent vers elle, mettront en lui leurs espérances » (1). Il paraît si opposé dans son action à l'emploi de la violence, qu'il ne se résout pas à éteindre la mèche dont la lueur et la chaleur vacillent, ni à rompre tout à fait le roseau à moitié rompu. Il espère toujours que la mèche se rallumera et que le roseau se redressera. Après avoir refusé à ses disciples le feu du ciel pour détruire la ville de Samarie, inhospitalière, parce qu' « ils ne savent de quel esprit ils sont », il ajoute : « Le Fils de l'Homme n'est pas venu perdre les âmes, mais les sauver » (2). Vous voulez que je tue ces âmes et ces corps, mais plus leur détresse est grande, plus je dois être leur Sauveur, « car je suis accouru récupérer ce qui était perdu ».

Dans le champ, l'ivraie semé par l'homme ennemi, a poussé à côté du bon grain. Des serviteurs zélés proposent d'aller l'arracher. A leur exemple beaucoup s'imaginent servir la cause du bien en employant la force matérielle à « arracher » les méchants, mêlés aux gens de bien. « Non, dit le maître agriculteur, n'arrachez pas la mauvaise herbe, car avec elle vous enlèveriez le fro-

(1) MATH. XII, 18, 41.

(2) MATH. IX, 56.

ment ». Un zèle intempestif et maladroît a souvent endurci des âmes disposées à s'amender. Les exagérations dans l'ordre moral ou intellectuel, les violences contre qui n'accepte pas un critérium personnel et étroit sur le mal et l'erreur, ont rebuté ou fermé des cœurs qui ne demandaient qu'à aimer et à s'ouvrir. D'ailleurs, la distinction entre la bonne herbe et l'autre exige science et prudence. Seuls, le semeur, l'habile jardinier qui voit ce qui est « secret » et caché aux autres, qui saisit les moindres nuances des racines, des tiges et des feuilles, peut l'établir. Les différences apparaissent surtout quand les plantes ont développé toutes leurs virtualités. Aussi, dit-il à ses serviteurs : « laissez croître l'une et l'autre jusqu'à la moisson et alors je dirai aux moissonneurs : ramassez d'abord l'ivraie, liez-le en brassées et mettez-le au feu. Ensuite recueillez le froment et portez-le à mon grenier » (1).

Nous serons encore mieux convaincus que la violence matérielle n'est pas dans l'esprit de Jésus, en lisant le code où s'épanouit la fleur de ses enseignements. « Bienheureux les doux », ceux qui, supportant sans se plaindre les épreuves, ne sont pas durs aux autres, et comme leur Maître « n'éteignent pas les mèches qui fument ni ne rompent tout à fait les roseaux un peu bri-

(1) MATH. XIII, 29-31. J'aurais pu parler ici de la *Tolérance*, mais j'ai préféré lui consacrer le chapitre suivant.

sés », car « ils hériteront de la terre » (1). Non qu'ils soient exclus de la possession du ciel, mais maîtres des cœurs, ils seront maîtres de la terre et l'offriront à Dieu.

« Heureux ceux qui pleurent », ceux que les violents maltraitent, qui gémissent sur leurs misères, et sur leurs souffrances et sur celles des autres : « ils seront consolés ». Les violents auront beau les malmener, ils n'atteindront que les corps et il ne faut craindre que celui qui perd et tue l'âme en lui enlevant la joie de la possession du Bien et du Vrai infinis. Ceux qui pleurent ont au cœur l'amour du bien. Ils voudraient le voir triompher. Ils sont de ces hommes de bonne volonté à qui la paix est promise et « ils sont consolés ». Car si leurs gémissements sont sincères, ils travaillent dès ici-bas à réaliser en eux et chez les autres, le bien dans la mesure du possible. Ce leur sera une consolation en attendant la consolation suprême de l'épanouissement complet du bien dans le royaume éternel.

« Heureux les miséricordieux » qui, conscients de leurs infirmités, compatissent à celles des autres. Ils n'exigent pas la rigueur de leurs droits, disant « œil pour œil, dent pour dent » ; injuriés par le méchant ils ont pitié de son aveuglement et lui abandonnent leur manteau ; ils pré-

(1) MATH. V, 5.

sentent la joue droite quand on frappe la joue gauche et « prêtent sans espoir de retour » ; ils saluent sans être salués, aiment leurs ennemis et pardonnent leurs offenses afin que le Père à son tour leur pardonne. « Ces miséricordieux recevront compassion » (1).

« Heureux les Pacifiques », les faiseurs de paix, les « Pacificateurs » comme porte le texte original. Par leur attitude calme, ils apaiseront les tempêtes que les passions soulèvent parmi leurs frères. A l'exemple du « Prince de la Paix » d'Isaïe, ils ne disputeront pas, ils ne crieront pas. Chez eux, la raison et l'esprit tiendront toujours les rênes. Les appétits et les forces inférieurs y seront domestiqués. Avec Jésus, leur ami et leur modèle, « on les appelle des fils de Dieu ».

Ceux qui vous pousseront dans leurs tribunaux et leurs amphithéâtres, sur leurs chevalets ou leurs grils, qui vous refuseront le droit de prêcher ma doctrine, de recruter mes fidèles, d'organiser mon Eglise et de la diriger, qui étoufferont votre parole, emprisonnant votre liberté et vous tuant, ne vous nuiront pas, ils ne nuiront qu'à eux-mêmes. « Bienheureux ceux qui sont persécutés à cause de la justice, le royaume des cieux leur est réservé » (2). Jésus ne béatifie

(1) MATH. V, 7.

(2) MATH. V, 10.

ni les conquérants, ni les grands hommes, ni les hommes au fouet (1).

Voilà comment les individus peuvent se défendre. Mais quand l'autorité représentée par des Rois, des Prêtres ou des Assemblées, sera en conflit avec des personnes morales et sociales, familles ou nations, celles-ci pourront-elles faire valoir leurs droits contre elle ? Les personnes morales disposeront toujours des mêmes moyens que l'individu. Avec ces moyens, les esclaves conquièrent leur honneur et leur liberté. L'Evangile, je l'ai assez montré, pénètre l'âme de ses croyants, du sens aigu de la dignité personnelle et de la justice sociale. Si ce sens se développait et s'affirmait dans les familles et les corporations, chez les peuples et chez leurs chefs, l'équilibre ne s'établirait-il pas peu à peu, le Droit ne finirait-il pas par régler leurs relations ? Je ne crois pas cependant que sur ce point concret, il fournisse des lumières spéciales (2).

Toutefois les violences d'un peuple, d'une corporation, d'une famille, contre leurs rivaux ou contre l'autorité, pour défendre un droit, ne paraissent pas conformes aux suggestions de l'enseignement du Christ. Cet enseignement insinue que les conflits doivent se trancher non par les armes, mais par l'obéissance spontanée des deux

(1) Cf. t. I, p. 134.

(2) Voir plus loin, p. 307, et le tome III, p. 172.

côtés aux exigences de la justice. Pour la protéger, le recours à la force ne viendra qu'en dernier ressort. Dans la mesure où les hommes seront dignes fils du royaume prêché par Jésus, ils seront fils de l'Esprit. Les moyens charnels ne gouverneront pas leurs relations, ils ne diront plus « œil pour œil, dent pour dent ».

Cela cependant ne signifie pas que l'Evangile justifie tous les faits accomplis.

A ce propos, je cite ici une page intéressante d'Harnack, qui me semble exacte dans son fonds :

« On ne peut, dit-il, sans mépris pour l'Evangile, avancer qu'il protège et sanctifie tout ce qui, à un moment donné, se présente comme Droit et relation juridique. Laisser faire et supporter ne signifient pas confirmer et conserver. Il est permis de se poser sérieusement la question de savoir si l'Evangile n'ordonne pas uniquement le support, et si Tolstoï n'a pas raison sur ce point. Pour éclaircir le problème, nous devons reprendre la chose d'assez haut.

« Dans le cours des siècles, des opprimés et des pauvres ont, au sein du peuple d'Israël, revendiqué leurs droits à grands cris. Les visions des prophètes, les prières des psalmistes sont remplies de ces revendications impressionnantes, sans cesse formulées, jamais satisfaites. Il n'y avait aucune disposition du Droit qui ne fût soumise à l'influence tyrannique des hommes au

pouvoir et dont ils n'usèrent qu'à leur avantage et suivant leur bon plaisir. Si donc nous traitons des applications du droit et du rapport de Jésus avec elles, il ne faut pas que nous nous en rapportions aux relations juridiques actuelles qui se sont développées partiellement sur le terrain du christianisme. Jésus, en effet, a vécu parmi une nation dont la plus grande partie avait en vain, de génération en génération, réclamé ce qui lui était dû, et pour qui droit et force étaient presque synonymes.

« Dans une pareille nation, le désespoir devait fatalement se substituer au droit : désespoir par rapport à la possibilité d'obtenir justice sur terre, et, inversement désespoir par rapport à l'exercice normal du droit. Il perce quelque chose de cette disposition d'esprit dans l'Évangile. Mais — c'est le second point qui toujours corrige cet état d'esprit — Jésus, avec toutes les âmes vraiment pieuses, était fermement convaincu qu'en fin de compte, Dieu fait prévaloir le droit. S'il ne l'impose pas ici, il l'impose là, et c'est ce qui importe surtout. Cela étant, l'idée du droit, au sens de rétribution juste, ne fut pas pour Jésus une idée à rejeter, mais une idée élevée, transcendante. Elle embrasse la fonction de la souveraineté divine, abstraction faite de la modification que cette souveraineté subit de la part de la miséricorde. Il suit de là qu'on ne peut en aucune

façon affirmer que Jésus ait manifesté du dédain pour le droit et ses applications (1). Il sera satisfait au droit de chacun, mieux, beaucoup mieux : désormais ces disciples s'en rapporteront à la juridiction divine et orienteront leur vie, eux-mêmes. Jésus n'a réprouvé que le droit appliqué par la force, c'est-à-dire le non-droit, le droit qui, comme un destin tyrannique et sanguinaire pesait sur le peuple. Il avait foi dans le vrai droit et il était persuadé que ce droit prévaudrait sur toute la ligne ; il en était à ce point convaincu

(1) « A l'époque où le Christ vivait, la justice et le droit en vigueur consacraient les plus monstrueuses iniquités. Tous les droits et tous les privilèges étaient pour ceux qui avaient dans les veines du sang noble, qui occupaient une haute situation ou qui jouissaient d'une grosse fortune. Aux grands les avantages sociaux ; aux petits l'oppression et les dénis de justice. Comme le Christ se trouvait en présence d'un état social qui comportait de pareilles inégalités, comme par ailleurs il n'entendait pas jouer un rôle de révolutionnaire, faire œuvre de perturbation à aucun degré, il est tout naturel qu'il ait prêché de préférence *hic et nunc* la résignation et la perspective d'une rétribution future, absolument équitable, aux masses opprimées qui formaient son auditoire habituel... On s'imaginerait à tort — ce que peut-être M. Harnack n'indique pas assez clairement — que le Christ ne crut pas à la possibilité ou plutôt à la réalisation future d'une réforme de la justice humaine. Bien au contraire, parmi les principaux commandements qu'il donna au monde qui est tout entier son héritage, il n'en est guère de plus formel, de plus fréquemment et instamment répété dans les évangiles et les épîtres que celui de régler les rapports juridiques des hommes sur le modèle de la justice éternelle qui rend à chacun selon ses œuvres et récompense chacun selon son travail. » (Note de la *Démocratie chrétienne* sur ce passage d'Harnack, N° du 8 février 1902).

qu'il ne croyait pas que le droit, pour rester droit, dût recourir à la force » (1).

On s' imagine trop d' ailleurs que la non-résistance matérielle à l' autorité ou à la force physique, pour défendre un droit, implique son abandon pur et simple. On cherche et on trouve des raisons mystiques pour justifier cette attitude. On dit que pour le chrétien se désintéresser de son droit est plus parfait que de s' en préoccuper. On laisse à Dieu le soin de le revendiquer. J' ai peine à souscrire à ces affirmations qui feraient du baptisé un être diminué, condamné par sa croyance aux humiliations et aux écrasements. La non-résistance ne signifie nullement qu' on ne se soucie pas de son droit, mais qu' à son service on tient la force matérielle, le plus souvent, pour inutile et inopérante.

Quant Jésus à Gethsémani se livre aux valets des Grands Prêtres, quand, devant le Sanhédrin et devant Pilate, il refuse de répondre et se tait, il n' abandonne aucune de ses prérogatives. A des agités, à des passionnés qui mettent muscles et nerfs au service de leur injustice et de leur haine, il oppose le calme, la sérénité, la maîtrise de son âme.

TACEBAT ! Ce silence est une affirmation solennelle du droit outragé. Tant de majesté et de

(1) HARNACK. *Essence du Christianisme*.

patience arrachent au Centurion sur le Golgotha cette confession : « Vraiment il était le Fils de Dieu ! » (1).

Avec ce soldat nous aussi avons vu Jésus chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate et sur son gibet. Tous, croyants et incroyants, avons salué en celui dont les outrages, les soufflets et les crachats ne rident pas la face, qui dit tranquille, cloué sur la croix, parlant de ses bourreaux, « Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font », la vraie force protégeant le Droit méconnu, comme il convient à un Homme et à un Dieu. Le violent n'est pas le fort. Le fort est l'assailli de trahisons et des coups du destin adverse, maître de ses tristesses et de sa douleur. Ainsi le juste du poète païen accablé sous les ruines du monde, restait impavide : *forte si illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ !*

Résister matériellement à la force, c'est souvent provoquer une résistance qui retarde le triomphe de l'Idee. Les esclaves, en prenant les armes pour conquérir leur dignité, auraient provoqué une réaction et rendu problématique leur émancipation. Qui sait si les révolutions sanglantes n'empêchèrent pas l'évolution normale des sociétés en suscitant des oppositions qui arrêtaient le progrès dans sa marche conquérante ?

Contre les abus de la force, un jour ou l'autre,

(1) MATH. XXVII, 54.

le droit prend ses revanches. Ceux qui veulent l'étouffer dans le sang renouvellent sa vigueur. Il brise les chaînes et triomphe de ses geôliers. Il existe une justice immanante et transcendante. Il faut savoir l'attendre. Ses revanches sont lentes mais sûres. L'avenir n'appartient pas à ceux qui la bâillonnent ou tentent de la tuer, mais à ceux qui se laissent bâillonner ou tuer pour elle. Porteurs et semeurs d'idées, ils peuvent se coucher dans le sillon, la graine jetée, germe et fructifie.

D'aucuns ont vu en quelques textes et faits évangéliques la justification de la violence au service du droit. Les partisans des violences matérielles citent à tout propos l'exemple, d'ailleurs unique, du Christ chassant du Temple à coups de fouets, les acheteurs et les vendeurs après avoir renversé leurs tables. Par cet acte, le maître ne défend pas un droit strictement personnel, mais les droits du Temple et de son Père que ces voleurs outrageaient. Il se dresse contre des exploiters qui profitaient du concours des fidèles pour réaliser de bonnes affaires par la vente des objets pieux ou l'échange de monnaies. Le peuple le soutient de ses acclamations (1). Rien n'indique qu'il ait frappé directement les marchands. Cela contredirait l'esprit général de son Evangile. Il épure le Temple, en inspirant aux profanateurs une crainte salutaire. Il ne leur fait aucun mal et

(1) MARC XI, 16.

leur permet d'aller poursuivre au dehors leur commerce. Un claquement de fouet ou un froncement de sourcil, ne constituent pas des violences matérielles.

Quand le maître du Festin dit à son serviteur d'aller dans les chemins et le long des haies, de contraindre ceux qu'il trouvera, afin que sa maison soit remplie, « compelle intrare » (1), il n'a pas en vue une contrainte physique inefficace pour le but poursuivi. L'unique serviteur chargé de remplir la salle par ce procédé, n'en fut jamais venu à bout. Il s'agit d'une contrainte morale. Ses raisons seront si convaincantes et persuasives, que tous ceux qu'il rencontrera se rendront à son invitation. Ils subiront ainsi une douce violence, et « il est bon de l'exercer quelquefois ; mais il y faut toute la prudence et la modération d'une charité éclairée et vraiment chrétienne » (2).

S'imaginer que ce serviteur use d'autres moyens pour satisfaire son maître, c'est supposer qu'il ignore son intention et son esprit. « Le Christianisme, écrit le P. de Ligny, commentant ce texte, ne s'établit pas comme l'Alcoran, par le glaive » (3).

Quand Jésus dit qu'il jette au monde une épée et non la paix, il a en vue les troubles profonds

(1) LUC XIV, 22-23.

(2) BOSSUET.

(3) *Vie de Jésus-Christ*, ch. XLIII.

que sa doctrine produira dans les âmes. Elles batailleront en leur intérieur, l'esprit résistant aux assauts de la chair, elles batailleront au dehors, les amis de Jésus étant exposés aux outrages et aux persécutions, même de leurs proches : « Je suis venu séparer l'homme d'avec son père, la fille d'avec sa mère, et la belle-fille d'avec sa belle-mère ; et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison » (1).

Quant à ces « violents » qui, depuis les jours de Jean-Baptiste « s'emparent du royaume des cieux » (2), ils désignent ces âmes ardentes qui, sous l'action du précurseur étaient travaillées du désir d'instaurer en elles « la royauté de Dieu ». Leur violence n'a rien de commun avec la tension des muscles. Intérieure et invisible, elle est le noble et courageux effort de l'être humain bâtissant le temple harmonieux où l'esprit et la chair unis s'inclinent dans l'adoration et s'appliquent à vivre le Devoir religieux et social.

Cet effort va à cette paix avec soi-même et avec les autres où tend tout l'enseignement de Jésus. Ses résultats sont *la Tolérance et la Paix des peuples* dont il faut dire quelques mots du point de vue de l'Évangile.

(1) MATH. X, 25-26.

(2) MATH. XI, 12.

CHAPITRE III

La Tolérance Sociale du point de vue de l'Évangile

SOMMAIRE

Le Jacobin est le géomètre farouche de la politique : Les théories impuissantes contre les faits. — La diversité des idées, des programmes et des partis doit exister avec la Tolérance. — En dehors du christianisme la Tolérance, respect et amour de la personne humaine, est inexplicable et impossible. Aussi bien tolérance n'implique pas nécessairement respect et amour de ce qu'on estime faux ou dangereux mais seulement son support.

Je ne referai pas, après Taine, le portrait du Jacobin. Géomètre farouche, il applique au gouvernement des individus et des sociétés les procédés de la logique pure et des mathématiques. L'unité nationale est nécessaire. Or, cette unité exige que tous les citoyens d'un pays jugent en libres-penseurs matérialistes. Pour en arriver là, on doit, d'une manière ou de l'autre, les y forcer. Donc, il n'y aura d'unité nationale que si les citoyens sont forcés à juger en libres-penseurs matérialistes. Tel est le syllogisme impliqué avec

plus ou moins de discrétion dans tous les raisonnements du Jacobin de gauche. Journaliste, à la faveur de formules hypocrites, il le fait pénétrer dans le cerveau de ses lecteurs ; politique, il s'acharne à le réaliser par des lois. Périront les hommes, pourvu que mon principe subsiste. Ce principe est un lit de Procuste où ce qui dépasse le cadre doit être impitoyablement coupé et retranché ; il est une œillère qui ne permet pas de voir les aspects multiples des questions. Choses et âmes sont pour le Jacobin des chiffres et des abstractions.

L'on me dira : « Vous oubliez que d'autres Jacobins, eux aussi extracteurs de quintessence, n'aiment que l'état social où régnaient absolus, solidaires et indiscutés, Césars et Pontifes. Ils ferment les yeux sur cette réalité palpable d'une Révolution, résultat de plusieurs siècles d'efforts, modifiant les idées, les mœurs, les institutions dans un sens contraire à leurs préférences. S'ils ambitionnent le pouvoir, c'est pour obliger leur pays à rebrousser vers le passé et l'enfermer dans les cadres vicillots du césarisme ou de la théocratie. Vous oubliez ces Jacobins ! »

Non, je ne les oublie pas, et à ceux qui en tirent argument pour s'excuser de demeurer des Jacobins, je réponds avec un grand Français, honneur de sa nation et du catholicisme et qui ne passe pas pour avoir été un maquignon de

principes. S'adressant à M. Waldeck-Rousseau qui rappelant des discours antérieurs, l'accusait d'être intolérant, puisqu'il avait prêché une croisade anti-révolutionnaire, M. de Mun disait : « Les opinions des hommes sont bien peu de chose dans la question. *La marche des idées dépend de tout autre chose que de l'opinion des hommes ; elle dépend des faits et des événements et alors elle est irrésistible. Quoi que nous fassions, quoi que nous disions, nul de nous ne peut se dérober à cette vérité. Nous pouvons discuter et dissenter ici à cette tribune, ailleurs dans des conférences, tant que vous voudrez, sur la constitution des sociétés, sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat. Je suis prêt, quand vous voudrez ; vous connaissez bien mes idées comme je connais la plupart des vôtres. Mais tout cela ne change rien à la situation qui est celle-ci : il faut que tous les hommes politiques, tous les hommes d'Etat, s'ils veulent être dignes de ce nom, tous ceux qui aspirent à nous gouverner, sachent que nous vivons dans l'âge de la Révolution, c'est-à-dire dans un temps et dans un siècle où l'unité des croyances est rompue* » (1). On peut discuter tant qu'on voudra sur les inconvénients de cette rupture, on peut la regretter ou en prendre son parti, ces attitudes ne changent rien au fait patent. Quiconque s'intéresse aux

(1) Discours sur la loi des Associations, prononcé par M. de Mun, le 21 mars 1901.

hommes vivant dans nos sociétés modernes, à leur bien-être moral et matériel, doit tenir compte de ce fait ou renoncer à s'occuper d'eux. De toute évidence, il vaudrait mieux que notre frère fut en parfaite santé. Or, les lois positives cessent d'urger quand il est certain que leur application, au lieu de servir l'homme, lui nuisent. Saint Paul écrivait : « Tout m'est permis, mais tout n'est pas utile ». Mes droits sont sûrs, mais je ne dois les exiger que dans la mesure où ils ne sont pas un obstacle au bien moral ou physique de mes frères. En d'autres termes, l'attachement de l'esprit à la vérité, à la lettre abstraite de la loi, ne doit jamais empêcher l'exercice de la charité. Or, la tolérance est souvent une forme sociale de la charité chrétienne qui sait être « patiente, douce, ne cherchant pas ses avantages et pardonnant sans se lasser ». « On se fait une idole de la vérité, a écrit Pascal ; car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu, et est son image, et une idole qu'il ne faut point aimer ni adorer ; et encore moins faut-il aimer et adorer son contraire qui est le mensonge » (1). Avant Pascal, le même saint Paul avait dit : « Si j'avais toute la science, mais pas la charité, je ne serais rien » (2).

A l'homme politique posant par exemple en principe que la France ayant trente-huit mil-

(1) Pascal, *Pensées*.

(2) I, Corinth., XIII, 2.

lions de catholiques, ceux-ci doivent avoir tous les droits et privilèges inhérents à ce chiffre et à ce titre, les faits se chargent d'apporter un cruel démenti et de montrer des milliers de leurs frères non au bercail mais dans le fossé. Nous n'avons pas besoin de mathématiciens ou de logiciens, mais de réalistes et de réalisateurs ; mieux, de cœurs charitables, et l'on n'est charitable que si l'on sait, avec Jésus, sauver l'homme.

Qui que nous soyons, nous aurons beau échauffer des théories, dans les conditions toutes nouvelles faites à nos sociétés par l'imprimerie, par l'école, par le livre, par le journal, par la permission de tout écrire et de tout lire, par la liberté de la chaire et de la tribune, par le chemin de fer, le télégraphe et le téléphone, nous réaliserons difficilement l'unité relative de pensée et de langage qu'ont pu connaître certaines époques. Si à ces causes récentes de divisions, nous ajoutons les causes permanentes et inhérentes à la nature humaine, qui naissent du conflit des intérêts et des passions, de l'envie des petits et de l'orgueil des grands, des luttes du travail et du capital aujourd'hui plus violentes en raison des idées d'égalité et de liberté qui ont pénétré profondément et partout les consciences, on conviendra que nos nations démocratiques doivent se former à une tolérance pratique ou se résigner à

mourir comme meurent, suivant l'Évangile, tous les royaumes divisés en eux-mêmes.

Pas de groupement humain qui puisse subsister sans support mutuel. Il résulte du respect pratique des opinions, des tendances, des caractères qui ne s'agencent pas aux autres. Dans la famille même, si, à propos de ce qui déplaît, d'un mot mal placé, d'une attitude désagréable, d'une contradiction quelconque, on veut se cabrer, tenir tête, répondre du tac au tac, la vie ensemble devient insupportable. Les querelles, les injures, les bouderies n'ont pas de fin. On se hait, on se bat, on se sépare. Une famille n'y résiste pas. Voilà les effets de l'intolérance. A plus forte raison est-elle un dissolvant redoutable pour une société, où moins d'intérêts unissent et imposent des trêves, où tant de motifs de défiance et de froissements existent, dans l'opposition des situations, des classes, des fonctions, des idées politiques, morales ou religieuses. Si l'on ne veut ni support mutuel, ni respect des convictions d'autrui ; si l'on refuse de dominer ses impatiences, surtout si l'on ne sait se taire, la vie sociale devient impossible. Les citoyens se dévisagent et se heurtent avec leurs envies, leurs haines, leurs passions. C'est la guerre civile ; une moitié de la nation contre l'autre et, tôt ou tard, sa ruine. La formation du sens de la liberté pour les autres est la condition de salut des peuples modernes, inté-

rieurement divisés, et pour bien longtemps, semble-t-il, sur tant de points.

Une opinion et un acte publics ont droit à la tolérance, quand ils viennent d'une conscience sincère et qu'ils ne sont pas un danger évident pour tout ou partie de la société. Ce danger ne doit être ni restreint, ni amplifié au gré des fantaisies individuelles ou collectives (1).

Une nation tirée au cordeau, où règnerait une unité factice, créée par une tyrannie quelconque de législateurs ombrageux ou de pharisiens formalistes, ne serait qu'un parc d'esclaves. Les points de vue divers, les systèmes, les groupes, les partis sont inévitables et nécessaires : inévitables, car les caractères, les exigences de tout ordre, moral, intellectuel, économique, sont multiples. L'unité où l'on emprisonnerait les âmes, l'apaisement des cimetières, dont rêvent quelques esprits géométriques, sont impossibles et dangereux. Ils tueraient tout progrès, toute initiative, tout contrôle. Une société pour ne pas piétiner sur place, et dans les obscurités des tombeaux, pour avancer sous une lumière toujours plus rayonnante, exige, sinon le frottement, au moins une certaine émulation des idées, des sentiments, de toutes les forces vives ; oui, elle exige l'émulation qui active le flambeau qu'elle porte et que les générations se

(1) Cf. Mon livre sur *l'Egoïsme humain*, p. 132.

passent, mais elle répudie les rixes, les querelles religieuses, politiques et sociales qu'attisent le plus souvent des passions rampantes, des intérêts bornés d'individus, de classes ou de clochers et qui soulevant et armant les enfants d'un pays les uns contre les autres, épuisent ses meilleures forces (1).

Mais avec cette diversité des idées, des programmes et des partis ; avec l'ardente et généreuse rivalité de tous les citoyens au service du bien public, doit subsister entre eux la charité, la paix. Les esprits réfléchis le comprennent.

Dans *La Revue Hebdomadaire* du 22 juillet 1916, M. Boutroux écrivait :

« Le minimum de ce que les hommes se doivent dans leurs rapports entre eux, est ce qu'on appelle la tolérance. Dans toute manifestation de la conscience, il y a lieu de considérer la conscience elle-même, dont la réalité et la dignité sont mises hors de doute par la science la plus exacte. Opprimer une conscience, c'est vouloir diminuer l'humanité, rompre le lien qui l'unit à l'idéal, la séparer du principe de la vérité, de la justice et de la beauté. Suffit-il, toutefois, que les hommes se tolèrent, se supportent entre eux ?...

« Si la conscience aspire au vrai et au bien, c'est que dans sa nature même se trouvent des commencements de science et de justice. C'est

(1) Mes *Méditations sur la guerre*.

pourquoi les consciences se doivent, entre elles, non seulement tolérance, mais respect. La conscience, communion secrète et vivante avec l'idéal, est essentiellement, la faculté de braver la force matérielle en s'inclinant devant les lois morales : ce caractère même lui confère une dignité positive et fait d'elle, pour tout être intelligent, quelque chose de sacré.

« Le respect, à son tour, n'épuise pas notre devoir envers la conscience de nos semblables. S'il est une qualité que l'homme, quand il essaie de concevoir Dieu, est nécessairement conduit à lui attribuer, c'est l'infinité dans la perfection. Nul homme donc, si vaste que soit son intelligence, ne saurait embrasser la nature divine, car le fini ne peut contenir l'infini. Mais la diversité des hommes permet au genre humain de considérer et d'approfondir, dans une certaine mesure, ces aspects divers de la perfection divine. Et ainsi l'humanité, prise dans son ensemble, peut, en mettant à profit la fécondité et la richesse de sa nature, tendre à réaliser, de plus en plus largement cette ressemblance à la divinité, qui est sa fin. C'est pourquoi, à chacun de nos frères en humanité, collaborateur comme nous, autrement que nous peut-être, de la Providence divine, nous devons, non seulement la tolérance, non seulement le respect, mais la sympathie et l'amitié.

« Aimez-vous les uns les autres » : toute morale est courte qui ne va pas jusque là ! »

Il y a là des idées nobles et généreuses. Mais auront-elles prise sur les âmes ? Les raisons données sont abstraites et peu sensibles au cœur. L'ami et le disciple du Christ, pour inculquer les mêmes doctrines, n'aura pas ces difficultés. A l'école de son Maître, il a appris que l'intérêt de son frère devait être la règle première de sa conduite, Il est monté avec Jésus chez le publicain Zachée ; il a mangé avec les pécheurs ; il a vengé l'adultère contre l'hypocrisie du pharisien ; il n'a pas repoussé les parfums et attentions de la pauvre Madeleine, parce qu'il sait que, malgré leurs imperfections ou leurs chutes, les enfants d'Adam et d'Eve restent enfants de Dieu, membres de la famille, frère du Grand Aîné de la race et les siens. Le Père les a créés à son image et veille sur eux avec la vigilance du laboureur sur sa moisson ; le Fils est descendu du ciel pour les racheter et les déifier. Ils ont une intelligence et un cœur dont l'infini seul remplit les capacités ; leur prix dépasse donc de loin toute la valeur des mondes créés. Et vous voudriez que le disciple du Christ tolère seulement ses semblables ! Il les respecte et il les aime. Si l'une des brebis du bercail humain s'égare loin du divin Berger, il laisse le reste du troupeau pour aller la chercher et la ramener doucement à la Bergerie, car il faut

aimer son frère comme soi-même et il faut l'aimer autant qu'on aime Dieu. A ces deux commandements sont suspendus toutes les autres lois et tous les enseignements des prophètes. « Et celui qui n'aime pas son frère, quel qu'il soit, dira saint Jean, n'aimera pas Dieu. »

En dehors du christianisme, le respect et l'amour de la personne humaine sont inexplicables et illogiques. Seul, il apporte des titres réels et suffisants à ces grands devoirs envers nos semblables. La philosophie la plus élevée qui répugne aux solutions matérialistes et nietzschéennes qui ne font état que de la force brutale, doit se contenter de généreuses abstractions.

Il n'en faut pas moins louer les nobles esprits qui s'appliquent à traduire en langue accessible aux profanes et aux areligieux, les leçons qu'à leur insu, ils ont apprises sur les bords des lacs galiléens, mêlés aux foules qui suivent le divin Rabbi.

Quand M. Boutroux insiste sur la nécessité de laisser descendre le respect de nos semblables des hauteurs de la théorie dans le domaine des vivantes réalités de nos sociétés modernes, qui ne serait de son avis ?

« Il est évident que reconnaître aux hommes la liberté de penser sans leur accorder le moindre droit de manifester et de traduire en actes cette liberté, serait méconnaître l'unité de la nature humaine et la signification et la valeur de

la pensée elle-même. Ce n'est pas seulement l'individu, c'est la société qui est intéressée à la réalisation extérieure de la pensée. Les tâches à remplir sont, dans nos sociétés modernes, de plus en plus nombreuses et compliquées. Il est manifeste que l'Etat ne peut ni ne doit prétendre, à lui seul, les accomplir toutes. Certes, son action, toujours nécessaire, l'est davantage encore aux époques de danger public, alors que la coordination des efforts est particulièrement indispensable. Et il est, certes, inadmissible que les individus ou les associations, sous prétexte de maintenir leur liberté, pratiquent la devise : ne pas faire et empêcher de faire. Mais cette devise ne convient pas mieux à l'Etat qu'aux individus. Ce qui est juste, c'est que chacun, l'Etat comme l'individu ou l'association, le croyant comme le libre-penseur, consacre ses aptitudes spéciales, ses puissances, ses moyens d'action propres, à la tâche qui s'impose à tous de faire la société humaine toujours plus ardemment et efficacement éprise de vérité et de justice. »

En un discours prononcé en octobre 1916, par M. Paul Deschanel, Président de la Chambre, à la séance publique des cinq Académies, à l'Institut, à son tour traduisait magnifiquement les désirs de tous les Français durant la grande guerre.

« Je ne sais si cette expression : « Lutte des clas-

ses » répond à l'intention de ceux qui l'employaient, depuis qu'en 1914 pas une voix ne s'est élevée en Allemagne contre l'invasion de la Belgique et de la France, mais jamais on ne vit plus clairement la grandeur de la pauvreté, les devoirs de la richesse et que les âmes ne se mesurent pas à la condition. Il y a ce qu'on possède et il y a ce qu'on vaut, et ces deux biens composent le patrimoine d'un peuple. Les petites croix blanches qui, de la Marne à la Seille et de la mer aux Vosges, marquent nos champs de bataille sont de terribles maîtresses d'égalité : puissent-elles rapprocher les vivants !

« Le même esprit doit nous conduire dans la question religieuse. Il ne suffit pas de dire : les gouvernements n'ont nulle autorité en matière de dogme, les religions n'ont nulle autorité en matière de gouvernement. L'Etat et l'Eglise, même séparés, se rencontrent en plusieurs domaines. Que partout l'esprit de sagesse écarte le fanatisme ! Ah ! chassons de notre langue ces vieux mots, faits pour de vieilles idées : intolérance, tolérance. Eh quoi ! avons-nous donc à nous souffrir les uns les autres ? avons-nous donc à souffrir les uns des autres ? Non ! Ce n'est pas tolérance qu'il faut dire, c'est respect.

« La pensée qui ne respecte pas la foi n'est pas une pensée vraiment libre ; et la croyance qui porte atteinte à la liberté, au lieu d'augmenter

son pouvoir, le perd. Qui méprise les forces religieuses s'expose, en politique, à d'étranges mécomptes ; et qui veut imposer une religion en altère la source. »

« Ce n'est pas tolérance, déclarait donc M. Deschanel, qu'il faut dire, c'est respect. » M. Boutroux, on l'a lu, était exactement du même avis. J'ajoute, comme chrétien, qu'il faudrait aller jusqu'à l'amour des autres ». Mais, dans le concret, je crains que ces messieurs ne soient trop exigeants et ne tiennent pas assez compte des réalités. Les âmes sont-elles préparées, en masse, à manifester un « respect » pratique et visible à l'égard de tous les hommes, même à l'égard de leurs concitoyens ? Les partis politiques consentiront-ils à s'incliner jusque là ? J'en doute. Sont-ils des deux côtés, par leurs raisons intimes et leurs sentiments, adaptés à cette attitude ? J'en doute encore. Les chrétiens seraient les seuls à pouvoir justifier le respect et l'amour dûs aux méchants et aux pécheurs, à ceux qui ne pensent pas comme eux et même à ceux qui les persécutent. Mais nous savons que rares sont les âmes logiques dans leur fidélité à l'esprit de l'Evangile. Je songe, en écrivant ces lignes, à un publiciste de droite bien connu qui ne semble apprécier, du livre divin du pardon, de la miséricorde et du sacrifice que ce texte qu'il interprète mal d'ailleurs : « Lorsque le fort garde la maison, elle est

en sûreté ». Quant aux autres, à la masse intoxiquée par les doctrines brutales du matérialisme vulgaire ou scientifique ou par les rêveries d'un vague spiritualisme, n'est-ce pas trop leur demander que de vouloir qu'ils *respectent* ceux dont l'idéal politique et social est diamétralement opposé au leur ?

Beaucoup vous diront que le progrès humain dépend de l'irrévérence à l'égard des conceptions qu'ils estiment fausses. Pour obtenir le minimum nécessaire de paix sociale, n'en mettons pas les conditions au-dessus de la portée du grand public. Ce minimum est constitué par la tolérance des doctrines, des programmes, des partis que nous ne croyons pas dans la bonne voie et qui contredisent les nôtres. Entendue ainsi, la tolérance signifie le support mutuel, la patience sociale, forme collective et degré inférieur de la charité chrétienne. Pour en arriver là, le respect des autres n'est pas absolument nécessaire. Il suffit de se débarrasser de l'esprit jacobin et sectaire qui nous rend odieuse ou répugnante toute pensée ne cadrant pas avec notre pensée. Habiturons-nous à laisser dire et agir, sans nous irriter, ceux dont les attitudes ou les idées nous déplaisent et nous saurons les tolérer. Faisons de nécessité vertu, voilà ce qu'on peut et l'on doit exiger de tous.

Mais à côté de la paix sociale qui s'exerce sur-

tout entre enfants d'une même nation, devra se réaliser la paix internationale sous la forme de paix entre les peuples. Elle aussi est dans l'horizon de l'Evangile. On va le voir.

CHAPITRE IV

La Paix des Peuples et l'Évangile

§ I. LES PROTOÉVANGÉLISTES

SOMMAIRE

Le Messie annoncé comme « Prince de la Paix ». — Paix intérieure et paix extérieure. — Ce double caractère ressort des prophéties. — Elles annoncent la fin des luttes sanglantes « entre les nations ». — Ainsi l'entendent les Pères et les Commentateurs. — Merveilles du règne pacifique. — Synthèse des idées sur la Paix dans l'Ancien Testament.

Le Désiré des peuples fut annoncé comme devant apporter à l'humanité, agitée et troublée, la paix : « un enfant nous est né... on l'appellera Prince de la Paix, son empire s'étendra et la paix n'aura pas de fin » (1).

« La naissance du Seigneur, dit saint Léon, est la naissance de la paix : que chacun des fidèles donc offre au Père des pacifiques la concorde de ses enfants » (2).

Divinement doux, « annonçant la justice aux

(1) ISAÏE IX, 7.

(2) Serm. de la Nativité.

nations, ne criant point, n'élevant pas la voix et ne la faisant pas entendre dans les rues, il ne cassera pas le roseau et il n'éteindra pas la mèche qui fume » (1).

« La paix », dont, d'après Isaïe, il sera le prince, s'exprime en hébreu par le mot *schalem* qui signifie prospérité. Le Prince de la Paix est donc celui à qui tout sourit. Mais *schalem* signifie aussi proprement, la tranquillité, le bonheur de ceux qui vivent d'accord, par opposition aux troubles et aux misères de ceux qui se détestent et s'arment les uns contre les autres. Le Prince de la Paix a ainsi pour mission d'arrêter la guerre et d'imposer ou de faciliter la paix.

Celle qu'il doit établir est d'abord cette prospérité et cette tranquillité résultant du fait nouveau que les hommes ne sont plus, en leur cœur, en guerre avec Dieu ou avec leur frère. « Par la paix avec ses passions, l'âme donne le commandement à la raison. Les sens et leurs mouvements obéissent à ses ordres, et non seulement ils lui obéissent, mais ils le font avec agilité et plaisir ; pas de révolte et de lutte entre eux, aucun ne s'occupant à soulever l'autre. Ils sont tous heureux d'être unis et cette concorde leur est si agréable qu'ils la maintiennent et se gardent de la troubler » (2).

(1) ISAÏE XLII, 2-3.

(2) LUIS DE LEON. *Nombres de Cristo. Principe de Paz.*

Mais cette paix intérieure n'est pas la seule que le Prophète espère de son Prince. Avec elle, elle amènera la paix extérieure, la disparition des conflits et des luttes sanglantes d'homme à homme, qui ont leur origine dans les passions, les injustices et les haines que le Pacificateur tuera ou amortira.

« Avoir la paix avec soi-même est la condition évidente pour l'avoir avec tous les autres. En effet, ce qui nous sépare et nous met en lutte et en guerre les uns avec les autres, ce sont nos désirs désordonnés. De ces troubles, naît le dégoût et du dégoût la colère, et la colère est mère des procès et des disputes, et finalement des inimitiés capitales et des guerres comme le dit saint Jacques, presque dans les mêmes termes (1) : « d'où viennent les disputes et les guerres parmi vous, sinon de vos désirs mauvais » (2).

L'erreur des Juifs charnels fut de ne vouloir entendre parler que d'un Messie qui n'imposait l'ordre et l'accord entre les individus et les peuples que par la force de son bras, qui donnait à boire et à manger en abondance, procurant plaisirs et domination à ses fidèles dont l'esprit et le cœur ne se préoccupaient que de ces biens et de cet appareil extérieur. Une autre erreur, serait de croire, avec certains chrétiens jansénites ou ascè-

(1) JACQUES IV. — I.

(2) LUIS DE LEON. *Nombres de Cristo. Principe de Paz.*

tes exaltés, que dans la pensée du Messie le bien-être et la tranquillité des âmes et des esprits qu'il vise d'abord, n'a aucun rapport avec la tranquillité des corps et des sociétés. En rigueur, par les consciences, le Prince de la Paix gouverne les relations de ses sujets avec leurs semblables, il les soumet à la loi de la justice et de l'amour fraternel.

Il n'est donc pas surprenant que les prophètes, qui ont le plus insisté sur le caractère spirituel du Messie, nous peignent son triomphe comme le règne d'une paix profonde parmi les hommes et qui paraît l'évolution logique des doctrines et des forces nouvelles que le divin Envoyé propose à l'humanité ensanglantée par les haines d'individu à individu et de peuple à peuple.

Ils annoncent que le Messie apportera la fin des guerres. « Il sera le juge des nations, l'arbitre d'un grand nombre de peuples. De leurs glaives, ils forgeront des hoyaux, et de leurs lances des serpes. *Une nation ne tirera plus l'épée contre une autre, et l'on n'apprendra plus la guerre* » (1)

(1) ISAÏE II, 45. — « Il jugera les nations », c'est-à-dire il tranchera et réglera les procès et les haines des Nations par un juste jugement et il raisonnera et ramènera au calme ceux qui excitent procès et guerres... Le Christ, par la loi évangélique de la charité, de la modestie, de la justice, de la douceur et de la patience, arrangera les querelles et dissensions entre nations, il arrachera les haines et les antipathies ; il apaisera les âmes féroces et cruelles, et il fera que dans la même Eglise, vivent amicalement comme frères,

Voici sur ces paroles d'Isaïe, le commentaire que je trouve dans la collection scripturaire de Migne. Je tiens à le citer parce que l'auteur déclare avoir synthétisé, dans ses explications, tous les enseignements des Pères et des plus célèbres commentateurs : « Il jugera les nations », c'est-à-dire il proclamera le droit. Jéhovah, lui-même, de son verbe évangélique, tranchera les difficultés, arrangera les mésententes qui provoquent la guerre entre les nations. Quand il sera nécessaire de les reprendre pour qu'elles vivent en paix et amitié, il le fera librement, par les ministres de sa parole. En effet, non seulement la parole de l'Evangile poussera les personnes privées à s'attacher à la paix, mais elle en finira avec les grandes querelles et les haines invétérées entre certaines nations.

« Adoucir les nations barbares, amener à l'humanité les nations féroces et changer leur cruauté en justice, leurs meurtres et leurs rapines en douceur et en amitié mutuelle, ne peuvent être réalisés que par la parole et les institutions de Jéhovah. Il faut donc noter ici la force de la « parole ». Son premier effort est d'inspirer aux âmes la paix et

Romains et Grecs, Juifs et Gentils, Espagnols et Français, Germains et Gaulois, Anglais et Ecossais, etc... A la place de l'esprit de colère, d'orgueil, d'aversion et de vengeance, il leur insufflera l'esprit de douceur, d'humilité, d'amour et de concorde et ainsi se réalisera ce qu'annonce Isaïe : « Le loup habitera avec l'agneau et le tigre avec le chevreau. » Cornelius a Lapide, S. J. (*Comm. in h. l.*).

la charité. A cette réalisation contribuera la destruction des outils de guerre dont on fera des outils indispensables à l'agriculture qui aime la paix et hait la guerre (1). Virgile (*Énéide*, VIII) parlant de la préparation de la guerre, n'a-t-il pas dit :

« Vomeris huc et falcis honos, huc omnis aratri
Cesset amor : recoquent patrios fornacibus enses »

L'attente d'un souverain Pacificateur était générale parmi les Gentils lors de la venue du Christ. Théocrite y fait allusion. Il parle de cet heureux jour où le loup aux dents serrées rencontrant le petit agneau sur son chemin, ne lui fera aucun mal (2).

On connaît les vers de la 4^e Églogue :

Ultima Cumœi venit jam carminis ætas ;
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
Iam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna,
Iam nova progenies cœlo demittitur alto

Et encore :

Aspera tunc positis mitescent sæcula bellis.
Diræ ferro et compagibus arctis
Claudentur belli portæ : furor impius intus
Sœva sedens super arma, et centum vinctus ahenis
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.

(1) MIGNE. *Isaïe*, in. h. l.

(2) *Idyll.* XXIV, 84.

(3) *Ep.* I.

Le Prophète Michée (1) annonce, dans les mêmes termes qu'Isaïe, que l'avènement du Messie amènera la fin des guerres.

« De ces paroles des écrivains inspirés, dit Mgr Casartelli, évêque de Salford, nous pouvons conclure avec certitude que l'un des principaux résultats produits, dans l'histoire du monde, par l'incarnation de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, devait être l'avènement d'une paix universelle, s'étendant à toutes les nations et la substitution éventuelle de la paix internationale à la guerre. Il n'est pas douteux, dès lors, qu'au moment de sa nativité, les chœurs des Anges, qui apparurent aux bergers dans la campagne de Bethléem, proclamaient dans cette hymne grandiose, que l'Eglise reprend encore à la sainte messe, la double fin, le double but de sa venue : Gloire à

(1) MICHÉE IV, 3-4. — « L'attente d'un âge d'or qui reviendrait sur la terre était commune aux nations païennes. Les Juifs aussi partageaient cet espoir ; mais chez eux il était associé à la venue d'une personne particulière, le Messie. On a affirmé qu'en lui les Juifs voyaient un roi temporel et que le fait de l'espérance d'un Messie peut donc être mis au compte de sentiments naturels et ne pas exiger de révélation divine. Mais les Prophètes réfutent cette allégation. Elles parlent non seulement d'un prophète mais d'un prêtre dont le rôle doit être de délivrer son peuple du péché et de lui enseigner les voies de Dieu (Ps. XX, XI, CX. Is. II, XI, L III.) En ces passages et en d'autres, le pouvoir de celui qui doit venir, s'étend par delà les Juifs et embrasse tous les Gentils, ce qui est opposé à l'exclusivisme judaïque. La pacification des hommes était l'un des caractères saillants de la doctrine messianique. » *Dictionary of the Bible*, t. II, p. 341.

Dieu au plus haut des Cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté » (1).

Les Pères ont vu, sans hésitation, dans les paroles des prophètes que nous avons citées, la prédiction explicite de la fin des guerres. Ils ont pu se tromper sur l'époque de cette réalisation mais leur unanimité, sur le sens général de la Prophétie, mérite attention. — Écoutons saint Jean Chrysostome :

« *Alors ils changeront leurs épées en instruments de labour, leurs lances en faucilles. Les nations ne lèveront plus le fer contre les nations ; on ne les verra plus au combat.* Ces premiers caractères de la nouvelle alliance ne suffisent pas au tableau du prophète ; la vérité n'est-elle pas, en effet, riche de témoignages qui la font connaître. Or voici un autre caractère grand comme le monde qui le constata. Cette marque est : plus de guerre, une paix générale. Oui, quand apparaîtront ces merveilles, l'univers reposera dans la paix, les armes de guerre seront transformées en instruments de labour. Cette paix profonde n'apparaît point dans l'histoire des Juifs ; on n'y voit que des guerres.

« ... Aujourd'hui, il n'en est plus de même. Depuis qu'il a brillé dans le monde, le Soleil de Jus-

(1) LUC XI, 14. (*Lettre pastorale de Mgr Casartelli, évêque de Salford, 1914*).

tice, cités, peuples, nations ne vivent plus en alarmes ; ils ne savent plus même l'exercice des armes. Tranquillement renfermés dans leur villes, ils ne font plus qu'entendre le récit des guerres lointaines ; chacun vit en paix, exempt de cette tâche cruelle et dure. Si de nos jours, il y a quelques guerres, le théâtre en est loin de nous, aux extrémités de l'empire romain, mais de guerres de ville à ville, de province à province, on n'en voit plus. Comme je l'ai dit, dans les temps anciens, dans une même nation éclataient souvent de graves séditions, des divisions et des guerres de partis. Mais à présent, tout ce que le soleil éclaire depuis le Tigre aux Iles Britanniques, ajoutez-y l'Afrique, l'Egypte et les provinces de l'Empire romain, vit en paix. Les villes vivent dans une tranquillité profonde ; elles ne connaissent le mot de guerre que pour en entendre parler. Ces derniers bruits de guerre, le Christ aurait pu les étouffer ; mais pour le châtimement des lâches qui le deviendraient davantage, il permet et laisse ces irruptions de Barbares. Pour qui comprend bien les paroles du prophète, il n'y aura plus de ces guerres ou irruptions fréquentes comme autrefois. Il ne dit pas d'une manière absolue : il n'y aura plus de guerre ; mais : les nations ne lèveront plus le fer contre les nations ; et pour exprimer la pleine liberté des peuples, il ajoute : on ne les verra plus s'exercer aux

combats. Il n'y aura que les hommes voués à la profession des armes » (1).

Les Prophètes vont plus loin, ils décrivent les merveilles du règne pacifique : « Le loup habitera avec l'agneau et la panthère avec le chevreau. — Le veau, le lionceau et le bétail qu'on engraisse seront ensemble et un petit enfant les conduira. — La vache et l'ourse auront un même paturage, leurs petits un même gîte. — Et le lion comme le bœuf mangera de la paille. Le nourrisson s'ébattra sur l'ancre de la vipère, et l'enfant sevré mettra sa main dans la caverne du basilic. — Il ne se fera ni tort, ni dommage, sur ma montagne, car la terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel comme le fond de la mer par les eaux qui le couvrent (2).

« N'est-il pas vrai, observe le commentateur déjà cité sur ces versets, que si la justice règne dans la République, il arrivera vite que les pauvres s'accorderont avec les riches, et les faibles ne seront pas exposés à la rapacité et à la cruauté des méchants » (3). « Il ne se fera ni tort ni dommage sur toute ma montagne sainte. » Ce verset est le

(1) Saint JEAN CHRYSOSTOME. *Commentaire sur les huit premiers chapitres d'Isaïe*, in. h. l.

(2) ISAÏE XI, 6-10, et LXV, 25.

(3) « Rex debet et vult esse custos plebis ne contumeliam accipiat ». Aristote, lib. V., *Polit.* 10. « Remota justitia, quid sunt regna, nisi magna latrocinia ». S. AUG. IV de *Civi. Dei*, c. IV.

résumé des versets précédents. Il exprime l'immense abondance de justice et de toute sainteté qui doit régner dans l'Eglise, comme nous savons qu'elle a régné pendant plusieurs années. Si vous l'entendez ainsi vous verrez que cet endroit du Prophète n'exclut pas de l'Eglise les pécheurs, ni n'enlève à la république chrétienne l'usage du glaive. Cette surabondance de vertus et de dons célestes, le prophète l'attribue à la science de Dieu, c'est-à-dire à la prédication évangélique, qui a apporté au monde la foi et la vraie connaissance des choses » (1).

Ezéchiél et Osée prédisent que, sous le règne du Messie, la vie et les biens de ses sujets seront en sûreté. « Je traiterai, dit Jehovah dans Ezéchiél, avec mes brebis une alliance de paix et je ferai disparaître du pays les animaux sauvages. Elles habiteront en sécurité dans le désert et dormiront au milieu des forêts. Je ferai d'elles et des environs de ma colline, un sujet de bénédiction » (2).

« En ce jour-là, dit encore Jehovah dans Osée, je traiterai pour eux une alliance avec les bêtes des champs, les oiseaux du ciel et les reptiles de la terre ; je briserai dans le pays l'arc, l'épée et la guerre et je les ferai reposer avec sécurité » (3).

Isaïe nous décrit magnifiquement la Cité où

(1) MIGNE. *Cursus Scripturæ sacræ*, Commentaires sur *Isaïe*, in. h. l.

(2) EZÉCHIEL XXXIV, 25-26.

(3) OSÉE II, 20.

règnera le Messie après la reconstruction qu'il aura opérée. « Tu sauras que je suis l'Eternel ton Sauveur, ton Rédempteur, le puissant de Jacob. Au lieu de l'airain, je ferai venir de l'or ; au lieu du fer, je ferai venir de l'argent ; au lieu du bois, de l'airain ; et au lieu des pierres, du fer. Je ferai régner sur toi la paix et dominer la justice. On n'entendra plus parler de violences dans ton pays » (1).

En s'autorisant d'Isaïe et des autres prophètes, les millénaristes prétendaient établir leur chimère d'un règne temporel du Messie pendant 1000 ans. Je dirai un mot de ces rêveurs. Sans tomber dans leurs extravagances, on peut dire que l'idéal de la paix entre individus et peuples, non seulement n'est pas opposé à la révélation judéo-chrétienne, mais il paraît difficile qu'on soit un croyant de cette révélation en niant cet idéal. Si l'on approfondissait cette idée, on verrait qu'en elle seule, se trouve l'explication et la justification des bienfaits temporels que le christianisme se flatte d'apporter aux sociétés. Le Messie fut prophétisé et attendu comme guérisseur des maladies de l'âme et des maladies du corps, comme Sauveur des hommes isolés dans leur complexité spirituelle et physique, et comme un Sauveur des hommes vivant avec d'autres, dans les sociétés. Cette vérité ressort nette des textes cités de l'Ancien Testa-

(1) ISAÏE LX, 17-18.

ment dont les idées sur la Paix sont synthétisées dans le Dictionnaire de la Bible de Hastings (1) : « Parmi les bénédictions qu'Israël attend à l'époque messianique, aucune n'est exaltée comme la paix. L'alliance que Dieu a, au début, faite avec les ancêtres (2) et dont les Prophètes espèrent fermement la réalisation est une alliance de paix (3). Le messager qui apporte des nouvelles de la rédemption prochaine est un messager qui annonce la paix (4). Le Messie lui-même est le prince de la paix (5).

« Sous son gouvernement elle se répandra partout, elle ne connaîtra plus l'interruption (6). En son temps, la Justice fleurira et l'abondance de la paix durera jusqu'à ce que la lune disparaisse (7). Psalmistes aussi bien que Prophètes sont pleins de peintures du temps où Dieu bénira les hommes en leur donnant la paix (8), quand les doux hériteront de la terre et se délecteront dans l'abondance de la paix (9), quand la paix sera le partage de la Cité (10), quand les hommes marcheront avec allégresse dans les voies de la paix gui-

(1) Edimbourg, 1900.

(2) Nomb. XXV de Lev. XXVI, 6 Mal II, 5-6.

(3) Is. LIV, 10, Ezéch. XXXIV, 25-XXXVII, 26.

(4) Is. L II, 7. NATH. I, 15.

(5) Is. IX 6, MATH. V, 5. ZACHAR. VI, 13.

(6) Is. IX, 7.

(7) Ps. t. XXII, 7.

(8) Ps. XXIX, 11.

(9) Ps. XXXVII, 11.

(10) Ps. 6 XXII, 7.

dés par elle au loin vers une grande espérance (1). alors le Seigneur fera régner la paix et dominer la justice (2), alors la paix s'étendra jusqu'à Jérusalem comme une rivière et la gloire des Nations comme un fleuve débordant (3) ; alors Dieu parlera paix aux Gentils eux-mêmes (4). Jérémie pourtant si amer quand il dénonce ceux qui crient paix quand il n'y a pas paix et qui prophétisent avant le temps (5), est inébranlable dans sa foi, qu'un temps viendra où Dieu se révélera à son peuple l'abondance de la paix et de la vérité (6). »

A l'idéal proposé, les Sociétés ne parviendront jamais, non plus que les individus ne parviennent à la Sainteté parfaite, mais elles doivent y tendre, elles espèrent s'en rapprocher toujours davantage.

(1) XLV-12.

(2) Is. LX, 17.

(3) Is. LXVI, 12.

(4) ZACH. IX, 10.

(5) JÉR. IV, 10, VI, 14, VIII, 11, XXIII, 17, XXVIII, 9.

(6) JÉR. XXXIII, 6.

§ II. L'ÉVANGILE

SOMMAIRE

La réalisation de la paix est dans l'idéal de l'Évangile. — Jésus nous y est montré comme Prince de la Paix spirituelle et temporelle. — Il est attendu et salué comme un pacificateur spirituel et temporel. — Synthèse des doctrines sur la Paix dans le Nouveau Testament.

Contre les conceptions étroitement nationalistes et matérialistes des Juifs, Jésus s'élève avec vigueur, mais il ne nie pas que la pacification spirituelle et intérieure qu'il apporte ne soit précédée ou suivie de la pacification temporelle et extérieure, au contraire ! Il rend la vie du corps au fils du centurion et il inspire ainsi la foi à ce père (1). Il chasse les démons des possédés et les foules crient : « Tu es le fils de Dieu. » (2) Il dit au paralytique que ses péchés sont remis et cette rémission s'accompagne de la guérison (3). La

(1) MATH. IX, 12-17.

(2) MATH. VIII, 14-17.

(3) MATH. IV, 1-8.

foi d'un père (1), d'une mère (2), d'un maître (3), guérit leur enfant ou leur serviteur. Jésus donne comme signe de sa mission que par lui : « des aveugles voient, des boiteux marchent, des lépreux sont purifiés, des sourds entendent, des morts ressuscitent, des pauvres sont évangélisés » (4), il guérit le jour du sabbat, il béatifie les pacifiques, il enseigne que « les doux posséderont

(1) MARC V, 22-43.

(2) LUC VII, 11-17.

(3) LUC VII, 1-10.

(4) MATH. XI, 5. — « Par ses œuvres, le Christ se montre guérisseur et réparateur de tout le dommage occasionné par le péché, dans l'infirmité des corps et des âmes, celui donc qui par cette universalité de restauration prouve être vraiment le Rédempteur du genre humain. Car les maladies, les souffrances, les morts furent introduites par le péché ; par le péché aussi, les lumières de l'intelligence furent assombries et les forces de la volonté furent affaiblies par les maux de la concupiscence. Mais le Christ prouva par ses œuvres qu'il apportait un remède aux corps et aux âmes, comme il avait été prédit par les prophètes qu'il devait le faire. (Is. XXXI, 36). Les péchés des hommes étant souvent cause des maux corporels dont ils sont affligés, de la stérilité et de la dévastation de la terre, il convient que ce salut et cette très heureuse restauration des choses, se manifeste et se justifie par l'éloignement de ces maux. D'où l'on peut conclure *a priori* et par analogie, que quand le salut dont la synthèse est contenue dans le règne messianique apparaîtra pour manifester sa présence et son excellence, une vertu divine agira pour guérir de fait les maux corporels. D'ailleurs le Christ pour se montrer le Messie, c'est-à-dire l'auteur et dispensateur du salut si souvent promis par Dieu, en appela à des miracles en ces termes : « Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent ». KNAUBAUER, S. J. In Math. XI, 5, et in Isaï. XXXV, 5-6.

la terre (1) et que les « miséricordieux obtiendront miséricorde. » « Ceux qui procurent la paix, seront appelés fils de Dieu (2) ». Il demande aux

(1) MATH. V, 4. — « Saint Jean Chrysostome et les commentateurs qui le suivent veulent que ces mots désignent une récompense temporelle et sensible « car, dit-il, le Christ ne nous exhorte pas seulement en vue des biens futurs, mais aussi en vue des biens présents, à cause de ces auditeurs, qui plus grossiers, cherchent d'abord ceux-ci plutôt que ceux-là... Le Christ donc a mêlé les biens sensibles aux spirituels. Car à l'homme doux qui pourrait croire perdus tous ses biens, par sa douceur, il promet le contraire en disant que celui-là a ses biens le plus en sûreté, qui n'est ni audacieux ni provocateur. » Mais ces paroles ne doivent s'entendre, ni du ciel exclusivement, ni de la terre, mais du règne du Messie qui, à la vérité, commence sur cette terre et s'achève dans le ciel et ainsi comprend la terre et le ciel. » — KNABENBAUER, S. J. in h. l. *Commentarius in Quatuor Evangelia*, h. 1.

(2) MATH. V, 8-9. « Le règne du Messie est fréquemment décrit dans les oracles des prophètes comme un règne de paix, apportant la paix, l'abondance de la paix, la beauté de la paix, comme une alliance de paix, etc. Le Messie lui-même est appelé Prince de la Paix, donnant la Paix, parlant de paix aux nations. (Voir les passages déjà cités précédemment des psalmistes et des prophètes). Le règne du Messie est donc présenté comme un agent de paix sur la terre, comme unissant ensemble toutes les nations dans une société de paix, jouissant ensemble de la paix. Tel était le caractère du règne messianique. S'en excluent et s'en éloignent tous ceux qui poursuivent les autres peuples de haine ou qui veulent se les rendre esclaves. L'un et l'autre étaient le fait des pharisiens dont l'orgueil, la superbe et l'admiration pour leur race n'avaient pas de limites. Mais le Christ déclare heureux et participant de son royaume qui, comme lui, donne et réalise la paix, qui, dans la mesure de ses moyens, cultive la paix et la réalise : beati pacifici, dit-il, ειρηνοποιοι dit le texte grec... L'excellence de cette application à établir et promouvoir la paix, est indiquée par cela seul qu'ils sont appelés fils de Dieu. Dieu, en effet, est un Dieu de paix (II Cor. XIII, 11) qui fait et procure la paix est un imitateur της θεας ανθρωπων της de la divine philanthropie, montrant

hommes vivant en société avec leurs semblables, d'éviter la colère, la rancune, de pratiquer la charité dans leur cœur, dans leurs paroles, dans leurs actes, dans leurs jugements La volonté du Père doit se faire au ciel et sur la terre. Comme l'œil est la lampe du corps, ainsi l'esprit harmonise les corps (1). On ne peut être l'esclave de Mammon si l'on veut servir Dieu. Il ne faut pas avoir la hantise des préoccupations matérielles. On connaît un arbre à ses fruits ; ainsi on connaît un homme à ses actions et à ses paroles extérieures, puisque « la bouche parle de l'abondance du cœur. » Il faut mettre d'accord ses œuvres avec sa foi. Jésus mange et boit comme les autres. Il met dans les œuvres extérieures de charité, le signe de l'amour (2). De saintes femmes, l'assistent de leurs biens matériels. Les apôtres et d'autres Juifs le suivent parce qu'ils voient d'abord en lui un pacificateur extérieur. « Quand restituerez-vous le royaume d'Israël » ? demandent-ils. Dans la synagogue il lit ce passage d'Isaïe : « L'esprit de Dieu est sur moi. C'est pourquoi il m'a marqué de son onction ; il m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer la dé-

dans sa vie le propre caractère de la divine effcience. Montrer cette image et cette nature de Dieu est mériter d'être appelé son fils. » — KNABENBAUER, in h. l. (*Commentarius in Quatuor Evangelia.*)

(1) MATH. VI, 22-23 ; LUC XI, 34-36.

(2) LUC VII, 36-50.

livrance aux captifs, rendre la vue aux aveugles, affranchir les opprimés et publier l'année de miséricorde du Seigneur et le jour de la rétribution », et il déclare que le passage se réalise aujourd'hui, sans doute en sa personne. L'évangéliste Mathieu lui applique l'endroit d'Isaïe où il est explicitement montré que le justicier et le pacificateur des peuples, étant le divin Pacifié : « Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui s'est complue mon âme. Je mettrai mon esprit en lui et il annoncera le jugement aux nations. Il ne disputera pas, il ne crierà pas. On n'entendra pas sa voix sur les places publiques. Il ne brisera pas le roseau cassé, il n'éteindra pas la mèche encore fumante, jusqu'à ce qu'il ait fait triompher la justice. Et c'est en son nom que les nations espèreront » (1).

En envoyant ses disciples, il leur ordonne de guérir les malades, ressusciter les morts, purifier les lépreux, chasser les « démons ». Entrant dans une maison ils la salueront ainsi : « Que la paix soit sur toi » (2). Jésus dit bien qu'il n'est pas venu

(1) MATH. XII, 18-31.

(2) « C'est l'ancien salut des Hébreux (MATH. X, 11) par lequel ils implorèrent pour le maître et sa maisonnée la paix, c'est-à-dire tout ce qui est calme et prospérité, car la paix apporte cela avec elle et écarte la guerre. Les apôtres implorèrent la paix pour leur hôte, premièrement avec Dieu, deuxièmement avec ceux de sa maison, ses voisins et tous les autres ». « Implorez la paix, dit saint Jérôme, pour votre hôte et, autant qu'il est en vous, apaisez les discordes et les guerres. » CORNELIUS A LAPIDE, *in h. l.*

apporter la paix, mais le « glaive », parce que sa doctrine pacifiante ne s'imposant pas à toutes les âmes, des divisions, des haines, des persécutions s'en suivent nécessairement. Sa charité n'en reste pas moins le principe de l'union et de la paix (1).

Il se repose après ses fatigues, il fait reposer ses apôtres ; il donne à manger aux foules qui déclarent « qu'il est bien le Prophète qui doit venir en ce monde ». Pain de Dieu, le corps et le sang de Jésus font vivre et ressuscitent matériellement. Si d'après sa doctrine, du cœur désordonné sortent les homicides et les discordes, du cœur pacifié sortiront l'amour et l'entente entre les hommes.

« Satan est homicide (2) » car il est le contraire du Prince de la Paix, il est « le prince des Ténèbres. » Perdre sa vie en combattant ses égoïsmes, ses mauvais instincts, c'est la gagner, même en ce monde où, qui accepte le règne de Dieu, aura le

(1) MATH. X, 34. « Je ne suis pas venu apporter la paix, c'est-à-dire la paix terrestre et mondaine. Quant à la paix spirituelle de l'esprit et la paix de l'union des fidèles entre eux et avec Dieu et ses anges, qui conduit à la paix et félicité éternelle au ciel, Isaïe (IX, 6-7, LXV, 2) a prédit et promis que le Christ l'apporterait et les anges ont annoncé cette paix aux hommes le jour de la naissance du Christ. » CORNELIUS a LAPIDE, in h. l.

(2) JEAN VIII, 44. « C'est ce Lucifer qui dès l'origine du monde pousse Caïn à tuer son frère Abel, et les frères de Joseph à le condamner à mort ; c'est lui qui poussa les autres homicides à leur crime et les pousse encore ; combien il a cependant bien plus soif de la mort et de la ruine des âmes, bien qu'il s'agisse proprement ici du meurtrier des corps. Les Juifs, à l'instigation du diable, machinaient la mort du Christ. » CORNELIUS a LAPIDE, in h. l.

centuple. Sa doctrine règle non seulement les actes intérieurs religieux et individuels, mais les actes familiaux et civiques dans le mariage et les rapports avec César. Au dernier jugement, ses élus seront ceux qui auront accompli des actes de pacification matérielle, rassasiant les affamés, recueillant les abandonnés, vêtant les nus, visitant les malades et les pauvres (1).

Quand donc Jésus demande aux siens de « souhaiter la paix » à une maison en y entrant, quand, rencontrant ses disciples après sa Résurrection, il les salue par deux fois de ces mots : « La paix soit avec vous », par cette paix, il vise bien la tranquillité de l'homme en lui-même, mais aussi sa tranquillité avec ses semblables, la concorde, l'union des âmes et des volontés.

(1) « Le monde appelle heureux ceux qui font courageusement la guerre et soumettent les ennemis ; mais moi je déclare heureux ceux qui réconcilient les adversaires et les combattants, qui les portent à la paix et à l'union entre eux et avec Dieu ou s'efforcent de les y amener. Besogne ardue et difficile mais très agréable à Dieu. *Dans ce but on pourrait créer un ordre ou une congrégation pieuse pour le plus grand bien de l'Eglise*, comme il existe des congrégations ayant en vue les autres œuvres de miséricorde, comme le service des infirmes, l'hospitalité des pèlerins, la nourriture des pauvres, l'ensevelissement des morts, etc... De même qu'on crée une congrégation de pacifiques, dont le devoir sera de régler dans une ville tous les litiges, de ramener à la concorde et à la paix toutes les discordes. » (CORNELIUS A LAPIDE, *in h. l.*) — Pourquoi, ajouterai-je, une telle congrégation ne s'emploierait-elle pas par la parole, la presse, les livres, à ramener la paix non seulement dans une ville, mais entre les peuples ?

« Il se sert de la formule de salut habituelle, mais qui dans les circonstances actuelles a une signification bien plus sublime. Après leur avoir avant sa mort donné et laissé la paix, (1) échappé à la mort, le Prince de la Paix implore pour eux cette paix que seul peut donner le Messie et qu'avaient annoncée les prophètes comme *la somme des biens messianiques* » (2).

« Sans doute, dit Mgr Casartelli, le mot « paix », dans l'Écriture Sainte, a une signification bien plus large que celle de paix politique.

« Notre-Seigneur, ses Prophètes et ses Apôtres entendent d'abord par « paix », cette paix entre Dieu et l'homme qu'apporte la grâce et que seul trouble le péché. La paix que le Christ donnait au monde était, en premier lieu, la paix entre le Créateur et l'humanité, réalisée par l'œuvre de l'expiation et, aussi, la paix entre Dieu et l'âme de chaque homme résultant de l'application, par la grâce, des mérites de l'expiation. Elle signifie, en second lieu, la paix établie entre tous ceux qui suivent le Christ et produite par l'amour de Dieu qui unit au Christ, leur chef, tous les membres de la famille humaine, aussi longtemps que le péché ne les atteint pas.

« Et ceci est particulièrement la paix qu'à tant de reprises, le Seigneur souhaite à ses disciples,

(1) JEAN XIV, 27.

(2) KNABENBAUER *in loc.*, XXIV, 31.

lorsqu'il venait à eux, et que ses Apôtres s'offraient dans leurs salutations les uns aux autres et à leurs convertis.

« Mais ces significations du mot « paix », bien loin de l'exclure, en préparent une plus haute et plus large, qu'on peut définir « la paix internationale », c'est-à-dire la paix entre les Etats, les nations ou les races. Et que cette forme plus vaste de paix ait été réellement prévue par les grands Prophètes, comme l'une des dernières conséquences de l'Incarnation, c'est ce qui résulte clairement des passages cités et qui établissent : « qu' « une nation ne lèvera plus le glaive contre une autre » ; « qu'il n'y aura plus de guerre » et — combien est décisif l'emploi de ces métaphores devenues expressions courantes — « que les hommes feront, de leurs glaives, des socs de charrue, et de leurs épées, des faucilles ou des serpettes. » Bien plus, le prophète Michée va jusqu'à dire que cette paix universelle existera, non seulement parmi les peuples qui appartiennent à la religion du seul vrai Dieu, mais même entre eux et ceux qui appartiennent à d'autres cultes — comme nous dirions, entre nations chrétiennes et nations non chrétiennes, — idées qui semblent dépasser de beaucoup les conceptions des premiers Pères de l'Eglise et des théologiens. Car, immédiatement après les fortes paroles déjà citées, le Prophète ajoute : « Car tous les peuples marchent, chacun, au nom de

son Dieu, et nous, nous marchons au nom de Jéhovah, notre Dieu, toujours et à jamais » (1).

Jésus fut reconnu par les vrais Juifs comme Messie, parce qu'il réalisait splendidement tous des traits de ce Prince de la Paix que les prophètes avaient peint sur leur toile. Il guérit les âmes, mais il guérit aussi les corps. Ses fidèles seront distingués à leur pouvoir de guérisseurs des corps.

Une lecture attentive de l'Evangile nous montre quel rôle de premier plan a, pour Jésus et pour les siens, l'idée et la préoccupation de la paix, de la tranquillité et du calme à établir dans l'homme et entre les hommes.

On ne l'a pas assez remarqué. Il paraît peu s'être inquiété de condamner la guerre. A quoi bon, tant que le germe des guerres reste dans les cœurs où naissent haines et homicides. Il préfère insister sur ce qui conditionne la fin des guerres et des disputes, la paix avec soi-même, avec Dieu et avec ses frères.

Mgr Batiffol, dans un travail sur *Les premiers chrétiens et la guerre* (1911), me semble avoir bien exprimé toutes les données évangéliques sur la guerre (2) : « En rapportant les conseils de Jean-Baptiste aux soldats, saint Luc ne suppose

(1) MICHÉE IV, 5. — *Lettre pastorale de Mgr Casartelli, évêque de Salford*, 1914.

(2) Je l'ai moi-même abordé dans le III^e tome où je traite *la Grande Loi Sociale de l'Amour des Hommes*, au Ch. III.

pas qu'ils aient abandonné leur métier pour échapper à la colère de Dieu...

« Il a, sur la guerre proprement dite, un texte qui fait partie de l'enseignement même de Jésus. Deux comparaisons de Jésus sont couplées dans ce texte et se font parallèle. « Qui de vous, dit le Maître, s'il veut bâtir une tour, ne s'assied d'abord pour calculer la dépense, de peur qu'on ne le raille s'il commence de bâtir et ne peut achever ? Ou quel roi s'il veut faire la guerre à un autre roi, ne s'assied d'abord pour examiner s'il peut, avec dix mille hommes, marcher à la rencontre de celui qui vient l'attaquer avec vingt mille ? S'il ne peut, tandis que cet autre roi est encore loin, il lui envoie une ambassade pour demander la paix (1).

« L'intérêt serait dans le jugement que le Sauveur porterait sur la moralité de la guerre. Or, on devra reconnaître que la parole n'indique aucun jugement pareil.

« Voici, au contraire, deux textes qui, indirectement, nous instruirons mieux. Dans le premier, lequel n'appartient pas à Luc seul, comme ceux qui précèdent, mais à Luc et à Mathieu concurremment, c'est-à-dire à leur source commune, nous trouvons le récit de la guérison du serviteur du centurion de Capharnaüm. Le centurion n'est pas un Juif. Saint Luc le présente comme un

(1) Luc XIV, 31-32.

Romain ami de la nation des Juifs, comme un ami généreux qui a bâti une synagogue pour les Juifs à Capharnaüm. Dans le récit de Luc et de Mathieu se rencontre la pittoresque déclaration du centurion : « Dis un mot, et mon serviteur sera guéri ; car moi qui suis soumis à une autorité, j'ai des soldats sous mes ordres, et je dis à l'un : va ! et il va ; à l'autre : viens ! et il vient ». Jésus admire la foi de cet homme et déclare n'en avoir pas trouvé même en Israël une si grande (1). L'Évangile présente donc ici un officier romain, un militaire de métier, et l'Évangile n'a pas un mot pour réprouver ce métier...

« A ce sentiment s'en oppose tout de suite un autre, qui semble tenir plus au cœur de l'Évangile. Saint Mathieu, dans le récit de l'arrestation de Jésus au Jardin des Olives, rapporte que l'un de ceux qui étaient devant Jésus, levant son glaive, frappa un serviteur du grand prêtre et lui coupa l'oreille. Alors Jésus lui dit : « Remets ton glaive à sa place, car tous ceux qui prendront le glaive périront par le glaive » (2).

« Le disciple de Jésus ne rend pas le mal pour le mal ; plus encore, il ne se défend pas. « Il a été dit : œil pour œil, dent pour dent, mais moi je vous dis de ne pas résister au méchant » (3). Si on ne doit pas résister, moins encore doit-on atta-

(1) LUC VII, 10 ; MATH. VII, 5-13.

(2) MATH. XXVI, 52.

(3) MATH. V, 38-39.

quer. Que devient alors la légitimité de la guerre? Ajoutez qu'au regard de l'Evangile la guerre est un fléau. On peut relire les textes relatifs à la prédiction de la ruine de Jérusalem et de la fin de tout, dans les synoptiques. »

L'attente et l'arrivée d'un pacificateur temporel en Israël, à l'époque du Christ, est plusieurs fois indiquée dans l'Evangile. Zacharie annonce que son fils Jean-Baptiste « ramènera les rebelles à la sagesse des justes et ainsi préparera au Seigneur un peuple bien disposé » (1). Par lui, « le soleil levant nous visita d'en haut pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort ; pour diriger nos pas dans le chemin de la paix » (2). L'Ange dit à Marie que celui qu'elle enfantera « recevra du Très-Haut, le trône de David, son père, et règnera sur la maison de Jacob éternellement » (3). Dans son cantique, Marie chante que le « Seigneur a renversé les puissants de leurs trônes, rassasié de biens les affamés et renvoyé les riches les mains vides » (4). Sur le berceau de Jésus, les Anges se réjouissent de la naissance d'un pacificateur : « Gloire à Dieu dans les cieus très hauts et paix sur la terre parmi les hommes qu'il agréé » (5). Aux Mages

(1) Luc I, 17.

(2) Luc I, 78-78.

(3) Luc I, 32,33.

(4) Luc I, 52.

(5) Luc II, 14.

qui demandent où doit naître « le roi des Juifs », on répond « à Bethléem », car, ajoute l'évangéliste, le prophète a écrit que « d'elle sortirait un chef qui paîtrait Israël le peuple du Seigneur » (1). Siméon ayant vu Jésus, déclare qu' « il peut s'en aller en paix, car ses yeux ont vu le Salut du Seigneur, salut préparé devant tous les peuples, lumière pour éclairer les nations et gloire d'Israël son peuple » (2).

Pour la plupart des Juifs, surtout pour les pharisiens, le pacificateur espéré doit apporter la prospérité, la domination et la jouissance temporelles. Plus d'un parmi les amis de Jésus a la même idée. Ainsi la mère de Zébédée, quand elle lui demande de donner à ses enfants une bonne place à sa cour, ainsi les Zébédée, quand ils veulent faire descendre le feu du ciel sur les cités qui refusent de le recevoir ; ainsi les disciples qui, sur le chemin qui allait à Emmaüs, disaient tout tristes : « Nous espérions que c'était lui le libérateur d'Israël » (3).

Le Dictionnaire de la Bible de Hastings, dont j'ai rapporté la synthèse sur l'idée de Paix, dans l'Ancien Testament, nous en offre une également pour le Nouveau.

« Celui-ci, dit-il, comme l'Ancien, voit dans la paix une caractéristique des temps messiani-

(1) MATH. II, 6.

(2) LUC II, 29-32.

(3) LUC XXIV, 21.

ques (1). Il faut probablement entendre en ce sens, le salut des disciples dans leur mission apostolique (2). L'Evangile du Messie est expressément appelé un évangile de paix (3). Jésus lui-même est le grand faiseur de paix, qui en prêchant la paix et à ceux qui sont près et à ceux qui sont loin, et en réconciliant les uns et les autres en Dieu, est devenu lui-même notre paix (4).

« Dieu est fréquemment appelé dans le Nouveau Testament le Dieu de Paix (5) et l'on y parle non seulement de la paix de Dieu mais de la paix du Christ (6).

« La grâce de Dieu soit avec vous et la paix de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ » (7). Aussi, dans ses mots d'adieu à ses disciples, Jésus représente la paix comme un don donné à eux, par lui-même. « Je vous donne ma paix. Je vous ai parlé de ces choses pour que vous ayez en moi la paix » (8).

« La paix, possession présente des Chrétiens, est une idée particulière au Nouveau Testament. Une seule fois, saint Paul en parle comme d'une

(1) LUC I, 79-II, 14-XIX, 58. — Act. X, 31.

(2) MATH. X, 12-13. — LUC X, 5-6.

(3) Eph. VI, 12 Act., X-36.

(4) Eph. II, 14 cf Mic. V, 5 p. VIII 20.

(5) Rom. XV ; 33, XVI, 29-II Cor. XIII II. PHILIP. IV, 9. — I Th. V, 23, II Th. III, 16. — Is. XII.

(6) PHILIP. IV, 7. — Colos. III, 15.

(7) Rom. I, 7.

(8) JOAN. XIV, 2, XVI.

bénédiction future que doivent attendre les Justes à la Parousie (1). En général elle marque un état du chrétien dans la vie présente.

« Dans ce sens Jésus la mentionne en sa promesse des adieux (2). « Je vous donne ma paix ». Saint Paul en explique l'idée (3). « Le souffle de l'esprit est vie et paix » (4). « Que le Dieu d'espérance vous remplisse maintenant de joie et de paix dans la croyance » (5). « Que le Dieu de paix vous donne la paix en tout temps et partout » (6). « Que la paix du Christ règne dans vos cœurs » (7). « Nous avons la paix avec Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ ». En plus, la paix implique la situation spéciale et tranquille d'une âme assurée de son salut par le Christ, ne craignant rien de Dieu et contente de son lot terrestre, quel qu'il puisse être. Elle est donc le résultat de la Rédemption du Christ et consiste d'abord dans un état de réconciliation intérieure avec Dieu. Souvent cependant on en parle dans une acception plus large, pour indiquer toutes les bénédictions qui accompagnent et suivent cette réconciliation » (8).

(1) Rom. VIII, 10.

(2) JEAN XIV, 27, XVI, 33.

(3) Th. III, 16.

(4) Col. III, 15.

(5) Rom. V, 1.

(6) Eph. II, 16-17.

(7) Rom. V, 1.

(8) 2 Th. III, 16. — Rom. I, 7. — I Cor. I, 3.

§ III. ESPÉRANCES DE LA PAIX ÉVANGÉLIQUE

SOMMAIRE

Le millénarisme déformation de la doctrine impliquée dans le titre de Prince de la Paix. — Les espérances permises. — Ces idées postulent la croyance au progrès même temporel de l'Humanité. — Le pessimisme social opposé à l'Evangile. — Témoignage des Pères en faveur de la paix chrétienne.

L'idée de la Paix future au sens large, temporelle aussi bien que spirituelle, nous semble avoir trouvé son expression parfois déformée dans la doctrine des millénaristes. Elle soutenait que les justes ressusciteraient avant les réprouvés et vivraient sur la terre avec le Christ pour maître et compagnon, dans une parfaite félicité et tranquillité pendant mille ans. Cette doctrine s'appuyait principalement sur un verset de l'*Apocalypse* où il est dit en termes exprès que « les justes reviendront à la vie et règneront avec le Christ pendant mille ans » (1). Elle s'autorisait aussi de toute la tradition prophétique et évangélique que j'ai rappelée. Il est vrai, certains millénaristes, avec Cérinthe, entendirent la félicité dont

(1) Apoc., XX, 3.

devaient jouir les ressuscités d'une manière basse et sensuelle. Mais d'autres, comme Papias, Justin et Lactance, admirent une félicité corporelle honnête. Ces deux opinions ont, en général, été condamnées par les théologiens et par les Pères, comme supposant une double résurrection des morts et une seconde descente du Christ sur la terre, que rien ne semble fonder en raison.

Il en est une troisième qui, écartant ces deux erreurs et s'appuyant sur les mêmes données scripturaires que les précédentes, affirme comme devant se réaliser en ce monde, une domination de l'Eglise et des idées de l'Evangile qu'elle représente, impliquant donc une paix parfaite, la disparition des guerres, la satisfaction humainement possible des besoins du corps et de l'âme ici-bas, la justice individuelle et sociale. Cette opinion a été librement soutenue dans l'Eglise.

« Nous croyons que l'Eglise catholique, la nouvelle Jérusalem, avant d'aller prendre possession dans le ciel, des gloires qui lui sont réservées, remportera sur la terre un plein triomphe et verra tous les peuples unis et heureux sous son empire. Voilà ce qui est pour nous l'objet d'une complète certitude qui ne le cède qu'à la certitude des dogmes de la foi et que nous espérons bien faire partager à nos lecteurs » (1).

(1) P. RAMIÈRE, S. J. *Les Espérances de l'Eglise*. — Introduction.

« Sans tomber, dit le P. Monsabré, dans l'erreur des millénaires qui rêverent un règne invincible du Christ sur la terre, ne nous est-il pas permis d'espérer que la Jérusalem spirituelle, fondée par le Verbe incarné, jouira enfin d'une paix chèrement achetée par vingt siècles de combats et de souffrances ?... » (1).

« Si l'on ose jeter plus loin les yeux dans l'avenir ; par delà les longues poussées du combat et de l'écroulement, on entrevoit une construction gigantesque et inouïe, œuvre de l'Eglise qui répondra par des créations plus belles et plus merveilleuses au génie infernal de la destruction. On entrevoit l'organisation chrétienne et catholique de la démocratie sur les débris des empires infidèles, on voit renaître plus nombreuse la multitude des nations égales entre elles, libres, formant une Confédération universelle dans l'unité de la foi, sous la présidence du Pontife romain également protégé et protecteur de tout le monde ;

(1) MONSABRÉ. *Carême*, 1899, cent unième conférence, p. 272. — « Plusieurs demanderont sans doute si cette note (erreur plus qu'hérésie), peut s'appliquer également aux diverses parties de cette doctrine millénariste, si l'interprétation matérielle des prophéties ne pourrait se légitimer en quelque façon, si une aussi longue tradition d'esprits sérieux et réfléchis est vraiment sans valeur, enfin si on ne devrait pas croire à un avenir bienheureux de l'Eglise catholique en la fin des temps ? D'aucuns trouveront la question oiseuse et beaucoup la jugeront insoluble ; ceux-ci auront sans doute raison. » Cf. LÉON GRY. *Le Millénarisme*, p. 136, Paris, 1904.

un Peuple Saint comme il y a eu un Saint-Empire. Et cette démocratie baptisée et sacrée fera ce que les monarchies n'ont pas su et n'ont pas voulu faire: elle abolira partout les idoles, elle fera universellement régner le Christ ; *et fiet unum ovile et unus Pastor* » (1).

« Ces perspectives, ajoute le P. Toulemont, S. J., citant Veuillot, sont trop belles peut-être et à vrai dire, nous ne croyons guère que l'avenir nous réserve de si radieuses merveilles. Tenons-nous en aux espérances modestes et tempérées » (2).

C'est aussi notre avis. Mais tout en admettant que l'Eglise, ici-bas, aura toujours à combattre pour y rester militante, et que « le règne de Dieu n'est ni le boire ni le manger », on peut cependant regarder cette opinion comme une application légitime, un développement normal de la doctrine impliquée dans ce titre de *Prince de la Paix*, spirituelle et temporelle, dont le protoévangéliste Isaïe saluait le Messie.

« L'espérance millénaire, c'est l'espérance sociale du christianisme. La religion promet le salut, d'une part, à l'intérieur, et c'est la victoire sur le péché et sur la mort et une bienheureuse vie à venir ; d'autre part, à la personne collective de l'humanité, et c'est une vie sociale parfaite, la victoire sur tout ce qui trouble et em-

(1) Louis VEUILLLOT. — *Univers*, 9 juillet 1869.

(2) *Etudes*, 1868, t. I.

poisonne les relations humaines, pleine satisfaction pour la faim et la soif de justice et égalité d'amour » (1).

Ces idées s'enlacent étroitement à la croyance au progrès même temporel de l'humanité. Sur ce point l'opinion de tous les chrétiens, catholiques ou protestants, évidemment avec des nuances, est unanime.

« Comme directeur et prêtre catholique, écrivait le P. Gratry, voici l'une des prières publiques que l'Eglise m'ordonne de prononcer à peu près tous les jours : *O Dieu exaucez les prières de votre Eglise, et faites que triomphant de toute erreur et de tout mal, nous puissions vous servir dans la sécurité et dans la liberté.* Que si ces immenses espérances, vous étonnent, n'oubliez pas que le genre humain n'est qu'au début de sa carrière, et que nous avons devant nous des siècles de siècles » (2).

Un confrère du P. Gratry, le P. Lescœur, avec plus de mesure, abondait dans son sens :

« Sans doute, la forme politique, et si l'on ose ainsi parler, la configuration sociale du monde a changé ; tout fait prévoir que l'Ancien Monde a été brisé pour toujours. Si le règne de Jésus-Christ sur la terre était lié au Saint Empire

(1) N. RAUSCHENBUSCH. *Le Christianisme et la crise sociale*, p. 139.

(2) P. GRATRY. *La Morale et la Loi de l'Histoire*, t. I, p. 285-287.

romain et au plan grandiose du pape saint Grégoire VII, on serait fondé peut-être à considérer son rôle comme terminé. L'histoire bien avant saint Paul ne nous a-t-elle pas répété mille fois que la figure de ce monde passe, *transit figura hujus mundi*, mais que la Vérité seule demeure, parce qu'elle est éternelle ? Sur quel raisonnement se fonder pour donner aux constitutions sociales du passé même les plus parfaites le caractère des Vérités fondamentales, des principes immuables ? On convient que la Révolution, en détruisant par le fer et par le feu l'ancienne société européenne, a mis un terme à mille abus de l'Ancien Régime vainement signalés, inutilement combattus jusque là. Croit-on que ce bienfait dont il faut rendre grâce, non aux hommes mais à la Providence toute seule, n'en aura pas d'autres, n'en présage pas de plus grands ? Jusqu'à présent, selon le beau mot de Maistre, la Providence n'a jamais effacé que pour écrire ; pourquoi cet ordre serait-il changé ? N'est-ce pas une observation mille fois faite, mais toujours plus digne d'attention, qu'une des marques de la divinité du christianisme, c'est le soin qu'a pris son auteur de ne révéler que des principes éternels, immuables, applicables à toutes les civilisations, à tous les états de société, sans jamais imposer aucune institution, aucune forme politique ? Or, tant qu'il ne sera pas démontré que les principes

éternels et immuables sont incompatibles avec les nouvelles opérations des sociétés modernes, avec ce progrès de liberté, d'égalité, de fraternité que demandent non pas les terroristes de 93, mais l'unanimité des cahiers de 89, rédigés par la main du clergé catholique, aussi bien que des autres ordres, de quel droit viendrait-on prédire que le monde chrétien est à bout, que le règne de Dieu sur terre est fini et qu'il n'y a plus qu'à se préparer à la catastrophe finale » (1).

Synthétisant ces doctrines progressistes et mettant tout au point, le P. Toulemont, jésuite, écrivait, en 1868 :

« Nous croyons qu'il y aura tôt ou tard un progrès considérable dans la diffusion de la vraie lumière, que l'Evangile sera prêché d'une manière beaucoup plus complète parmi d'immenses populations, qui ne le connaissent pas... et qu'enfin le royaume de Dieu sur la terre deviendra plus universel, plus prospère et plus florissant qu'il ne l'est de nos jours. *Rien n'empêche assurément d'attendre au point de vue social, beaucoup de fruits salutaires qui seront les effets naturels de cet accroissement de vie catholique...* » (2).

(1) P. LESCOEUR. *Le règne temporel de J.-C.*, p. 300, cité par le P. Toulemont, S. J. (*Etudes*, 1868), qui ajoute : « Nous ne pouvons qu'adhérer sans réserves à ces judicieuses réflexions. »

(2) P. TOULEMONT, S. J. *La question de la fin du monde et du règne de Dieu sur la terre.* — *Etudes* (1868), t. I. — L'au-

*
* *

M. Maurras a abordé dans la *Préface* de son *Chemin de Paradis* (1920), la question du progrès de l'Humanité intimement reliée à la question de la Paix et de l'Évangile, je viens de le montrer.

Le progrès est un thème où rhéteurs de droite et de gauche exécutent de brillantes et faciles variations. Les uns affirment l'évolution matérialiste la plus absolue et soutiennent cependant que rien n'est changé en l'homme ; beaucoup de faits paraissent leur donner raison. Les autres, partant aussi de l'évolution et plus logiquement, déclarent que tout est changé en lui et ils accumulent des faits aussi probants. Laissons de côté, ce que M. Maurras ne fait pas, la question des progrès et développements physiques. Elle se rattache à la question générale de l'évolution, qui ne doit effrayer, dans ses limites scientifiques (1), ni un spiritualiste, ni un chrétien. Seul, le christia-

teur, bien que n'admettant pas tout à fait le point de vue optimiste du P. Ramière, combat cependant le point de vue des pessimistes qui annoncent la fin du monde prochaine et l'incorrigibilité d'une société qui a subi l'emprise de la Révolution. Le même auteur ajoute plus loin : « L'école pessimiste se trompe profondément, croyons-nous, en ne distinguant point la cause de la Démocratie d'avec celle de la Révolution. »

(1) Cf. *Le Darwinisme au point de vue de l'orthodoxie catholique*, par Henry DORLODOT, prof. à l'Université de Louvain, 1920.

nisme, à notre sens, résout les antinomies posées. L'homme que connaît l'histoire possible n'a pas changé dans les lois qui président à son développement physique. Il a changé en bien ou en mal, dans la mesure où son être moral a accepté ou repoussé la loi de son esprit, aussi vieille que sa nature physique et qui l'organise et la discipline. Elle eût pu être de pure conformité aux exigences morales naturelles. En fait, elle fut une loi non pas contraire à ces exigences, mais les dépassant pour mieux les harmoniser, tout en s'adaptant à elles. Ces idées éclairent les erreurs dissimulées en ces lignes, à première vue très innocentes.

« Les lois de la nature humaine n'ont pas varié davantage, ni cette nature elle-même. Si l'on exclut, comme il le faut, une « préhistoire », qui est toute pourrie d'hypothèses pleines de vent et si l'on tient compte du perfectionnement religieux et moral, dû au catholicisme, le type de l'homme se présente comme un composé stable. Il suffit de le regarder. L'être ennuyé et trépidant que nous montre Lucrèce, précède de dix-huit siècles l'homme de Pascal et ce sont deux frères jumeaux qui inventent, voyagent, se tourmentent pour se distraire. Soutiendra-t-on que, dans le petit écart de compas des trois siècles postérieurs à Pascal, il s'est produit des variations essentielles, inédites capables de tout transformer. »

On confond ici, de toute évidence, les lois physiques et morales. En attribuant exclusivement les perfectionnements humains au « catholicisme » entendu avec M. Maurras, sans racines dans le judaïsme, amputé de l'Évangile, pure hiérarchie latine et humaine, on oublie ou on méprise l'âme du catholicisme, l'âme de son Eglise, ce souffle puissant de l'Esprit, qui depuis l'Eden a poussé ceux qui lui ouvraient leurs ailes, vers les sommets, non seulement en Israël, mais encore dans la gentilité. Cette action de l'Esprit fut multipliée, centuplée par l'Incarnation de sa Parole éternelle, en Jésus-Christ, que l'Évangile et l'Eglise perpétuent.

« La grande roue, qui tourne et tourne, poursuit-il, n'a pas fait de chemin, quoique rien ne l'arrête. L'important qui ne varie pas est de savoir où est l'intérêt de l'homme et où il n'est point. Où son bien, où surtout son mal. Toutes choses étant supposées égales d'ailleurs, faut-il rêver de rendre les tours de la roue plus rapides ? Faut-il désirer de les devancer ? Est-ce le contraire ? »

Fixons ici les contradictions du philosophe. D'un côté, le monde est régi par un capricieux hasard, il n'y a pas de Providence rationnellement démontrable, il n'y a pas de « loi dynamique de l'homme conçu comme un seul être et s'accroissant toujours », « rien n'est définitif ». De l'autre, les lois de la nature humaine n'ont pas

plus varié que les lois de la physique, « la grande roue qui tourne n'a pas fait de chemin, quoique rien ne l'arrête » ; l'instabilité n'est permise qu'aux êtres inférieurs, mais elle est permise et donc possible ; « il y a des lois de l'histoire, mais la Loi de l'histoire n'existe pas. » ! L'étourdissant amalgame ! On s'obstine à ne pas voir l'esprit gouvernant les êtres du dehors et du dedans, selon leur nature ; l'esprit se venge en entortillant l'obscurité dans ses paralogismes. Ici, la loi même qui gouverne l'homme est conçue selon le mode archaïque du scientisme et du déterminisme Cartésien, Kantiste et Tainien ; ailleurs, selon le mode pragmatiste et utilitaire de la philosophie moderne. Lisez ces lignes, vides de sens, si elles ne signifient que l'intérêt de l'homme doit régler, plier et façonner les lois, les mettre au service des forces de vie.

« Naviguer et conduire au port, durer et faire durer, voilà des miracles. Ceux qui déclarent le contraire servent les seuls intérêts des forces de mort.

« Ils reculent dans la direction du néant. La semence de leurs rêves fallacieux doit être connue et entendue comme malfaisante ; ni le nom, ni le prétexte de l'espérance ne saurait arrêter l'évidence de leur recul. »

Si le caprice, le hasard ou la nécessité gouvernent et domptent l'homme, comme les autres

êtres, ces considérations sont purs jeux de mots pour dilettantes.

Mais M. Maurras entasse les contradictions, en une page à citer :

« L'homme, l'homme pensant, consciencieux et sincère, n'a pas le droit de dire des espérances célestes qu'elles n'ont pas d'objet. Il sait qu'elles ne sont pas justiciables de l'expérience ni même du calcul. Mais si, par contre, quelque programme d'avenir nous est offert qui sous-entende des changements radicaux dans les lois générales de notre vie, il est du devoir de l'esprit de les nier du tout au tout : la plausibilité de ces espérances terrestres est contredite, est démentie, par ce que nous savons, par ce que nous voyons, par tout ce dont il nous est possible de raisonner. Si par un comble de misère et d'ironie, ces objections rationnelles au Millénaire manquaient de force pour émouvoir les cœurs bien placés, il ne faudrait pas craindre d'y intéresser le sens vital élémentaire ni hésiter à établir que la plus faible chance d'accomplir de semblables vœux signifierait le plus grand péril pour tout ce que l'existence comporte de ferme et de sûr, toute nécessité de révoquer en doute le chœur des lois connues, atteindrait simultanément les génératrices certaines du bien et du beau. L'homme, n'a rien créé qu'en fondant les calculs, pères de son labeur, sur la stabilité des éléments ou la fidélité de leur course. Tout notre pouvoir

vient de là. Il disparaîtrait sans cela. Que deux et deux cessent de faire quatre, que le cours des saisons soit seulement interverti, quel sera notre désarroi ! »

Les sophismes se tapissent et circulent sous toutes ces lignes. « Les espérances célestes » ne sont justiciables ni du calcul, ni des expériences physiques, mais elles ne sont hors des portées, ni de la raison guidée par l'esprit et la foi, ni des expériences intérieures, puisque le cœur est inquiet tant qu'il n'a pas son repos. Sans rêver d'un programme d'avenir qui sous-entende « des changements radicaux dans les lois générales de la vie », rien ne peut nous empêcher de concevoir des améliorations fondamentales de la vie morale et physique. Pour le chrétien, le règne de Dieu, la volonté de Dieu, se réalise non seulement au ciel, mais sur la terre : *fiat voluntas tua in terra*. Si pareille réalisation n'était pas dans l'ordre du possible, il eût été fou de la demander.

Un sophiste peut montrer que « les espérances terrestres sont démenties par tout ce que nous savons, par tout ce que nous voyons. » Mais un autre sophiste montrera avec autant de raisons que « les espérances terrestres » non sans doute du millénaire, mais d'une plus haute civilisation, se sont réalisées tout le long de l'histoire. La vérité est entre ces deux extrêmes. Il serait insensé d'attendre de l'homme isolé ou en société, une per-

fection et la réalisation d'espérances que sa nature, même poussée en haut par l'esprit, ne peut atteindre ; mais il serait insensé de nier le travail et l'achèvement de l'esprit chez les individus et chez les peuples. L'une ou l'autre alternative ne donnerait plus à M. Maurras le droit d'affirmer sans se contredire que le catholicisme, même institution humaine, est un instrument de civilisation. Du point de vue chrétien, la deuxième négative impliquerait de plus l'impossibilité de la Rédemption du lignage humain, son salut par Jésus-Christ. L'homme fût-il français ou grec, d'Athènes ou de Provence, sera figé, cristallisé dans son animalité, ne se distinguant d'une autre bête que par ses pattes et par son habileté à exprimer des sons et à tracer des lettres plus ou moins rythmées.

L'optimisme de Michelet, de Quinet, de Hugo, après les révolutionnaires primaires, est détestable ; le pessimisme des Comte, des Renan et de Maurras, l'est autant. Les uns voient en l'homme un dieu à flagorner, les autres une bête à mépriser et à malmenier, sauf à se croire eux-mêmes des dieux. Il ne mérite ni ces excès d'honneur, ni ces indignités. Dans un vase fangeux, il porte une fleur qui s'épanouit péniblement, lentement, ici-bas, sous les rayons du soleil de l'esprit, en attendant, pour les chrétiens, la floraison rutilante et éternelle.

On voit dès lors que les objections rationnelles

au « millénaire » ne tiennent aucun compte de notre nature morale et religieuse. Cette hallucination fut une déformation de la noble et universelle espérance de voir l'heure où l'homme, devenu meilleur, vivrait purifié sous la houlette d'un Pasteur divin. La vieille Bible et l'Evangile sont remplis de cette idée et elle fonde celle de Progrès. « Soyez parfaits, comme notre Père Céleste est parfait. » « Si vous voulez être parfaits, vendez ce que vous avez. » « Je suis venu, afin qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance. » Toutes paroles qui prouvent à l'évidence que dans l'ordre de la chute, corrigé par la Rédemption, Jésus admettait une certaine perfection humaine. Sur le progrès humain je citerai ces paroles d'un grand théologien philosophe, l'espagnol Balmès, mort en 1848 : « Le progrès n'est pas la loi des sociétés particulières, mais de l'humanité. Je tiens pour démontré qu'elle a toujours progressé, que son état fut meilleur en Moyen Age qu'au temps de l'antique civilisation et que son état actuel l'emporte également sur tous ceux qui l'ont précédé. » (1)

« Le progrès, dit Ozanam est un effort par lequel l'homme s'arrache à son imperfection présente pour chercher la perfection, au réel pour s'approcher de l'idéal, à lui-même pour s'élever à ce qui vaut mieux que lui. Il n'y a pas de pro-

(1) Balmès, *Societad*, p. 200.

grès si l'homme s'aime, s'il est content de son ignorance et de sa corruption. Les Anciens concurent sans doute les attraits de la perfection ; ils en approchèrent sur plusieurs points ; mais elle ne se montrait à eux que dans une image troublée et obscurcie, et les âmes qu'elle avait un moment soulevées, appesanties par l'égoïsme païen, finissaient par retomber sur elles-mêmes. Afin que l'homme sortit de lui-même, qu'il en sortit non pour un moment, mais pour toujours il fallait que la perfection pure lui apparût, et que Dieu se révélât. Je crois au progrès des temps chrétiens ; je ne m'effraye pas des chutes et des écarts qui l'interrompent. Les froides nuits, qui remplacent la chaleur des jours, n'empêchent pas l'été de suivre son cours et de mûrir ses fruits » (1).

« Toute nécessité de révoquer en doute le chœur des lois connues, dit M. Maurras, atteindrait simultanément les génératrices certaines du bien et du beau. L'homme n'a rien créé qu'en fondant les calculs pères de son labeur, sur la stabilité ou la fidélité de leur cause. »

Le bien et le beau n'ont que de lointains rapports avec le chœur des lois connues. Le bien est l'accomplissement par la volonté de ce qui doit être ; les lois ne disent que ce qui est. Le beau est la splendeur de l'ordre exprimé et senti. La loi

(1) Ozanam cité par l'abbé PERREYVE dans ses *Etudes Historiques*, p. 1 et 21.

est une abstraction et une synthèse de faits. Dent de « la roue qui tourne », l'homme n'a pu que tourner avec elle et lui attribuer une création quelconque, fondée sur la stabilité des calculs, et nécessairement poser une loi qui est hors du « Chœur des lois connues ». On voit comment, dans la pâte desséchée de ses mots, M. Maurras laisse tomber les naïves antinomies de sa philosophie positiviste.

Je ne me charge pas davantage d'accorder la conception déterministe et fataliste des lois gouvernant tous les êtres, même l'homme, avec celle dont on nous parle plus haut, de « savoir où est pour lui son bien ou son mal. » Connaissance futile, celle qui heurte la Fatalité ou le caprice ?

Le paragraphe final est un chef-d'œuvre de verbalisme.

« Pensée, art, civilisation, tout commence par un acte de foi à l'immuable essence des choses. Bien que leur chaos et leur tumulte apparaissent la plus facile et la plus probable des échéances, le miracle de l'ordre l'emporta jusqu'ici, et sa foi confrontée aux aventures de la vie n'a connu que des ratifications lumineuses. « Eadem sint omnia semper ! » Le genre humain repose sur cette protection qui enveloppe ses entreprises. Imparfaites, hélas ! elles sont, mais ne le sont que par le concours d'un arrangement qui est bon, s'il n'est pas le bien pur et simple. »

En substance on n'a pas foi en Dieu, car « la notion du fini est la seule sensée », mais on a foi en « l'immuable essence des choses ». Leur chaos est la plus probable des échéances, mais « le miracle de l'ordre l'emporte jusqu'ici ». Et demain... ? Telle est la « protection » promise aux entreprises du genre humain !

Le paragraphe IX du livre de M. Maurras est un hymne au conservatisme, en ce style d'hiéroglyphe qui cache de mortelles erreurs.

Il s'ouvre par cette phrase : « La folle confiance en ce que l'on a supposé *devoir être* a été cause d'impiété envers *ce qui est* ». Cette impiété nous a valu, d'après lui, la destruction de la bibliothèque de Louvain et d'autres ruines. Le Conservatisme buté n'a donc jamais déchaîné les révolutions et ensanglanté les peuples ? Faut-il ouvrir l'histoire d'hier et d'aujourd'hui ? Les conquêtes de la civilisation matérielle et morale sont dues à l'homme qui ne se contenta pas d'emmagasiner les faits dans sa cervelle, mais se servant d'eux et parfois les bravant, s'éleva dans tous les ordres, à ce qu'il concevait son mieux être, son idéal ou la volonté de son Dieu. S'il eut tremblé devant cette « impiété », Prométhée n'aurait jamais ravi le feu et nous vivrions une existence inférieure à celle des troglodytes. Les purs

réflexes, non les instincts d'un ordre plus élevé, seraient la seule loi de l'homme.

« Maintenir, c'est créer; c'est aussi conserver aux créations de l'avenir le point de départ et l'assise digne d'elle ». Maintenir, c'est créer, quand on maintient ce qui mérite de vivre, je l'accorde ; quand on maintient ce qui doit mourir, je le nie. Le reste du sophisme s'évanouit dès lors. Pour beau et majestueux que soit un vieux chêne, où la sève ne circule plus, le « maintenir » ne serait pas créer, mais sacrifier à la mort qui l'étreint et sous son ombre, étouffe la vie.

Le Conservatisme, simple gardien et admirateur de belles momies, n'est qu'un geôlier et un fossoyeur de l'humanité. Il n'avait pas cet esprit Celui qui invita à « laisser les morts enterrer les morts ! ».

« De cimes fermement tenues, dépendra notre accès au plan supérieur ». Oui, si ce sont des cimes de lumière et de vie et non des amoncellements de boue et de cadavres.

L'on aura beau écrire : « Quand l'ancienne inquiétude aura achevé de se dissiper, la querelle du moralisme et de l'intelligence s'apaisera : peu à peu et par sa nature, le problème du bien rentrera dans celui du vrai ». Si l'inquiétude de ce qui doit être et n'est pas, disparaissait du cœur de l'homme, il descendrait fort bas au-dessous de

l'animal, qui réalise sa loi d'harmonie, l'instinct, sans le savoir. M. Maurras peut croire qu'il existe un « moralisme » à qui le problème du bien n'est pas celui du vrai. Mais aucun moraliste spiritualiste n'affirme que « ce qui est, soit l'unique vérité », à découvrir. « Chercher le royaume de Dieu et sa justice » n'est pas chercher « ce qui est » mais l'ordre et la paix qui ne sont pas encore.

*
* *

« Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix; je ne vous la donne pas comme le monde la donne », disait Jésus aux siens. Et quelle paix donne « le monde », entre individus, classes et nations, sinon celle qui naît de la crainte des gendarmes ou des baïonnettes, des traités qu'on respecte tant qu'on est le plus faible, de l'ordre extérieur réalisé par la ruse ou la force, la paix qui régnait à Varsovie ou dans les ergastules. La paix de Jésus est celle qu'Il a réalisée en sa personne, où tout est équilibré et ordonné, et celle qu'Il veut que nous réalisions en nous-mêmes.

Quel fidèle du Christ oserait dire que la concorde, entre les individus et entre les peuples, n'est pas parmi les postulats de la révélation judéo-chrétienne ? Qui oserait contester que

poursuivre cet idéal soit conforme à l'idéal du Christ dont le salut « la Paix soit avec vous », sera répété à travers tous les siècles ?

Qu'on me permette de réunir ici quelques témoignages des Pères de l'Eglise et des Saints en faveur de la paix.

Entendez saint Augustin dans le *De Verbo Domini secundum Joannem*. « Il ne pourra pas parvenir à l'héritage du Seigneur celui qui ne voudra pas observer le testament de paix ; il ne pourra pas avoir de concorde avec le Christ celui qui sera en désaccord avec le chrétien ; la paix et la sérénité de l'esprit sont les compagnons de la charité » (1).

« Interrogez tous les hommes : Voulez-vous la paix ? Tout le genre humain vous répond d'une voix unanime : Je la souhaite, je la désire, je la veux, je l'aime. Aimez donc aussi la justice, car la justice et la paix sont deux amies ; si vous n'aimez point l'amie de la paix, la paix ne vous aimera point et ne viendra point à vous (2). »

« Il faut chercher la paix, et il ne suffit pas de la chercher, il faut encore, après l'avoir trouvée, la poursuivre de toutes nos forces dans sa fuite » (3).

« Le bien de la paix se conservera là où l'on

(1) Cf. *Corn. a L., in Joa.* XIV, 27.

(2) *S. Aug. sup.*, Ps. 84.

(3) *S. Hieron., Epist.* 4 ad Rustic.

n'accorde rien à la puissance, mais tout à la justice » (1).

« Faut-il rappeler la grandeur du bien de la paix et combien il importe à des hommes qui sont fils de Dieu ? Rien n'est le propre d'un chrétien, comme de chercher à réaliser la paix » (2).

« Dangereuse et condamnable est l'erreur de ceux qui se sont imaginés ou s'imaginent que l'agrandissement de leur empire, leur gloire et la célébrité de leur nom, et comme l'on dit vulgairement, le droit des convenances, sont de justes causes d'entreprendre la guerre, cette institution à laquelle, selon le mot de saint Augustin (*de Civitate Dei* IV, 6) on ne peut donner d'autre nom que celui « de brigandage en grand » (3).

Citons une vieille plainte : « la plainte de la chrétienté contre la guerre » (4). Elle n'est pas d'un Docteur de l'Eglise, mais elle exprime si bien et de façon si touchante le sentiment chrétien par rapport à cette grande question, que nous ne croyons pas déplacé de la citer après les

(1) S. Gregor. Epist. 31 ad Felicem episcop.

(2) Apud D. Joan. Damasc. lib. I Parall.

(3) BILLUART, t. 5. De Bello, p. 367.

(4) Le V^{te} J. DE ROMANET a recueilli un grand nombre de morceaux de ce genre dans les différentes littératures de l'Europe et dans la littérature latine du Moyen Age. — Son travail paraît dans la série *Pax* sous le titre : *Requête de la Chrétienté pour la Paix*.

Pères de l'Eglise et les Saints (1) :

*Princes ne roys n'ont jamais mérite
D'avoir le nom de christianité
S'ilz n'aiment paix ; Jésus l'a commandée
Paix est sur tout par luy recommandée,
Et, par ce, Paix doibt être demandée,
Sur tout par vous, si christiens vous estes.
Paix donne joie et de biens uberté ;
Par paix avons franchise et liberté.
En temps de paix Jésus voulut descendre
De paradis, et en vierge corps prendre
Pour rachepter les humains des enfers ;
En ditz et faictz il nous voulu apprendre
A paix aymer et guerre n'entreprendre ;
Par paix il mist nos ennemis en fers ;
Pour donner paix plusieurs maulx a souffers.
Voire pris mort en croix par vitupere
Pour appaiser Dieu éternel son pere
Lequel avoit la guerre à tous humains.
Or donc paix vint de l'éternel impere. (2)
Vivez en paix, ou aurez impropere
Soyez (3) françoys, espagnolz, ou romains.*

La paix, désirable pour tous les hommes — la paix fille de la Sagesse et de la Justice « Pax omnium rerum tranquillitas ordinis » — n'est-elle pas avant tout le privilège des chrétiens ? ne doit-elle pas être le mot d'ordre des chrétiens ?

Après le Maître, — les Apôtres, les premiers disciples, les premiers chrétiens, les Papes, tous

(1) RONSARD. *Ode à la Paix*.

(2) Imperium.

(3) Que vous soyez.

les Papes sauf de très rares exceptions, les Saints et le bon peuple chrétien, en ont ainsi jugé. Qu'importe alors le jugement du monde et des puissants ! *L'iniquité* qui, toujours, *se ment à elle-même*, donnera tôt ou tard raison à la cause de la Paix.

Ramassant dans un cri d'âme la grande espérance des siècles chrétiens, Lacordaire pouvait dire : « Je crois à la paix, parce que je crois à l'Évangile » (1).

Après tant de témoignages pourrions-nous ne pas affirmer que la paix des peuples est dans l'horizon de l'Évangile et qu'un chrétien, dans la mesure de ses moyens et de son influence, a *le devoir* de travailler à sa réalisation (2).

(1) *Panégyrique de saint Thomas.*

(2) Toute la partie de la messe qui s'étend du *Pater* à la *Communion* est consacrée à solliciter la Paix. On trouvera dans le beau livre du chanoine Simon, curé de Saint-Gilles (Bruxelles), sur *Le Sacrifice*, un très intéressant commentaire de ces prières « pacifiques ».

Epilogue

L'Amour fondement de la Justice

L'observation de la Loi de Justice est conditionnée par l'observation de la Loi d'Amour.

Lisons ici les paroles d'une psychologie si exacte et si profonde de l'auteur de *l'Imitation* sur l'Amour :

« C'est quelque chose de grand que l'amour et un bien au-dessus de tous les biens. Seul, il rend léger ce qui est pesant, et fait qu'on supporte avec une âme égale toutes les vicissitudes de la vie.

« Il porte son fardeau sans en sentir le poids, et rend doux ce qu'il y a de plus amer.

« L'amour de Jésus est généreux ; il fait entreprendre de grandes choses, et il excite toujours à ce qu'il y a de plus parfait.

« L'amour aspire à s'élever, et ne se laisse arrêter par rien de terrestre.

« L'amour veut être libre et dégagé de toute affection du monde, afin que ses regards pénètrent jusqu'à Dieu sans obstacle, afin qu'il ne

soit ni retardé par les biens, ni abattu par les maux du temps.

« Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, plus élevé, plus étendu, plus délicieux; il n'est rien de plus parfait ni de meilleur au ciel et sur la terre, parce que l'amour est né de Dieu, et qu'il ne peut se reposer qu'en Dieu, au-dessus de toutes les créatures.

« Celui qui aime, court, vole ! il est dans la joie, il est libre et rien ne l'arrête.

« Il donne tout pour posséder tout ; et il possède tout en toutes choses, parce qu'au-dessus de toutes choses il se repose dans le seul Être souverain, de qui tout bien procède et découle.

« Il ne regarde pas aux dons, mais il s'élève au-dessus de tous les biens jusqu'à celui qui donne.

« L'amour souvent ne connaît point de mesure ; mais, comme l'eau qui bouillonne, il déborde de toutes parts.

« Rien ne lui pèse, rien ne lui coûte ; il tente plus qu'il ne peut : jamais il ne prétexte l'impossibilité, parce qu'il se croit tout possible et tout permis.

« Et à cause de cela il peut tout, et il accomplit beaucoup de choses qui fatiguent et qui épuisent vainement celui qui n'aime point.

« L'amour veille sans cesse ; dans le sommeil même il ne dort point.

« Aucune fatigue ne le lasse, aucuns liens ne l'appesantissent, aucunes frayeurs ne le troublent ; mais tel qu'une flamme vive et pénétrante, il s'élance vers le Ciel, et s'ouvre un passage à travers tous les obstacles.

« Si quelqu'un aime, il entend ce que dit cette voix.

« L'amour est prompt, sincère, pieux, doux, prudent, fort, patient, fidèle, constant, magnanime, et il ne se recherche jamais : car dès qu'on commence à se rechercher soi-même, à l'instant on cesse d'aimer.

« L'amour est circonspect, humble et droit, sans mollesse, sans légèreté ; il ne s'occupe point de choses vaines ; il est sobre, chaste, ferme, tranquille, et toujours attentif à veiller sur les sens.

« L'amour est obéissant et soumis aux supérieurs : il est vil et méprisable à ses yeux. Dévoué à Dieu sans réserve, et toujours plein de reconnaissance, il ne cesse point de se confier en lui, d'espérer en lui, lors même qu'il semble en être délaissé, parce qu'on ne vit point sans douleur, dans l'amour.

« Qui n'est pas prêt à tout souffrir et à s'abandonner entièrement à la volonté de son bien-aimé, ne sait pas ce que c'est que d'aimer.

« Il faut que celui qui aime embrasse avec joie tout ce qu'il y a de plus dur et de plus amer

pour son bien-aimé, et qu'aucune traverse ne le détache de lui » (1).

Le christianisme, à bien meilleur titre que les autres religions et même que le judaïsme, est une religion d'amour. Je l'ai montré ailleurs.

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de tout ton esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement disait Jésus après Moïse. Mais le second lui est semblable : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. De ces deux commandements, dépendent la Loi et les Prophètes » (2). L'objet de la Loi et de l'apostolat des Prophètes était le règne de la Justice dans les cœurs. Qui n'aime pas Dieu de quelque manière, n'est pas disposé à reconnaître sa supériorité et à accepter ses volontés. Qui aime Dieu fait ses moindres désirs.

« De l'union avec Dieu, dit Bossuet, on voit naître bientôt en l'âme toutes les vertus. Là est la véritable prudence ; car on apprend à tendre à sa fin, c'est-à-dire à Dieu, par la seule voie qui y mène, c'est-à-dire par l'amour. Là est la force et le courage, car il n'y a rien qu'on ne souffre pour l'amour de Dieu. Là se trouve la tempérance parfaite ; car on ne peut plus goûter les plaisirs des sens qui dérobent à Dieu les cœurs et

(1) Traduction de LAMENNAIS.

(2) MATH. XXII, 37-41.

l'attention des esprits. Là on commence à faire justice à Dieu, au prochain et à soi-même : à Dieu, parce qu'on lui rend tout ce qu'on lui doit en l'aimant plus que soi-même ; au prochain parce qu'on commence à l'aimer véritablement, non pour soi-même, mais comme soi-même ; après qu'on a fait l'effort de renoncer à soi-même ; enfin on se fait justice à soi-même, parce qu'on se donne de tout son cœur à qui on appartient naturellement... L'amour de Dieu fait donc naître toutes les vertus et, pour les faire subsister éternellement, il leur donne pour fondement l'humilité » (1).

Qui n'aime pas Dieu, ne peut aimer le prochain. Qui n'aime pas le prochain et ne voit pas en lui un frère, un membre de sa famille, ne sert que ses intérêts. Pour les assurer, tout est permis, vols, calomnies, dénis de justice. Inférieur et sujet, on considère le maître comme l'ennemi à combattre ou à supplanter. On ne craint que son regard ou son fouet, on n'exécute que les volontés protégées par la force. Maître, prince, magistrat ou patron, on n'emploie pas son autorité à servir son inférieur, mais à l'exploiter.

L'homme qui aime l'homme, outrepassant les limites de son devoir et de sa dette stricte, se hâte au secours des pauvretés et des misères. Il devient

(1) BOSSUET. *Sermon pour la profession de Madame de la Vallière.*

capable de vouloir du bien à qui lui veut du mal, et à son pire ennemi. Son amour, flamme ardente et éclairante, le pousse à obéir, même loin des yeux et du fouet. Le chef, de son côté, incline sa force et sa supériorité aux pieds de son inférieur pour être à portée de ses besoins.

Voilà comment à l'amour de Dieu et du Prochain, comme aux premiers anneaux d'une chaîne, sont suspendus *γρημαξαντι* la Loi et les Prophètes.

Une société où les cœurs ne palpitent pas d'amour, est une société où l'intérêt et l'égoïsme sont les seuls mobiles. L'on y cherche en vain une justice individuelle et sociale qui ne soit pas formalisme légal. Regardez. Il existe beaucoup de lois et d'œuvres, dont l'objet est l'amélioration du sort de l'homme, et cependant combien peu d'équilibre et de vraie justice dans les faits ! Capitalistes et prolétaires, quand leurs intérêts sont en jeu, se soumettent à la loi qui mâte leurs exclusivismes, mais avec le secret désir de lui échapper. Aucun principe vital ne la sauvegarde. Chacun se cloître avec son intérêt et nul n'est autorisé à franchir la clôture, ni Dieu en qui on ne croit pas, ni l'homme qu'on n'aime pas. Le besoin oblige parfois à la franchir. La Charité et la Justice qu'on pratique alors, ne sont qu'un trompe-l'œil. Souvent on a profit à se dispenser même du geste rituel de la solidarité fraternelle. Ni l'intérêt

ni les lois ne la réaliseront, là où l'amour de Dieu et des hommes sera absent des cœurs.

Il est l'énergie, la forme, disent les scolastiques, de toutes les vertus, en particulier de la Justice.

« La charité chrétienne « vertu théologale » a pour objet de nous unir immédiatement à Dieu, Bien suprême, *fin dernière* de l'homme. La justice chrétienne « *vertu cardinale* » ne vise qu'une *fin particulière*, qu'un bien d'ordre créé, qu'un moyen d'atteindre la fin suprême ? Or, en bonne logique, la fin suprême englobe, domine, gouverne et imprègne toutes les fins particulières ; elle *meut*, elle règle tous les moyens qui lui sont subordonnés. Et c'est pourquoi la charité est une vertu dominatrice, première, et qui tient, sous sa dépendance et comme sous son influx *vital* toutes les autres vertus, même les « *vertus cardinales* », y compris la justice. Saint Thomas et les scolastiques s'accordent à donner à la charité le beau nom de « vertu générale », (1) parce que, du point de vue transcendant du Bien divin qui est son objet direct, elle embrasse, pénètre tout l'ordre moral » (2).

L'amour n'est pas un sentiment libre comme on l'affirme, (3). Il est aussi obligatoire mais d'une autre manière, que la justice dont il conditionne

(1) *Cont. Gent.* I. III C XXX.

(2) *Revue de la Jeunesse*, septembre 1908

(3) BOUTROUX. Voir citation t. III, p. 13.

l'exercice. En Dieu, la justice et la charité ne se distinguent pas. L'ordre d'aimer le prochain implique l'obligation de lui vouloir du bien, lui vouloir du bien implique l'obligation de lui rendre ce qu'on lui doit.

Ce sont deux aspects d'un même commandement. Pourquoi dit-on cependant que la charité est facultative et la justice obligatoire ? Parce que si notre semblable a droit à telle aumône, à telle marque de sympathie, à nos sentiments de bienveillance, il n'a pas droit à ce bien en particulier. Sauf le cas de nécessité vitale, nous sommes libres de le donner ou de le refuser, sans qu'il ait à réclamer. Nous ne lui faisons aucun tort. Au contraire, si nous lui causons un préjudice, nous devons le réparer et refaire l'équilibre rompu. Il faut de même obéir aux lois dont l'objet est d'établir la paix et la concorde entre les citoyens.

« La charité, au moins la charité naturelle, est indispensable à l'ordre et à la conservation de la société ; c'est ce que remarque excellemment saint Thomas : « Il ne suffit pas que les prescriptions de la justice conservent les citoyens, la paix et la concorde, il faut, de plus, que l'amour règne parmi eux. Sans doute, la justice empêche les hommes de se nuire entre eux, mais elle ne les porte pas à s'entr'aider. Il arrive souvent, en effet, que l'homme a besoin d'un secours qui ne tombe pas sous une obligation de justice. Il était donc nécessaire

pour réaliser cette assistance réciproque, d'ajouter à la justice la faculté de l'amour mutuel par lequel chacun doit aider son prochain, même en l'absence d'un devoir de justice ». Léon XIII expose la même vérité : « Il est évident dit-il, que la société civile manque de fondements solides, si d'une part elle ne s'appuie pas sur les lois immuables du droit et de la justice, et si, d'autre part, les volontés humaines ne sont unies par un sincère amour destiné à rendre plus suave et plus droit l'accomplissement des devoirs » (1).

« Supposons que la justice, tant sociale qu'individuelle, exerce un empire incontesté dans l'ordre économique de la société, et que tous les droits par rapport aux maîtres et aux ouvriers soient parfaitement respectés. Qu'arrivera-t-il ? La misère va-t-elle disparaître ? Evidemment non. Le règne de la justice fera décroître le nombre des nécessiteux, mais il n'abolira pas la pauvreté, maladie endémique de toute société humaine. Des causes multiples, les unes inhérentes, les autres étrangères au régime économique engendreront perpétuellement des besoins que la pratique de la justice ne pourra soulager ; de là une mission toute particulière exclusivement dévolue à la charité. Quoi qu'elle fasse, la justice laissera toujours, dans cet ordre de choses, des lacunes que la charité aura le privilège de combler.

(1) Encyclique *Inscrutable*.

« De plus, la charité est la gardienne de la justice. Il est bien difficile que celui qui méprise la charité puisse se vanter d'être parfaitement juste. Pourquoi ce phénomène étrange au premier abord ? C'est que la charité est la meilleure ennemie pour ne pas dire la seule vraiment puissante de la cupidité naturelle. Voilà pourquoi celui qui ne connaît pas les effusions de la charité s'acquittera difficilement des obligations que la justice lui dicte. Au contraire, le régime de la charité facilite celui de la justice ; qui sait donner par surcroît, paiera à plus forte raison la dette de la justice. « Si par charité, vous n'entendez que l'aumône, écrit M. Ollé-Laprune, c'est beaucoup trop rétrécir et réduire la charité. Que si vous comprenez le mot charité dans un plus grand sens, je dis que cette charité-là, ou elle suppose la justice ou bien elle l'explique et la renferme, mais elle n'en dispense pas (1) ».

« La vraie charité commande la justice pleine et entière, individuelle et sociale ; elle prescrit aux patrons de commencer par rémunérer suffisamment leurs ouvriers. Alors seulement, par cette charité *bien ordonnée*, ils pourront se rendre le témoignage qu'ils s'inspirent de l'esprit de l'Evangile. De tout ceci il résulte que la charité pratiquée dans toute son extension, comme amour de Dieu et du prochain, a le pouvoir, non pas seule-

(1) *Réforme sociale*, 16 mai 1895, p. 760.

ment de résoudre, mais de supprimer la question sociale. Toutefois, il faut bien le reconnaître, une société dirigée par la seule loi d'amour et de charité, c'est un idéal qui ne s'est jamais réalisé et ne se réalisera jamais sur la terre ». (1)

C'est vrai, en vertu du précepte de la charité, cet homme n'a aucun droit sur votre bien. Vous n'en êtes pas moins tenu à prouver par des actes que votre amour n'est pas un vain mot et à lui donner de votre bien dans la mesure de vos possibilités, s'il en a besoin. La justice ne vous oblige pas, car vous ne lui devez rien, à parler strictement. Mais la charité vous oblige et seul le don témoigne de l'amour d'où toutes les autres vertus dépendent. Lazare, si sa faim n'était pas extrême, n'avait aucun droit à la table du riche. Celui-ci n'en fut pas moins puni sévèrement, car il manqua à l'amour effectif dû à son prochain. Les prisonniers, les nus, les affamés, n'ont pas un droit strict à être visités, vêtus et nourris, mais si nous ne secourons par leurs misères, nous péchons contre l'amour fraternel et contre la Justice divine dont nous transgressons les volontés. Ces malheureux ne peuvent rien nous réclamer, mais Jésus-Christ lui, exigera comme une dette, l'amour pratique et vivant de ses frères. De gré ou de force il obtiendra le paiement.

(1) ANTOINE. *Cours d'Economie Sociale*, p. 132-133.

TROISIÈME PARTIE

Les droits de César et la Justice sociale

CHAPITRE PREMIER. — HIÉRARCHIE DES DROITS. —

L'AUTORITÉ	1
1. Jésus proclame les droits qui hiérarchi- sent	3
2. Jésus et l'autorité	12

CHAPITRE II. — L'ÉVANGILE ET LES CONFLITS DU DROIT AVEC L'AUTORITÉ

77

CHAPITRE III. — LA TOLÉRANCE SOCIALE DU POINT DE VUE DE L'ÉVANGILE

101

CHAPITRE IV. — LA PAIX DES PEUPLES ET L'ÉVAN- GILE

117

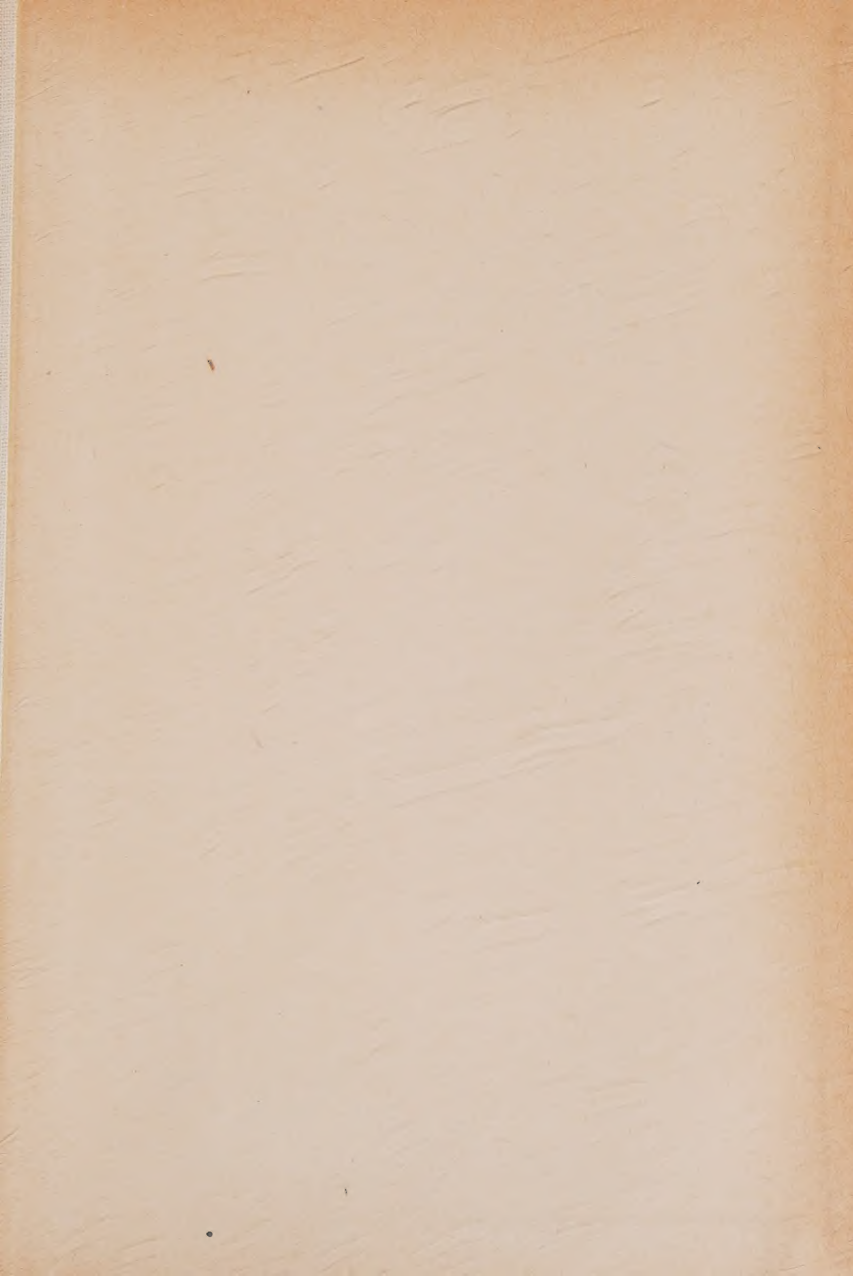
1. Les Protoévangélistes	117
--------------------------------	-----

2. L'Évangile	131
---------------------	-----

3. Espérances de la paix évangélique.....	147
---	-----

EPILOGUE	171
----------------	-----

IMPRIMERIE SAINT-DENIS. — NIORT.



261.2

L 968

LUGAN, A.

23156

AUTHOR

La Grande Loi Sociale de la

TITLE

Justice Vv

DATE DUE

BORROWER'S NAME

Korrel

OCT 26

Brusch

Schallert

STORAGE - CBPL

23156

